



hardcopy 26

nouvelles de
nina ALLAN
fay BALLARD
hampton FANCHER
graham MASTERTON
et
sofia SAMATAR

hardcopy 26

mars 2018

SOMMAIRE

Nina ALLAN
N.O.E.M.I. 04

Fay BALLARD
Inventaire après déménagement 18

Hampton FANCHER III
La forme du chien final 23

Graham MASTERTON
Contemplatrice 32

Sofia SAMATAR
Ogres de l'Afrique orientale 46
Cités d'émeraude, déserts dorés 55
Rendez-vous en Iram 58
La Chasseresse 65

PRÉSENTATION

Ce numéro 26 renoue avec les débuts de *hardcopy* en ce qu'il contient au moins deux textes traduits spontanément et qui ne seront vraisemblablement pas édités, du moins pas dans un avenir proche. La nouvelle décidément atypique de Hampton Fancher III a été proposée à l'origine avec « Radical libre », entretien non censuré de 2016 mené par l'écrivain David Gordon et publié en ligne par *The Fabulist*, magazine littéraire qu'on découvre sur le site Internet anglophone des produits Aēsop¹. Des problèmes de communication avec l'auteur et/ou son agent voire des exigences... hollywoodiennes du ténébreux pistolero retraité font que la nouvelle restera sans doute au stade de prépublication MoD dans *hardcopy*. En revanche, on peut communiquer avec David Gordon, que nous avons contacté grâce à Laure Manceau, traductrice de son roman *Polarama*. L'entretien – publié ou non – figurera au sommaire d'un futur *hardcopy* « spécial interviews ». En voici l'introduction, déjà agréablement datée.

« Hampton Fancher est peut-être surtout célèbre pour avoir été le scénariste originel de *Blade Runner* et le scénariste-réalisateur de *The Minus Man*. Toutefois, cela ne fait qu'entamer à peine sa biographie. Né en 1938 à East Los Angeles d'une mère mexicano-danoise et d'un père américain, Fancher a connu les maisons de correction californiennes et les cabarets flamenco espagnols. En 1963, il a épousé Sue Lyon, alors au sommet de sa notoriété pour avoir incarné Lolita dans l'adaptation qu'avait fait Stanley Kubrick du roman de Nabokov. Ils ont divorcé au bout de deux ans. On l'a vu dans des séries TV comme *Gunsmoke* et *Father Knows Best*, il a publié un recueil de nouvelles et écrit actuellement un opéra. J'ai rencontré Fancher cet été, d'abord chez lui à Brooklyn Heights, Los Angeles, ensuite dans un restaurant du quartier. Peu disposé à ressasser les vieilles anecdotes autour de *Blade Runner*, il était impatient d'évoquer d'autres aventures et de discuter de son travail sur *Blade Runner 2*, dont le tournage a commencé cet été. »

Aquarelliste distinguée que le prince Charles a récemment (2016) envoyée à Zalanpatak (Transylvanie) dessiner les plantes des jardins qu'il y possède, Fay Ballard a rendu hommage à sa mère, emportée par une pneumonie à Alicante en 1964, et à son père, décédé à Londres en 2009, par une exposition de dessins dont le catalogue évoque les listes, énumérations et inventaires qu'affecta JGB dans les années 1970, par exemple dans *La Foire aux atrocités* ou dans les nouvelles expérimentales de *Fièvre guerrière*. *Bifrost* 59 l'avait embétonné dans son « Autopsie d'un monument » en 2010. En 2014-2015, il était, semble-t-il, trop tard pour qu'une autre revue rouvre le dossier.

On ne présente plus Sofia Samatar nouvelliste aux lecteurs d'*Angle mort*, *Galaxies*, *Gandahar* ou *Mercury*. On signalera néanmoins que la tonalité onirique de « La Chasseresse » rappelle celle d'un texte tout aussi bref de Ballard, « Neil Armstrong se souvient de son voyage dans la lune » (1991), qui, de son propre aveu, était un récit de rêve. Cette micro-nouvelle deviendra un des 26 textes du recueil *Monster Portraits* illustré par son frère Del Samatar. Une incertitude planait sur le sort de « Cités d'émeraude, déserts dorés », qui sera publié par *Galaxies/Mercury* en 2019. Ce sera en tout cas l'occasion de relire – ou de lire tout court – *Le Magicien d'Oz*.

La nouvelle de Nina Allan est la suite de « Microcosme », premier texte de la Britannique publié en français (*Galaxies* 20/*Lunatique* 85, 2012). Nous sommes en 2132, Melody, devenue la narratrice, retourne sur les lieux – Helston, en Cournailles, l'auriez-vous deviné ? – où elle se découvre une copine aux tendances subaquatiques affirmées, l'avatar, en quelque sorte de la Ramona Random de Charles Stross dans *Jennifer Morgue*. Non – en fait, le sujet, c'est le réchauffement climatique, et le texte a été écrit pour l'anthologie *Drowned Worlds* (« Mondes engloutis », encore Ballard !).

Depuis que Mary Bale a été condamnée pour avoir en 2010 claqué le couvercle de la poubelle sur la pauvre Lola, les félins ne rasent plus les murs. C'était sans compter avec la nouvelle du sieur Masterton Graham, qu'on aurait pu intituler « Ophthalmophagie ». Il s'agissait en fait d'exploiter le proverbe *Beauty is in the eye of the beholder*, que les dictionnaires Larousse et Harraps rendent innocemment par « Il n'y a point de laides amours. » Il paraît que seul le traducteur est allé jusqu'au bout du texte. Vous êtes prévenus. Masterton lui-même était attendu fin septembre 2017 aux Aventuriales, dont il était l'invité d'honneur – ou d'horreur, peut-être : *I am fucking happy to be part of the adventure, guys, the fuck if I know where Auvergne is, but as long as there are girls, and whisky, ev'rything is fine !!* nous confiait-il dans son courriel de confirmation à déguster en anglais dans le texte. Mais un embouteillage suite à une collision en chaîne sur l'autoroute M25 lui fit rater son avion.

Comme d'habitude, il est précisé que les droits appartiennent aux auteurs, éditeurs, traducteurs et illustrateurs, que le symbole « © » figure ou pas.

¹<https://www.aesop.com/us/r/the-fabulist/hampton-fancher>

Nina ALLAN

N.O.E.M.I.

GAÏA : Sors de mon lit et va voir ailleurs, connard.

DIEU : Putain, qu'est-ce que j'ai fait ?

GAÏA : T'as rien fait, justement, et c'est ça qui me fait chier. Toujours la même rengaine sur la vie qui les attend et la mort pour qu'ils puissent vivre, et t'as jamais pensé à ce qui se passait en bas de chez toi, ordure. Tu te disais qu'on trouverait toujours le temps de faire le ménage dans ce bordel, c'est bien ça ? Avec toi c'était toujours *mañana*. Bon, y en a parmi nous qui ont du travail à faire. L'heure est arrivée, mon grand. C'est le moment de bouger ton minable cul et de te barrer de chez moi pour que je puisse faire mon boulot.

(extrait de la pièce *Mañana*, de Kerry Udomi, dont la première a eu lieu à l'Entrepôt Donmar le 12 mai 2027)

La dernière chose que ma mère m'ait dite avant que les Séverin m'emmènent avec eux à Strasbourg, c'était qu'elle était fière de moi. Pas qu'elle m'aimait – expression qu'elle n'employait presque jamais, même accidentellement –, mais qu'elle était fière. Aux yeux de ma mère, la fierté comptait plus que l'amour. « Je suis fière de toi, Melody », a-t-elle dit. Elle m'a tenue à bout de bras pour me regarder puis m'a repoussée. Je crois qu'elle avait longtemps examiné les différentes possibilités dans son esprit, mais finalement la décision s'est imposée à elle en moins d'une seconde. Elle ne m'a pas abandonnée, elle m'a laissé partir. J'avais quatorze ans.

Ma mère s'appelait Bella – la beauté, en quelque sorte. La seule fois où je me rappelle l'avoir vue sourire, c'était sur de vieilles photographies : des instantanés fantomatiques aux couleurs délavées qu'elle m'arrachait des mains si elle me surprenait à les regarder. Sur les photos, elle est avec ma tante Chantal, et, plus tard, avec mon père. Bella est petite et brune, avec un nez légèrement retroussé et des cheveux ondulés coupés court. Sur les photos, elle est souvent en train de rire. La Bella que j'ai connue, le visage barré de plis soucieux, concentrait toute son attention sur quelque angoisse intérieure, personnelle ou pas si personnelle que ça. Elle s'occupait de moi avec rigueur et dévouement, et sans le moindre sentiment. Je ne l'ai pas une seule fois entendue rire.

Papa ne riait pas tellement lui non plus, mais il souriait beaucoup. Pour moi, il était comme sur les photos : bien intentionné, plutôt bel homme et vaguement troublé. Ils sont morts tous les deux, je suppose. J'ai toujours la lettre que papa m'a écrite après La Palma. Je l'ai lue une fois, et

puis je l'ai rangée. C'est comme la porte donnant sur un autre monde, cette lettre. Ça se passe mal, là-bas, mais papa est encore en vie, il pense encore à moi, il parle encore de choses que je reconnais, des choses du monde où j'ai grandi. Ce monde-là a disparu à présent. Mais le simple fait de penser à la lettre de papa le recrée, l'espace d'un instant, au moins. Je l'imagine reposant au creux de ma main comme une boule à neige. Et qui scintille.

Ma nouvelle amie Noemi ne parle pas beaucoup, elle préfère nager. Un temps, après notre première rencontre, j'ai cru qu'elle était muette. Plus tard, j'ai compris qu'elle avait du mal à faire confiance aux paroles, tout simplement. Les longs orteils de Noemi agrippent les rochers mouillés tandis qu'elle arpente l'estran pour récupérer les menus trésors de la plage. Surtout des mollusques, des buccins, qui sont particulièrement gros près de la crique, mais elle trouve d'autres choses : des vestiges, des fragments d'histoire, arrachés comme des rameaux à cette branche spécifique du temps. Certains sont même utiles.

La première fois que j'ai demandé à Noemi quel âge elle avait, elle m'a regardée comme si j'avais perdu la tête.

« Je ne m'en souviens pas, a-t-elle dit. C'est important ?

– Pas vraiment », ai-je dit, puis je lui ai demandé comment s'écrivait son prénom, pour changer de sujet. Elle a ramassé une branche de bouleau cassée et a gravé les cinq lettres dans la partie inférieure du vaste banc de boue qui s'est formé autour des contreforts de l'ancien viaduc autoroutier. N.O.E.M.I., comme si son prénom était un acronyme. *No One Ever Mistakes Irony. Never Overturn Everything Move Instead.*

Elle a de profondes cicatrices aux épaules et aux bras. Elle n'en parle pas et je n'ose pas l'interroger là-dessus, pas encore, en tout cas, et peut-être n'oserai-je jamais. Noemi est mon amie et je ne veux pas la chasser avec des questions superflues. Avoir des amis ? Je me rappelle encore comment c'était : je déboulais dans l'école le jour de la rentrée avec tous les autres mêmes, terrifiée à la pensée de ne connaître aucun des autres élèves, tout en sachant qu'à la fin de la semaine je les connaîtrais déjà tous, de nom, en tout cas, qu'il y en aurait qui me plairaient et d'autres que je ne pourrais pas voir en peinture, et qu'assise quelque part au milieu d'eux se trouverait mon amie.

J'ai rencontré Noemi pour la première fois sur la plage. Elle venait de nager, elle était toute mouillée, nue jusqu'à la ceinture, les cheveux coupés au ras du crâne comme ceux d'un soldat. Au début, je l'ai prise pour une militaire, puis je me suis rendu compte, à la méfiance dans son regard, que ce n'était pas le cas. Elle est plus jeune que moi, me dis-je, mais pas de beaucoup. Elle peut retenir sa respiration sous l'eau pendant presque six minutes. Je le sais, parce que je l'ai chronométrée. Quand je lui ai demandé comment elle avait appris à le faire, elle a haussé les épaules et dit que c'était une simple question d'entraînement.

« Et comment on s'entraîne à faire ça ? ai-je demandé.

– Tu remplis tes poumons lentement. Ensuite, tu penses à autre chose, tu penses à tout sauf à la respiration. À la fin, c'est comme si tu n'avais plus besoin de respirer. C'est quand tu en arrives là que tu sais que c'est le moment de remonter. »

D'abord, le manque d'oxygène, qui cause des hallucinations, ensuite la narcose à l'azote, et puis la mort. Je m'inquiète, j'ai peur que Noemi se noie accidentellement, et puis je me dis que c'est idiot de penser comme ça, qu'elle sait ce qu'elle fait, qu'elle est plus à son aise dans l'eau que sur la terre ferme.

À côté d'elle, je me découvre très terrienne, malgré ma formation, et je me rends compte que je le serai toujours. Cette année, j'ai planté des pommes de terre sur le bout de terrain vague

derrière le pavillon. Il a fallu des mois pour déblayer la terre, mais ça en valait la peine. Je garde un peu de la récolte pour ma consommation personnelle et pour replanter, j'échange le reste contre des œufs et du lait au marché de la ville. Le fait qu'on puisse encore parler d'une ville passe pour une prouesse du plus haut niveau. Il y a même une école. J'y suis allée pour parler aux enfants du tsunami de La Palma dans le cadre de leur dossier pour le trimestre d'été. Ils ont pris des notes et m'ont reluquée comme si j'étais un fossile vivant, exactement comme j'avais réagi lorsqu'un vieil homme était venu dans notre classe pour parler de son grand-père, ancien combattant de la Seconde Guerre mondiale.

Quand j'explique aux enfants que leur ville était jadis un port fluvial actif, avec une base navale et une conserverie, ils en restent bouche bée.

« Je trouve que c'est triste pour les enfants, dit Noemi.

– Les élèves de l'école ?

– Non, ils vont s'en tirer. Je veux dire les gosses qui sont morts dans le tsunami. N'empêche que je déteste les parents, tous jusqu'au dernier. C'est à cause d'eux que c'est arrivé.

– C'était à cause du volcan.

– Pas vraiment. Ils savaient que le monde allait mal et ils n'ont rien fait. Ils ont tué leurs enfants de leurs propres mains, ou ça revenait au même, peut-être.

– C'était plus compliqué que ça. Plus dur.

– D'accord. Alors je réagis durement. »

J'ai une radio à remontoir. C'est un cadeau de l'homme que j'appelais mon oncle, Lindsay Ballantine ; il me l'a envoyée par la poste pour mon dixième anniversaire. Elle est petite et légère, et je l'ai en permanence avec moi. *J'espère que ça te plaira*, avait écrit mon oncle sur la carte jointe à l'envoi. *Cette radio fonctionne en convertissant l'énergie de ton corps en électricité. Tu n'as pas besoin de fils ni de piles. C'est appréciable en cas de panne de courant !* Il y avait dans les messages de mon oncle un je-ne-sais-quoi qui me faisait toujours penser aux codes secrets. Il me disait en fait que cette radio pourrait m'être utile un jour ou l'autre.

J'ai peut-être été obligée de me séparer de trucs plus importants, mais la radio, je l'ai gardée.

Je fais le tour du cadran au moins une fois par jour, à la recherche de chaînes d'infos. Des fois, il y a de la musique. Un jour, j'ai trouvé une station qui passait de vieux enregistrements de musique classique. J'ai pu écouter le concerto pour violon de Tchaïkovski jusqu'au bout, bien que j'aie été obligée de donner deux tours de manivelle pour que la radio continue de marcher.

Le présentateur a dit que le soliste était Mehmet Khan. J'ai parlé à Noemi de ce que j'avais entendu, juste pour pouvoir le raconter à quelqu'un. Je m'attendais à ce qu'elle me serve un de ses regards ahuris habituels. J'ai été surprise quand elle m'a dit que Khan était le musicien préféré de son père.

Il y a eu un silence entre nous une fois qu'elle a dit ça, une substance trépidante et hostile que je n'ai pas osé déranger. Noemi n'avait jamais mentionné l'existence de son père, pas une seule fois. Maintenant je sais qu'il aimait écouter du violon. Pareils détails gardent les gens en vie, même quand ils ont disparu.

« Ça n'a pas d'importance, hein ? a dit Noemi au bout d'un moment. Que tu entendes un truc comme ça encore une fois, ou pas. Tout ça n'a plus aucun intérêt. Leur musique, leur art, tous ces trucs... ça décrit un monde qui n'existe pas, enfin, qui n'existe plus. Hockney, Van Gogh, tous ces mecs, c'est comme s'ils avaient peint une autre planète. Regardez-moi ces drôles de

créatures qui s'achètent des fringues et écoutent de la musique. Ou qui se baladent avec leur parapluie. Tout ça, c'est fini, c'est comme si ça n'avait jamais existé. On est des dinosaures. »

Nous avons besoin d'un langage nouveau pour décrire notre monde, un nouvel ensemble de symboles. Avec le temps, ils perdront leur nouveauté. Ils deviendront notre langue commune, l'indicatif présent, le connu. Noemi a raison : il nous faut une musique nouvelle et un art nouveau. Avant tout, il nous faut de nouvelles cartes, pour voir où nous sommes.

Dans cent ans, y aura-t-il quelqu'un pour bricoler un vieux lecteur de CD, mettre un disque de Tchaïkovski et se dire : « Comme c'est triste » ?

Je me rappelle quand notre prof d'histoire nous a passé un docu sur les Minoens, dont la civilisation a été renversée par les Mycéniens dans le sillage d'une éruption volcanique dévastatrice. J'ai contemplé l'image sur l'écran, une cruche peinte bulbeuse, dominée par un poulpe bleu qui se démenait dans tous les sens. Comme c'est beau, je me suis dit, et triste, aussi. Ils ont tous disparu.

Je pense aux Minoens la nuit, quand la marée monte. L'ancien viaduc de l'autoroute se détache franchement au clair de lune, énorme échafaudage qui ne mène nulle part. J'ai vu des gens plonger du haut de l'extrémité sectionnée, des mômes, en général, bien qu'il n'y ait plus grand-chose à repêcher là-bas, à part des cadavres de voitures.

Noemi dort sur le bateau la plupart des nuits. Pourtant je lui ai dit qu'elle devrait se réfugier dans le pavillon dès qu'une tempête s'annonce. Je laisse le lit de camp dressé en permanence, au cas où. Un jour, il y a deux semaines, en rentrant de la ville, je l'ai trouvée ici ; elle ne dormait pas dans le lit de camp, elle était assise à côté, sur le plancher. Elle donnait l'impression d'avoir pleuré. Elle avait des écorchures sur le dessus des mains, après s'être colletée avec quelque chose dans l'eau, probablement, mais il en faut plus que ça pour la bouleverser. Une fois, elle s'est ouvert la cuisse sur un étançon submergé et a repris la plongée moins d'une semaine plus tard.

Les océans changent. D'abord, il y a plus de requins au large de notre côte, pas seulement les espèces habituelles, les requins pélerins et les requins-taupes, mais aussi des espèces des mers chaudes comme le requin-tigre et le requin-bouledogue, impossibilités devenues possibles et s'insinuant dans la réalité comme la topographie réformée qui est devenue par morphose le paysage normal de notre vie quotidienne. Mon travail consiste à surveiller pareilles anomalies, à en relever les éventuelles incohérences et à en tirer des conjectures raisonnées sur la nature des prochaines impossibilités.

Contrairement à beaucoup de gens, je suis encore payée. Dans une communauté isolée telle que la nôtre, avoir un travail qui va au-delà de la simple survie est ressenti comme un plaisir coupable, un vestige du passé, même si l'ICTHA fait ce qu'elle peut en matière de propagande. La justification grand public est que nous surveillons les sous-populations de poissons – les ressources alimentaires durables, devrait-on dire. À Helston, nous sommes les experts sur la colline. En général, les gens nous laissent tranquilles, comme ils le faisaient avec mon oncle. Je pense parfois que ça compte plus pour moi que mon salaire et que je devrais leur en être reconnaissante, mais je me fais probablement des illusions. Un salaire, ça veut dire que j'ai les moyens de dépasser la simple subsistance. Je peux acheter du papier pour le présent journal, des vêtements jamais portés et d'autres articles soumis au rationnement. Parfois, je peux acheter du café ; la qualité varie, mais c'est du café quand même.

Le café me rappelle toujours ma mère.

Noemi a voyagé comme passagère clandestine sur un cargo, un léviathan rouillé naviguant sous pavillon privé à partir d'Athènes ou d'Istanbul. Un navire pirate, en d'autres termes. Les conditions de vie à bord de pareils vaisseaux sont inhumaines, c'est bien connu, mais quand je me déclare surprise de constater que les prétendus commandants sont capables de trouver des gens pour leur servir d'équipage, Noémie esquivait ma question d'un haussement d'épaules comme si elle n'avait aucune importance ni aucun intérêt que ce soit.

« Au moins, c'est du travail, dit-elle. Du travail et un refuge. C'est mieux que de crever de faim dans la rue. Il y a des gens qui tueront pour moins que ça. Je l'ai vu de mes yeux. »

Elle ajoute que si sa cachette avait été découverte elle aurait été jetée par-dessus bord sans autre forme de procès. Je ne doute pas qu'elle ait dit la vérité – pareilles histoires sont monnaie courante. Avant le cargo, Noemi avait vécu sur une des îles flottantes : des colonies tentaculaires en bois et acier attachées à ce qui reste du continent tout le long de la partie est de la Méditerranée. Des amalgames – moitié bateaux, moitié villes – qui étaient d'abord des camps de réfugiés, mais qui ont rapidement dégénéré en économies fondées sur l'esclavage une fois que les budgets caritatifs se sont taris.

Noemi est née dans une petite bourgade du massif de l'Ararat, non loin de la ville de Van en Turquie orientale. J'essaie de l'imaginer en jeune femme qui part de chez elle pour aller étudier à l'université d'Ankara. C'est comme essayer de voir dans un autre univers.

Ce dont je me souviens de cette ville telle qu'elle était avant, c'est surtout la chaleur insupportable. Nous y sommes allés un jour en voiture – maman, papa et moi –, pour voir mon oncle, Lindsay Ballantine. Je ne l'avais encore jamais rencontré, mais à la manière dont ma mère s'était comportée pendant les jours précédant cette visite, j'avais déduit qu'il n'était pas en odeur de sainteté. À l'époque, Helston était à l'intérieur des terres – l'estuaire s'était asséché vingt ans plus tôt –, et le bassin de retenue juste après l'échangeur de l'autoroute était devenu un lac d'orties, de ronciers et de berces géantes. Le pavillon de mon oncle était plus ou moins comme il est maintenant, le potager en moins.

L'oncle Lindsay m'a laissé regarder dans son microscope. Il m'a apporté une citronnade, et il a été gentil avec moi d'une manière qui m'a surpris, vu que c'est à peine s'il aurait pu savoir que j'existais avant ce jour-là. À présent je comprends que c'est à cause de ma tante Chantal. Je lui ressemblais beaucoup quand j'étais petite, moins maintenant. Lindsay Ballantine avait une liaison avec ma tante, et c'était la principale raison pour laquelle ma mère était si montée contre lui – je ne l'ai compris que plus tard.

Chantal a été très malade pendant un certain temps. Cela avait-il un rapport direct avec Lindsay Ballantine ? Je n'en ai jamais eu la certitude. J'avais dix ans quand Chantal est partie en Floride, où elle avait décroché un poste de chercheur postdoctoral. Elle est morte dans le tsunami de La Palma. Ma mère s'est sentie responsable de la mort de sa sœur, comme elle se sentait responsable de tout et n'importe quoi. Elle a dit que si elle n'avait pas été aussi montée contre Lindsay Ballantine, Chantal ne serait peut-être jamais allée en Amérique, pour commencer. Papa a dit que ça ne servait à rien de penser comme ça, que nous ne pouvions pas prédire l'avenir, que nous n'étions pas des magiciens.

Mais ce n'est pas entièrement vrai, hein ? On avait prédit La Palma des dizaines d'années avant que la catastrophe se produise. Et même si l'éruption volcanique qui a fait basculer tout un

côté de l'île dans l'océan n'était que le plus spectaculaire d'une série de phénomènes précurseurs, les modifications des schémas climatiques qui ont conduit à la reconfiguration avaient déjà été prédites depuis les années 1960.

Le problème est que personne n'a rien à foutre de l'avenir, ou presque, avant qu'il arrive pour de vrai. Dans la fable de la cigale et de la fourmi, les humains sont la plus négligente variété de cigales qui ait jamais existé.

La reconfiguration, c'est comme ça qu'on a commencé à en parler, aux infos et dans les forums, au temps où il y avait encore des forums publics sur Internet, où il y avait encore un Internet qui n'était pas protégé par les signaux de blocage gouvernementaux. Les autorités préféraient parler de protection, sous prétexte de ne pas répandre une paranoïa de la censure, tout comme elles qualifiaient de reconfiguration la submersion d'un cinquième des terres émergées de la planète.

Personne ne nous a fortement suggéré de l'orthographier avec un R majuscule – c'est déjà ça.

J'ai accès à l'Internet en version restreinte via le mot de passe de l'ICTHA, mais je n'y consacre pas tellement de temps. Je n'y apprends pas grand-chose que je ne sache déjà.

Mon oncle, Lindsay Ballantine, a été arrêté en 2093, juste avant mon seizième anniversaire et un an avant La Palma. C'est ma mère qui m'a appris la nouvelle dans un courriel, l'un des derniers que j'ai reçus d'elle.

Quand je lui ai demandé ce qu'il avait fait, elle a répondu qu'elle n'en savait rien.

Personne ne nous le dira, écrivait-elle. Elle n'avait pas encore informé Chantal parce qu'elle ne voulait pas l'inquiéter. Je ne savais pas quoi dire. J'habitais encore chez les Séverin, à Strasbourg, et j'affectais de croire que Sara et moi étions toujours les meilleures amies du monde, alors même que Sara avait renoncé depuis des mois à se faire des illusions.

Notre rupture n'a pas été déterminée par un incident particulier, à moins qu'on tienne compte de ce qui s'est passé à Aix-la-Chapelle, mais tout comme La Palma n'a été qu'une petite partie de la reconfiguration parmi d'autres, Aix-la-Chapelle n'a été qu'un symptôme de ce qui se passait de toute façon entre Sara et moi. Au fil des années, les amis finissent par se séparer, ça, je le comprends. Mais je n'avais jamais imaginé que cela puisse se produire avec Sara et j'en ai eu le cœur brisé.

On dit que l'amour transcende toutes choses, mais ce n'est pas vrai. Pas toujours, en tout cas, pas même habituellement. Si la fin de notre monde nous a appris quelque chose, c'est bien que l'amour est un luxe.

C'est à cause de mon oncle que j'ai voulu être biologiste marine. Cette journée avec le microscope m'a transformée en me forçant à m'intéresser à quelque chose d'extérieur à moi. C'était plus que de l'intérêt, c'était une obsession. En apercevant furtivement les organismes unicellulaires grossis par l'objectif, j'ai pris conscience de l'immensité du monde et du peu de choses que je savais sur lui.

Mon oncle qualifiait les paramécies de monstres – peut-être pensait-il qu'un enfant trouverait l'image attrayante –, mais ce qui m'a fasciné plus que tout, même à l'époque, c'était l'idée que le monde dans lequel vivaient ces créatures était différent de mon monde à moi, alors même qu'elles occupaient le même espace. L'idée qu'un changement de perspective puisse tout transformer.

Il est pratique pour nous de croire que nous sommes l'animal supérieur, le prédateur numéro un, mais c'est une fiction. Il existe déjà des créatures – des ordres entiers d'organismes – mieux adaptées que nous pour survivre dans ce nouvel environnement.

« Tuer des choses ne veut pas dire que nous gagnons, dit Noemi. Pourquoi avons-nous tant de mal à apprendre cette leçon ? »

Noemi ne veut pas rester hors de l'eau, même quand je lui dis que le nombre de requins-tigres augmente et atteint un niveau dangereux.

« Les requins ne t'attaqueront pas à moins que tu saignes, dit-elle. Je pensais que tu le savais. »

Elle a raison, bien sûr, mais je ne peux m'empêcher de me faire du souci. Noemi semble n'avoir aucune idée de ce qu'est le risque.

Le requin-taube est allergique à la captivité. Placé dans un aquarium, il finit par perdre le sens de l'orientation, il perd l'appétit et meurt en l'espace de quelques jours.

Le pavillon de mon oncle était inhabitable lorsque je suis arrivée ici pour la première fois. Il y avait un grand trou dans le toit, et la cuisine comme la salle de bains avaient été dépouillées de leurs plomberie et accessoires, sans doute pour récupérer le métal. Ça ne me gênait pas – je pouvais utiliser les commodités du foyer communal – mais l'état des lieux était déprimant, à cause des ordures. Quelqu'un au marché – un éleveur de poulets local –, m'a dit que le pavillon était devenu une décharge non officielle pour les gens qui habitaient à côté, d'où les sacs-poubelle qui s'empilaient presque jusqu'au plafond dans deux des trois pièces, ce qui ne facilitait pas leur élimination pour autant. Il m'a fallu trois mois rien que pour nettoyer les lieux, tout en m'habituant à mon nouvel emploi à l'ICTHA et en logeant au foyer communal. Les foyers, ça va un moment, mais je savais que j'avais besoin d'un logement indépendant, sinon j'allais devenir dingue.

La quasi-totalité de mon premier salaire est passée dans le badigeonnage au lait de chaux des murs intérieurs, mais j'avais estimé que c'était un luxe auquel je ne pouvais pas renoncer, si futile soit-il en apparence.

Le poêle à bois était encore en état de marche, Dieu merci, et il y avait abondance de bois flottants. Une fois les murs repeints et le chauffage assuré, j'avais un chez-moi.

Il restait encore des affaires de mon oncle dans le pavillon – de la vaisselle poussiéreuse dans le placard de la cuisine et quelques meubles que les récupérateurs avaient dédaignés ou n'avaient pas remarqués au milieu des débris : deux chaises à dossier en barreaux d'échelle, une armoire de rangement métallique, une table de nuit. L'armoire comme le tiroir de la table de nuit étaient fermés à clé, mais avec de la patience et un clou tordu, j'ai réussi à les ouvrir sans trop faire de dégâts. L'armoire métallique était bourrée de papiers et de documents entassés sans ordre apparent. On avait du mal à savoir par où commencer. La table de nuit s'est avérée moins rebutante. Son tiroir contenait quelques photos – une photo de groupe où figurait un garçon qui était probablement mon oncle enfant, une de Chantal debout devant le pavillon, les cheveux flottant au vent, une autre de Chantal avec ma mère, similaire à l'une des photos que j'avais vues dans ses affaires et qui avait manifestement été prise le même jour –, et un mince paquet de lettres. J'ai reconnu immédiatement l'écriture de ma tante, celle des cartes de vœux et d'anniversaire que nous recevions quand Chantal était en Floride.

Une partie de moi-même soutenait que c'était une correspondance privée et que je ne devais pas y toucher. Mes bonnes résolutions n'ont pas duré plus de cinq minutes. Qu'est-ce qu'ils ont donc, les êtres humains, à vouloir tout le temps tout savoir à n'importe quel prix ?

Un remorqueur s'est logé sous le viaduc de l'autoroute, en dessous du niveau des grandes marées, épave arrachée au port par le remous du tsunami avant d'être propulsée vers l'amont par le reflux. La plupart des débris ont été enlevés, après la première incursion, en tout cas, mais une fois que le niveau des eaux a commencé à monter en permanence, les nettoyages sont devenus de plus en plus sporadiques et ont fini par cesser. Noemi a réquisitionné le remorqueur coulé pour en faire son poste d'observation. Elle a siphonné toute l'eau résiduelle et construit une sorte de sas rudimentaire pour que la cabine reste au sec, mais même dans ces conditions je suis forcée d'imaginer que l'intérieur humide et exigu la fait déprimer. Comme un cachot. Je ne sais pas comment elle réussit à dormir là.

« Ça doit être drôlement sombre, lui dis-je.

– J'ai une torche, dit-elle d'un ton indifférent. Je l'ai trouvée dans l'ancienne station de sauvetage. » Quelques jours plus tard, elle me la montre ; c'est un modèle à énergie solaire, assez puissant, mais je sais par expérience que les accus peuvent se décharger brusquement et que la torche peut s'éteindre sans prévenir.

La pensée d'être piégée sous l'eau et sans lumière me rend malade. Il y a tellement de ferraille, en dessous, tellement d'obstacles.

Noemi compte les poissons pour moi. Le bateau est son affût.

Il y a depuis deux ans un accroissement significatif des populations, pas seulement chez les variétés grégaires, mais en général.

L'échangeur de l'autoroute engloutie est peu à peu colonisé. Même avec les émanations toxiques du béton, il est manifeste que des systèmes de filtrage naturels fournis par les algues et le plancton ont déjà entamé un processus de purification.

Beaucoup d'espèces s'adaptent avec succès. Au fil du temps, il y aura des variétés locales, et, finalement, des espèces nouvelles.

Les lettres du tiroir de la table de nuit couvrent une période d'environ cinq ans, depuis l'époque où mon oncle s'est installé dans le pavillon jusqu'au jour où Chantal s'est vue offrir le poste en Floride. J'ignore s'il y a eu d'autres lettres, écrites avant l'arrivée de mon oncle en Cornouailles ou après le départ de Chantal pour les USA. Je ne sais pas pourquoi, mais j'en doute. Il y a des lacunes dans cette correspondance, ce qui pourrait signifier que certaines lettres auraient été détruites, mais, là encore, j'en doute. Mon oncle n'avait manifestement jamais eu l'intention de les montrer à qui que ce soit, alors pourquoi les détruire ?

Je ne connaissais pas très bien ma tante. Elle m'avait toujours semblé timide, susceptible, distante, quelqu'un avec qui on avait du mal à parler, alors que ses lettres à Lindsay Ballantine révèlent une personne totalement différente : sûre d'elle, franche et directe. Je m'attendais à ce que cette correspondance concerne ma tante elle-même et Ballantine – des lettres d'amour, donc –, mais en fait le principal sujet évoqué par Chantal était le travail. Je savais déjà que si mon oncle avait décidé de venir en Cornouailles, c'était à la suite d'un désaccord avec son supérieur hiérarchique d'alors, un certain Vinson Peshwar. J'ai été surprise de voir le nom de Peshwar apparaître à de nombreuses reprises dans les lettres de ma tante. Je me suis même demandé si c'était une personne différente, mais j'ai vite compris que c'était bien lui.

Peshwar n'a jamais été au courant pour toi et moi, écrit par exemple ma tante. Je ne pourrais pas supporter sa compagnie si c'était le cas. Il affirme que le différend entre vous deux, tout ça, c'est du passé, mais je le connais assez bien pour être sûre qu'il trouverait un moyen de se servir de toi contre moi, s'il découvrait la vérité, ce qui est le pire qui puisse m'arriver. Il est déjà assez empoisonnant comme ça.

Vinson Peshwar dirigeait un programme de recherche avancée sur l'ensemencement des nuages. Cette technologie était très controversée, même à l'époque. D'après ce que j'ai pu comprendre, Chantal avait commencé par prendre le parti de Ballantine, mais était ensuite passée du côté de Peshwar. Il est difficile d'imaginer qu'elle ait pu être amoureuse de lui : les lettres de la fin de la séquence expriment pratiquement la même irritation devant l'arrogance de Peshwar – ce que Chantal désigne à maintes reprises comme sa mégalomanie –, que celles du début. Il n'empêche qu'elle a fini par croire au programme Rainmaker, et c'est ce revirement qui semble marquer la fin de sa relation avec mon oncle.

Chantal faisait partie de l'équipe qui a accompagné Peshwar dans son voyage en République populaire d'Afrique du Nord en 2091. Dans les régions d'Afrique du Nord les plus affectées, il n'y avait pas eu de précipitations notables depuis presque deux ans. On avait accordé à Peshwar l'autorisation d'effectuer une démonstration de sa procédure. L'intérêt médiatique était énorme, comme vous pouvez l'imaginer. Vous avez peut-être même vu des vidéos d'archives de l'époque : des enfants qui dansent sous la pluie torrentielle qui a transformé la poussière de leur camp de réfugiés en un lac peu profond en l'espace d'une demi-heure, les tapis de fleurs du désert qui se sont épanouies ensuite. Vinson Peshwar a été un héros, du moins ce jour-là.

C'est ce qu'il voulait depuis toujours, note ma tante ironiquement. Pas la pluie, mais l'adulation. Les gens qui lui disent qu'il est un génie, qu'il avait vu juste depuis le début. Son nom à la une de tous les sites d'infos du monde. La pluie n'était qu'un moyen de parvenir à cette fin.

Et pourtant, un mois après son retour de Djibouti, ma tante écrivait à mon oncle une longue lettre passionnée expliquant pourquoi elle avait décidé de rester dans l'équipe du programme Rainmaker. Une bonne partie de ce qu'elle écrivait concernait la crise des réfugiés en RPAN, le trafic accru de femmes et d'enfants en direction du sous-continent indien, les seigneurs de guerre qui se servaient de l'eau potable comme monnaie d'échange. Chantal s'était fait une amie dans le camp près de Djibouti, Hanny, une docteure de Madagascar qui avait travaillé avec les victimes des trafiquants esclavagistes et des filières du travail forcé. *Je suis redevable envers des femmes comme Hanny, écrivait ma tante. Nous ne pouvons pas laisser cette catastrophe se poursuivre. Pas quand nous avons les moyens d'intervenir.*

Une autre lettre suivait trois jours plus tard, dans laquelle elle informe Ballantine qu'elle songe à démissionner de son poste à l'université. Elle a deux postes en vue. L'un en Floride, l'autre à l'université de Kerala, dans le cadre d'une section nouvellement ouverte sur le changement climatique. Elle semble très enthousiasmée par le poste à Kerala, mais elle change brusquement d'avis et accepte le poste en Floride. Elle donne comme raison qu'il est plus étroitement lié aux travaux qu'elle mène actuellement avec Peshwar. *Ce serait dommage de gaspiller toute cette recherche, écrivait-elle. Cette science est encore jeune.*

La première chose qui me vient à l'esprit est que si ma tante était allée en Inde elle serait peut-être encore en vie. Vinson Peshwar est allé en Floride, évidemment. Je ne saurai jamais dans quelle mesure cela avait un rapport avec la décision de ma tante.

« Comprendre le changement climatique : chronologie et analyse », par Rimini Parks, 16 ans, premier prix du concours d'essais de la Helston Middle School, juin 2132.

- 1962 Publication du *Printemps silencieux*, de Rachel Carson
- 1984 La catastrophe de Bophal provoque une contamination à grande échelle de l'eau et du sol
- 1990 Des mutations radioactives sont signalées près de Tchernobyl
- 1995 Les négociations de Tokyo sur les émissions de gaz à effet de serre se terminent sur une impasse
- 2001 Extinction corallienne significative signalée sur les récifs de la Grande Barrière
- 2017 Le Queensland autorise l'extension des mines de charbon du bassin de Galilée
- 2032 Poursuites engagées au Royaume-Uni contre la société Cuadrilla suite à la contamination de nappes phréatiques au Lancashire par l'extraction du gaz de schiste
- 2045 Le tigre sibérien est déclaré officiellement éteint
- 2060 Les « Trois Typhons » dévastent les Philippines
- 2074 Une sécheresse de cinq ans déclenche le massacre de Kaduna dans le nord du Nigeria
- 2094 Tsunami de La Palma
- 2116 Effondrement du Golden Gate Bridge, inondation partielle de San Francisco

Environ vingt millions de personnes ont été tuées dans le tsunami de La Palma, soit par la vague elle-même, soit dans les tremblements de terre, effondrements d'immeubles et d'autoroutes, incendies de forêt, explosions de gaz, détonations spontanées de munitions, catastrophes aériennes, inondations, submersions, glissements de terrain et avalanches associés aux conséquences immédiates. Cette estimation constitue une faible proportion du nombre final de victimes, celles qui sont mortes dans ce qu'on a fini par appeler le choc en retour et pendant la durée – plus longue – de la reconfiguration. Sur une période de vingt ans, un schéma récurrent d'événements climatiques graves, de famines et de pandémies découlant desdits événements climatiques, l'effondrement de l'économie et l'hyperinflation, les interruptions de la fourniture d'électricité et de la distribution alimentaire, les pannes mondiales prolongées des télécommunications et d'Internet, les bouleversements sociaux et les troubles de l'ordre public, les bombardements aériens et l'usage généralisé d'armes chimiques et bactériologiques autrefois interdites ont conduit à une diminution de la population mondiale à peu près égale sinon supérieure à celle constatée pendant les pandémies de peste du XIV^e siècle. Comme la plupart des victimes sont mortes dans des régions du monde où les communications et l'infrastructure médicale sont médiocres ou inexistantes, il a été impossible de d'aboutir par collecte des données à autre chose qu'un bilan approximatif. Bien qu'une certaine stabilité ait été restaurée dans certaines zones, la persistance d'incohérences climatiques conduisant à des pénuries en nourriture et en eau potable a encore exacerbé la crise permanente des réfugiés.

Alors que les modifications et les fluctuations du climat et des schémas météorologiques préexistants n'ont pas été au final aussi sévères que certains l'avaient prédit, il ne fait pas de doute que la population humaine de la Terre a été spectaculairement affectée par la crise climatique, au premier chef parce que, même dans les décennies précédant la catastrophe de La Palma, la pression humaine sur l'écologie de la planète était déjà intolérable. Des facteurs comme la délocalisation des industries de transformation loin de leurs principaux centres de consommation, l'industrialisation forcée des pays émergents recourant à des technologies et des systèmes déjà discrédités dans les économies plus évoluées, le pillage des ressources aussi bien minérales qu'agricoles des pays émergents au préjudice de leur propre population, la décimation des écosystèmes naturels pour des gains économiques à court terme – tout cela a contribué à la situation actuelle. Alors que nous nous dirigeons vers la reconstruction d'une sorte d'infrastructure humaine plus ou moins fonctionnelle, on s'accorde généralement pour dire que nous devrions nous concentrer sur l'élaboration de systèmes de subsistance locaux viables et non sur le rétablissement du modèle mondial. La Terre que nous habitons désormais est une planète étrangère, dotée de règles et d'environnements nouveaux, et qui impose de nouvelles pressions sur nos capacités d'adaptation. C'est à nos risques et périls que nous ignorons les besoins de notre nouveau monde.

Il reste un sujet de controverse, le rôle joué par le programme Rainmaker dans le déclenchement de la catastrophe climatique mondiale qui a conduit à la reconfiguration. Le programme Rainmaker était un système d'ensemencement ciblé des nuages, développé à l'origine pour répondre dans l'urgence aux sécheresses et famines qui ont dévasté la République populaire d'Afrique du Nord pendant les décennies 2070 et 2080. Acclamé par ses partisans comme solution universelle à des schémas climatiques et des pénuries d'eau de plus en plus imprévisibles, le programme Rainmaker n'a pas tardé à s'attirer les critiques des défenseurs de l'environnement, qui affirmaient que la manipulation des précipitations à une échelle quasi mondiale pourrait avoir des conséquences imprévues et peut-être catastrophiques sur la stabilité écologique de la planète.

Plusieurs des scientifiques de premier plan dans l'équipe du programme Rainmaker ont subi une campagne prolongée de harcèlement en ligne et ont même reçu des menaces de mort pendant les années précédant La Palma. Les coordinateurs du projet, le professeur Lyonel Raimond et le professeur Vinson Peshwar, ont été personnellement visés. Le bruit a couru que Vinson Peshwar a survécu à au moins une tentative d'assassinat, bien que les détails précis de l'attentat demeurent inconnus. Raimond fonda ensuite le Nouveau Centre d'études climatiques à la Nouvelle Université de Pittsburg en 2103. Peshwar est mort dans le tsunami de La Palma. La controverse sur la sûreté et les effets à long terme du programme Rainmaker n'a jamais été définitivement tranchée dans un sens ni dans l'autre.

Mon oncle n'était pas du tout un climatologue, mais un entomologiste spécialiste des carabidés. Il a rencontré ma tante Chantal par hasard, au restaurant universitaire. En tant que membres du même corps enseignant, Ballantine et Vinson Peshwar étaient d'abord en bons termes. Ils sont même partis ensemble en randonnée à deux reprises, une fois en Snowdonia et une fois dans le Peak District. Lorsque leurs opinions sur la technologie Rainmaker ont commencé à diverger, l'amitié s'est changée en antagonisme. Dans un entretien accordé à *Nature* en 2085, Vinson Peshwar a qualifié Lindsay Ballantine de touche-à-tout et d'amateur. Un an plus tard, mon oncle a démissionné de son poste à l'université et a emménagé dans le pavillon.

Je n'ai jamais compris précisément ce qu'il faisait ici. Je sais qu'au moins certaines des réponses se trouvent vraisemblablement dans le fouillis de paperasses, de lettres et de coupures de presse dans l'armoire métallique, mais chaque fois que je songe à les trier, un sentiment de futilité s'abat sur moi. Mon oncle est mort. Tous les gens qu'il connaissait sont morts. Le monde pour la sauvegarde duquel il s'est battu est mort. Ce qu'il a fait, écrit ou pensé peut-il encore avoir de l'importance ?

De temps en temps, je retire quelque chose de l'armoire afin de pouvoir l'examiner de plus près. Je choisis au hasard, extrayant papiers, enveloppes ou photos du chaos général sans prendre la peine de repérer leur emplacement ou de les distinguer du reste. L'un de ces documents faisait partie d'une lettre – un brouillon qui n'a jamais été envoyé, peut-être, ou qui a été corrigé plus tard. Il semble que la première page manque, celle où auraient sans doute figuré les nom et adresse du destinataire. Je ne reconnais pas l'écriture – tout ce que je sais, c'est que ce n'est pas celle de mon oncle. À la moitié de cette deuxième page, une portion de paragraphe a été soulignée en rouge :

Vinson Peshwar est un terroriste. Il est comme un de ces docteurs fous dans les films d'horreur – il tient tellement à prouver ses théories que ça ne lui fait rien de tuer son malade pour y arriver. Il faut le mettre hors d'état de nuire.

La dernière phrase est soulignée deux fois. J'ai du mal à associer le ton acerbe de cette lettre avec mon oncle, avec cet ermite échevelé qui m'a apporté une citronnade et m'a ouverte au monde via l'objectif de son microscope.

Je veux savoir ce qui s'est passé ici, et en même temps je ne veux pas le savoir. J'ai peur de ce que pourrais découvrir.

Je ne l'ai vu qu'une journée, me rappelé-je. C'est à peine si je le connaissais.

La réception radio est meilleure la nuit. Je tourne lentement le cadran, millimètre par millimètre ; je cherche des voix, je cherche des preuves de l'existence d'un monde au-delà du mien. Je trouve des stations de Londres : une chaîne sur laquelle je suis déjà tombée et qui passe du

rap-raga, un soap opera centré sur les belliqueuses tribus de la mafia du ramassage des ordures et les pannes récurrentes des égouts de la capitale.

Quand ça va mal à Londres, ça va très mal, bien que la situation se soit stabilisée depuis que l'eau a commencé à se retirer. J'entends des voix allemandes, des bribes d'applaudissements qui chuintent comme de la friture, une femme qui parle français. *Je m'appelle Soraya Lellouche, en direct avec vous depuis la ville d'Alger.* Il y a quelqu'un avec elle dans le studio – enfin, l'arrière-salle, le préfabriqué ou l'hôtel en semi-faillite d'où ils émettent. Ils parlent trop vite pour que je puisse comprendre la moitié de ce qu'ils racontent, mais il y a dans la voix de la femme un je-ne-sais-quoi de plaisant.

J'essaie d'imaginer sa vie et constate que je n'y arrive pas. On dit que toute la RPAN est inhabitable, désertifiée, et pourtant il y a cette femme, avec son rire pétillant, et son compagnon de studio qui lui donne la réplique. L'un d'eux met un disque et les notes montent et descendent la gamme en frissonnant, ténues, mais encore audibles, clapotant comme du vif-argent sous la barrière tonale.

J'expire lentement. De gros papillons de nuit se jettent sur la vitre de la fenêtre, puis virent sur l'aile et repartent dans l'obscurité. Je me demande de quelle espèce il s'agit. Mon oncle le saurait, probablement. J'ai l'impression que nous nous rapprochons, mon oncle et moi. J'ai souvent du mal à me rappeler que nous n'avons en réalité aucun lien de parenté.

Je ne sais pas ce qu'est devenu Lindsay Ballantine. Je ne sais pas s'il est mort, ou pas, mais je suppose qu'il doit être mort. Je n'ai aucune idée de l'endroit où il est allé après sa sortie de prison.

Le monde est dans une phase d'oubli. La seule manière de progresser est d'oublier comment c'était avant. Si vous avez perdu un être cher, mieux vaut ne plus penser à lui. C'est encore mieux si vous pouvez faire comme s'il n'avait jamais existé.

Quand je signale à Noemi que je veux aller sur Internet, elle me demande pourquoi je ne pirate pas le réseau, comme tout le monde.

« Je ne sais pas le faire, avoué-je.

– Tu aurais dû le dire. » Elle me demande ce que je cherche. « Quel genre d'informations ? C'est confidentiel, secret défense ?

– Je ne sais pas. Probablement. » Je lui parle de l'arrestation de mon oncle. « On l'a mis en prison, un peu avant La Palma. Je veux savoir pourquoi.

– Comment se fait-il que tu ne le saches pas déjà ?

– Nous nous sommes perdus de vue. Enfin, nos familles respectives. »

Elle hoche la tête, comme si ça expliquait tout, mais en réalité elle a cessé de m'écouter. Toute son attention est concentrée sur l'ordinateur. Je voudrais lui dire de se dépêcher, que Magda va être de retour d'une minute à l'autre, que si ma chef nous trouve dans son bureau nous sommes foutues. Dans le même temps, je ressens une certaine griserie, parce que c'est la première fois depuis longtemps que je fais quelque chose d'interdit. Qu'est-ce que Magda va faire, de toute façon ? M'obliger délicatement à sauter du haut du viaduc ?

Les doigts de Noemi papillottent sur les touches, comme celles d'un pianiste ou d'un pilote de drone, et je vois qu'elle est dans son élément. Cette révélation est soudaine et inattendue.

« Comment se fait-il que tu t'y connaisses en ordinateurs ? demandé-je.

– J'ai une licence en informatique. De l'université d'Ankara. C'était ma matière principale.

- Tu ne me l’as jamais dit.
- Tu ne me l’as jamais demandé. »

Je me rends compte que ce qu’elle dit est vrai, que je n’ai jamais à proprement parler imaginé Noemi dans un monde où elle soit quelque chose, où elle fasse autre chose qu’arpenter la plage pour chercher des bigorneaux. Je ne l’ai jamais imaginée assise à un bureau, ou en train d’envoyer un courriel.

L’ai-je imaginée en train de lire, même ? La question semble ridicule, mais elle est là.

« Excuse-moi », dis-je, bien que je ne sache pas exactement pourquoi je m’excuse. Pour tout, probablement. Noemi secoue la tête. *Laisse tomber*. Sur l’écran, des pages s’ouvrent et se ferment. Noemi défonce le mot de passe de Magda, puis son pare-feu, ces barbelés de code qui séparent l’institut de ce qui reste du monde extérieur, des limites externes du nouvel Internet, des mornes horizons en déploiement infini des espaces au-delà.

« Ça vient », marmonne Noemi, et voilà enfin des images : des photos de mon oncle, ou d’un homme que je ne reconnais pas immédiatement mais que je crois être Vinson Peshwar. Le Lindsay Ballantine sur les photos ne ressemble pas beaucoup à celui que je me rappelle avoir rencontré. Il est plus vieux, avec de grosses lunettes noires et un début de calvitie. Mais en dépit de son expression sévère, je sais que c’est lui.

... a été placé en garde à vue sous l’inculpation de possession de substances prohibées avec intention de causer des explosions. L’accusé, qui a précédemment fait l’objet d’une enquête de police pour les motifs de diffamation, cyberharcèlement, et propos malveillants sur les réseaux sociaux, a été appréhendé tôt ce matin près du domicile du Pr Peshwar à la suite d’une dénonciation anonyme. Le Dr Ballantine était précédemment employé par le département de Biologie de l’université de Londres-Est avec le grade de maître-assistant.

« C’était vraiment sur tous les sites d’infos. Incroyable, non ? » dit Noemi. Je sais ce qu’elle veut dire. On a parfois du mal à se rappeler que les informations s’échangeaient autrefois comme n’importe quelle autre marchandise, que les sites d’infos affichaient des versions contradictoires de la même histoire juste pour se faire du trafic. Pas dans un esprit d’opposition à l’état des choses, mais pour contrer l’ennui.

L’ennui est devenu un luxe lui aussi. Quand je pense à l’ennui, je pense à quelque chose d’impossible : à un enchaînement sans fin de jours tous identiques. À moi-même en train d’écrire ce journal dans un monde où l’avenir est encore possible. À acheter du pain au marché. Aux busards, qui piquent et tournoient comme des micro-drones au-dessus de la lande.

J’ai décidé de ne pas trier les papiers de mon oncle. Ils appartiennent au passé. Je placerais mon journal intime avec eux, le moment venu, dans l’armoire métallique avec le reste des pape-rasses.

Bonjour à vous, la personne qui lit ces lignes. Qui que vous soyez, je suis heureuse que vous les lisiez. Cela signifie que l’avenir était possible, après tout.

- « C’était quelqu’un, ton oncle, dit Noemi. Au moins, il a essayé.
- Il n’était pas vraiment mon oncle. Juste un ami de la famille. »

Nous sommes assises toutes les deux sur le viaduc de l'autoroute. J'ai déconseillé à Noemi de plonger dans la mer à partir d'ici à cause de toutes les voitures immergées, mais ça la fait rigoler.

« J'ai repéré les endroits où on ne risque rien, dit-elle. J'ai repéré là où c'est profond. Tu devrais le savoir depuis longtemps. »

Quelqu'un a créé une sculpture sur la portion de lande broussailleuse près de Stithians. Elle est construite en ferraille à partir des carcasses rouillées de voitures et de sèche-linge, de machines qui ne marchent plus et ne peuvent pas être recyclées. Ces rebuts ont été empilés et enchâssés les uns dans les autres pour former une espèce d'arbre insolite. Des cadenas oxydés pendent de ses branches comme des fruits pétrifiés. Une lame de tronçonneuse est braquée vers le ciel telle une fleur dentelée. Gigantesque, haute comme une maison, la sculpture est colonisée par les berces, les ronciers et les orties. Les panicules d'un buddleia se hissent à travers une vitre brisée. L'arbuste ondule quand le vent souffle, vibrant d'abeilles.

Une main anonyme a écrit le nom de l'œuvre avec des galets sur le sol. Épilobes et patiences poussent entre les pierres sans les dissimuler. Le nom de la sculpture signifie « Terre » ou « mère ». J'ai vu parfois des gens simplement assis sur le sol à côté d'elle. Ce n'est pas exactement une belle œuvre d'art, mais elle est frappante. Son trait le plus remarquable est le fait qu'elle existe.

Noemi a apprivoisé un requin-tigre. Enfin, c'est ce qu'elle prétend. « On va pêcher ensemble, dit-elle. C'est si étrange que ça ? »

Je lui rappelle que le requin-tigre est l'un des plus implacables prédateurs pélagiques : « Il pourrait carrément te couper en deux dans l'eau. » Apparemment, ça lui est égal.

« Ils sont très intelligents », dit-elle. Elle a raison sur ce point. Elle m'informe que le requin s'appelle Carina.

« Carina ? » Je m'aperçois que j'ai pris le ton incrédule de la meilleure copine nunuche... si nous étions dans un film. Les films me manquent, mais parfois seulement. Ils ont une qualité onirique.

« Carina est le nom de ma fille, qui a été tuée, dit Noemi. Elle avait huit ans quand elle est morte. Le requin me rappelle ma fille, un peu. C'est une nageuse superbe. »

Ses longs cheveux pendent comme des algues et lui cachent le visage. Du bout des orteils, elle dessine des motifs dans le sable : un hashtag, une grille de morpion, un grand C majuscule.

« The Common Tongue, the Present Tense, the Known »
in anthologie *Drowned Worlds*, Oxford : Solaris, 2016

© 2016 Nina Allan

traduction : Bernard Sigaud

repris sous le titre « La langue commune, le présent de l'indicatif, le connu »
dans *Galaxies/Mercury* 53, mai 2018



dessin de Fay Ballard pour son exposition *House Clearance* (Eleven Spitalfields Gallery, Londres, mai-juin 2014)

Fay BALLARD

Inventaire après déménagement

Je suis née à la maison ; j'ai été mise au monde avec l'aide de mon père le 4 août 1957, la veille de l'anniversaire de ma mère. Nous habitions à St. Margarets, près de Twickenham et nous sommes ensuite installés à Richmond. Le 8 octobre 1959, mon frère a accidentellement brisé un tuyau de gaz dans la nursery ; nous avons perdu connaissance quand notre père nous a ranimés en pratiquant le bouche-à-bouche.

Fin 1959, ma famille s'est installée au 36 Charlton Road, à Shepperton, dans le Middlesex. En 1964, nous sommes descendus en voiture jusqu'à Alicante pour de longues vacances d'été et avons loué un appartement dans la résidence Casa Bonita à El Campello, près d'Alicante. C'est là que ma mère, à trente-quatre ans, est morte subitement d'une pneumonie le 13 septembre. Nous l'avons enterrée au cimetière municipal d'Alicante où ses restes reposent désormais dans la sépulture commune.

J'ai quitté le foyer familial en 1980, et mon père a continué à habiter à Shepperton presque jusqu'à sa mort d'un cancer de la prostate en avril 2009. En mai 2008, perdant son autonomie, il a emménagé dans l'appartement de sa compagne, Claire, à Shepherd's Bush, dans l'ouest de Londres. Comme nous avions besoin de rapatrier définitivement sa voiture, nous avons organisé une rencontre chez lui, à Shepperton, de façon à ce que je puisse le ramener chez Claire avec deux valises d'effets personnels et sa machine à écrire. Tandis que mon père faisait ses adieux au domicile où il avait vécu presque un demi-siècle, je réintérais le nid familial que je n'avais pas revu depuis quinze ans.

J'ai ouvert la porte avec la clé que j'avais conservée tout ce temps. La maison n'avait pas changé depuis mon enfance : dans la nursery, la palme en caoutchouc, souvenir de vacances, calait toujours la porte, et le citron desséché trônait sur la cheminée ; dans mon ancienne chambre, la fleur décorative en plastique reposait sur l'appui de la fenêtre et notre brosse à cheveux familiale, encore pleine de mèches, était là-bas, sur la tablette de la salle de bains. Le temps s'était arrêté.

Nous ne rendions pas visite à mon père dans la maison familiale de Shepperton, car il préférait nous rencontrer à Londres, chez l'un ou chez l'autre, ou dans des restaurants locaux. Pendant l'été et l'automne 2008, quand il était encore en état de voyager dans ma voiture, nous nous rendions ensemble tous les quinze jours à Charlton Road pour relever le courrier, arroser le yucca et utiliser le distributeur de billets du quartier. Une fois, tandis que je me reconnectais avec le décor de mon enfance et notais combien la rue principale de Shepperton, la bibliothèque et la salle des fêtes me semblaient étriquées, il a dit que nous étions retombés chez *Alice au pays des merveilles*. Après sa mort, j'ai continué à me rendre à la maison pour arroser le yucca et relever le courrier jusqu'à ce qu'elle soit vendue quelques années plus tard.

C'est une tâche intimidante que de faire le vide dans la maison d'un père ou d'une mère après leur mort. Dans la maison où nous avons grandi, le passé est présent dans chaque pièce, sur la rampe de l'escalier, sur les interrupteurs, les rebords de fenêtre, les tablettes de cheminée et les poignées de porte. Nous pouvons capter l'atmosphère particulière de chaque espace, entendre et sentir le passé. Tout en nous frayant un chemin au milieu des myriades de vestiges – objets familiers, objets oubliés et objets insolites –, nous découvrons et récrivons le passé, étalonnons nos souvenirs et pensées, modifions la signification de notre être et de notre historique personnel.

Ce sont les menus objets – le seau à glace ébréché, la palme en caoutchouc, le citron desséché –, qui résonnent. Ils sont précieux parce qu'ils libèrent des souvenirs. Oui, je me rappelle avoir fait des pâtés de boue dans le jardin avec ce seau en faïence Wedgwood ; je mélangeais la terre et l'eau avec une brindille et sentais la boue froide ruisseler entre mes mains. Oui, je me rappelle que mon frère portait cette palme à Rosas, quand il a traversé la baie à la nage, tandis que mon père et moi regardions depuis le balcon de notre appartement ce point minuscule qui avançait à l'horizon, terrifiés à la pensée qu'il puisse être emporté par les courants. Oui, quelqu'un a placé le citron sur la cheminée quand j'avais environ douze ans et il est resté là. Regardez le yucca, jadis une petite plante de chez Marks & Spencer que j'avais donnée à mon père pour Noël en 1976, à présent devenu un monstre aux têtes multiples qui, traversant la nursery, se presse contre les fenêtres et tente de se libérer pour trouver le soleil, abondamment nourri d'engrais liquide de chez Bayer.

On fait aussi des découvertes, certaines pénibles et douloureuses. Mon père ne m'a jamais reparlé de ma mère après sa mort en 1964, et il n'y avait pas de photos d'elle exposées chez nous. Elle est devenue invisible, presque effacée. Tout ce que j'avais d'elle était sa montre, que j'avais dérobée, à sept ans, dans la chambre de l'appartement où elle est morte, et je ne l'ai jamais dit à mon père. Peut-être savait-il que je la détenais, enfermée à double tour dans le tiroir de ma table de nuit, et qu'ensuite je l'ai emportée avec moi quand j'ai déménagé. Comme un archéologue cherchant des indices révélateurs du passé, j'ai trouvé un poudrier en or Stratton sur le bureau de mon père après sa mort, et je l'ai daté du début des années 1960. Ce devait être celui de ma mère parce que je me rappelle l'avoir vue se refaire une beauté avec un poudrier en or.

J'ai découvert une collection de minuscules photographies en noir et blanc de ma mère, de mon frère et de moi-même tout petits sur la plage de Prestatyn dans le nord du pays de Galles, près de l'endroit où habitait ma grand-mère maternelle. Des photos saisissantes et troublantes, que je voyais toutes pour la première fois. Ensuite, deux petites photos en noir et blanc, une de ma mère et une de mon père qui me tiennent moi, encore bébé, dans leurs bras, dans les jardins de Chiswick House. Mes parents posent devant une grande statue en pierre du sphinx, le monstre mythique dévoreur d'hommes qui gardait la ville de Thèbes, et ils ont l'air très, très heureux, sans se douter de la mort de ma mère sept ans plus tard.

La découverte de ces photographies m'a permis de reconstituer pour la première fois une image de ma mère. Je suis curieuse de savoir si je lui ressemble – ai-je le même nez qu'elle, les mêmes sourcils? Je vois maintenant les vêtements, les chapeaux et les souliers qu'elle portait, la forme de son sac à main, et ses colliers. Et oui, j'avais un père et une mère, et je peux désormais la placer dans mon histoire personnelle.

Les MEMORY BOX commémorent et célèbrent ces objets évocateurs qui agitent le souvenir et libèrent le passé. Les croquis de ma mère rendent sa présence concrète. Les processus du dessin et du marquage sur le papier la raniment, la rendent réelle. Ils la réinstallent dans ma vie.

MEMORY BOX 1 : DESSINÉ D'APRÈS NATURE

INVENTAIRE

COUVERTURES Couvertures pour lit d'enfant. Rangées dans l'armoire de la chambre paternelle.

CHEVAL EN TERRE CUITE Donné au père de l'artiste par un éditeur japonais. Séjournait sur une étagère dans son bureau.

PALME DE NATATION Portée par le frère de l'artiste à Rosas, en Espagne. A servi à caler la porte de la nursery entre le début des années soixante-dix et 2010.

JEU D'ÉCHECS Le premier jeu d'échecs du père, datant des années 1930 à Shanghai. Interné avec lui au camp de Lunghua pendant la Seconde Guerre mondiale, rapporté en Angleterre en 1947 et conservé sur une étagère dans son bureau.

GENTLEMAN DU STAFFORDSHIRE ET SON CHIEN Deux à l'origine, possédés par la grand-mère maternelle de l'artiste, Dorothy Matthews, et placés dans le vestibule de son cottage à Dyserth.

CERTIFICAT DE PEDIGREE Pour le chien de l'artiste, Apollo (dit Polly).

CITRON A séjourné sur la tablette de cheminée dans la nursery entre le début des années soixante-dix et 2010.

ÉMERAUDE MONTÉE SUR UNE BAGUE EN OR Portée par la grand-tante de l'artiste, Nance, éleveuse de vaches laitières à Leigh, dans le Staffordshire.

PROCÈS-VERBAL D'ARRESTATION Document témoignant de l'arrestation du chien familial pour entrave à la circulation dans la commune de Shepperton.

ASSIETTE À DESSERT, MOTIFS STAFFORDSHIRE Utilisée par Dorothy Matthews, la grand-mère maternelle de l'artiste, chez elle à Dyserth, dans le nord du pays de Galles.

TASSE À THÉ ET SA SOUCOUPE, MOTIFS STAFFORSHIRE Utilisées par Dorothy Matthews, la grand-mère maternelle de l'artiste, chez elle à Dyserth, dans le nord du pays de Galles.

MÈCHE DE CHEVEUX DANS UNE BOÎTE EN ÉCAILLE Mèche de cheveux, conservée dans un tiroir dans l'ancienne chambre de l'artiste à Shepperton jusqu'en 2010.

LA BONNE MÉNAGÈRE Livre de recettes conservé dans un tiroir dans la cuisine de la maison familiale jusqu'en 2010.

POUDRIER Appartenait à la mère de l'artiste. Trouvé sur le bureau du père.

MONTRE Appartenait à la mère de l'artiste. Prise par cette dernière dans la chambre de l'appartement où sa mère est morte à Alicante en 1964.

DISPOSITIVES AGFACOLOR Coffret de diapositives: photos de famille prises par le père de l'artiste à Alicante peu avant la mort de la mère.

LETTRE Adressée par son père en 1977 à l'artiste, alors à l'université.

LE SURREALISME Ouvrage de Marcel Jean. Sur le rayonnage dans le bureau.

GUIDE-RÉPERTOIRE DES RACES DE CHIENS Séjournait sur le rayonnage dans le bureau paternel.

FLEUR DÉCORATIVE EN PLASTIQUE Souvenir de vacances. A séjourné sur le rebord de fenêtre dans la chambre de l'artiste à Shepperton entre le début des années soixante-dix et 2010.

SEAU À GLACE EN FAÏENCE WEDGWOOD Origine inconnue. Jouet d'enfant utilisé pour faire des pâtes de boue. A séjourné sur le plan-travail de la cuisine dans la maison familiale.

MEMORY BOX 2 : DESSINÉ DE MÉMOIRE

INVENTAIRE

ÉVENTAIL Souvenir de l'éventail espagnol de l'artiste, utilisé par sa mère pour faire tomber sa fièvre avant sa mort.

BOUTEILLE D'OXYGÈNE Souvenir de la tentative du médecin pour maintenir en vie la mère de l'artiste dans la chambre de l'appartement d'El Campello, près d'Alicante.

GAINÉ PLAYTEX Souvenir d'avoir tendu la main pour toucher la gaine Playtex de sa mère.

QUEUE DE TIGRE Souvenir de son frère quand il collectionnait les queues de tigre Esso.

ROBE À FLEURS Souvenir de la robe d'enfant favorite de l'artiste.

POUPÉE NOIRE Souvenir de la première poupée de l'artiste.

BOUGIE VEILLEUSE Souvenir de vacillantes lueurs nocturnes et d'épouvantables cauchemars.

GANT ATTRAPE-RAT Souvenir d'avoir utilisé le gant en cuir de son père pour déloger Ratty, son rat apprivoisé, qui faisait son nid dans le rayonnage du bureau.

BONNET DE BAIN Souvenir du bonnet de bain de sa mère.

CALCULS RÉNAUX Souvenir de la fiole de calculs rénaux sur la tablette de cheminée dans la chambre paternelle.

PHOQUE Souvenir d'un petit phoque jouet cadeau de la tante Margaret.

OISEAU MORT Souvenir d'un passereau tué par la carabine à air comprimé du frère de l'artiste dans le jardin familial.

TAUREAU Souvenir de la figurine rapportée d'Espagne par le frère de l'artiste, Jim.

TROLL Souvenir de Ginger, le troll de l'artiste.

BROSSE À CHEVEUX Souvenir de la brosse à cheveux familiale qui est restée sur la tablette de la salle de bains dans la maison de Shepperton jusqu'en 2010.

FLOCON DE NEIGE Souvenir d'avoir découpé des flocons de neige en papier.

ÉLÉPHANT EN ORIGAMI Souvenir de la leçon d'origami donnée par son père pour faire un éléphant.

POT DE CHAMBRE Souvenir d'avoir utilisé le pot de chambre sous le lit dans le cottage de grand-mère Matthews à Dyserth, dans le nord du pays de Galles.

CHIEN JOUET Souvenir du chien jouet favori de l'artiste, acheté dans un grand magasin de Walton-on-Thames.

POMPON Souvenir d'avoir confectionné des pompons avec tante Betty à Dyserth, dans le nord du pays de Galles.

CHIEN EN PELUCHE Souvenir de Max, le chien en peluche de la mère de l'artiste.

BALAI MÉCANIQUE Souvenir du balai mécanique utilisé par le père de l'artiste.

MEMORY BOX 3 : À PROPOS DE MON PÈRE

INVENTAIRE

MANUEL D'ORIGAMI Le père de l'artiste donnait des leçons d'origami en famille.

LE PREMIER COURRIEL DE PAPA Envoyé à ses petits-enfants.

CHEVAL EN TERRE CUITE Séjournait sur le rayonnage dans le bureau paternel.

JEU D'ÉCHECS Le premier jeu d'échecs du père, datant des années 1930 à Shanghai. Interné avec lui au camp de Lunghua pendant la Seconde Guerre mondiale, rapporté en Angleterre en 1947 et conservé sur une étagère dans son bureau. Le père et le fils jouaient aux échecs.

PALME Palme de natation enfant, utilisée pour caler la porte de la nursery entre les années soixante-dix et 2010.

LETTRE DE PAPA Adressée en 1977 à l'artiste pendant sa première année à l'université.

CITRON A séjourné sur la cheminée de la nursery entre le début des années soixante-dix et 2010.

CARTE POSTALE DE SHANGHAI Adressée à l'artiste en 1991 quand son père est retourné pour la première fois à Shanghai.

OBJET DÉCORATIF OU PRESSE-PAPIERS Séjournait sur le rayonnage dans le bureau paternel.

PHOTO D'UNE VOITURE ENSABLÉE Séjournait sur la tablette de cheminée dans le bureau paternel.

PHOTO DE VACANCES : PAPA EN PÉDALO À ROSAS Instantané de son père pris par l'artiste lors de la promenade quotidienne en pédalo.

BALAI MÉCANIQUE Balai mécanique utilisé par le père de l'artiste.

TRAUMATOLOGIE DES ACCIDENTS DE LA ROUTE PAR JACOB KULAWSKI Lu par l'artiste sur le sofa en velours côtelé orange dans le bureau paternel.

WHISKY JOHNNIE WALKER Boisson quotidienne du père (un premier verre après le petit déjeuner) pendant l'enfance de l'artiste.

YUCCA Cadeau de l'artiste à son père pour Noël 1976. Nourri au Baby Bio de chez Bayer, est devenu un monstre aux multiples têtes. Sévèrement taillé et recoupé, séjourné maintenant chez l'artiste.

MAX ERNST PAR JOHN RUSSELL Lu par l'artiste sur le sofa en velours côtelé orange dans le bureau paternel.

Hampton FANCHER III

La forme du chien final

Kard était à la hauteur dans son travail, mais certains mots lui échappaient, des mots qu'il entendait mais ne pouvait pas prononcer. *Breakfast*, par exemple : il n'arrivait pas à associer le son et le concept, sauf qu'il n'en avait pas besoin, il ne mangeait jamais rien le matin. Kard ne faisait pas de caprices et montrait une tolérance élevée à la douleur ; il parlait d'une voix douce et était agréable à regarder ; il était foncièrement obligeant, mais il avait ses limites. Ses petites oreilles bien tournées, par exemple, étaient tellement sensibles qu'un volume sonore élevé pouvait le déstabiliser et déclencher une réaction violente.

Il connaissait trois blagues mais n'avait jamais eu l'occasion de les raconter. Elles figuraient dans le manuel à la rubrique Tactique. Un chien qui faisait quelque chose de drôle avec sa queue. Un Grec qui se faisait assommer par une tortue qu'un aigle avait laissé tomber. Un truc qui se terminait par « Des cuisses de grenouilles, c'est marrant, mais pas dans une poêle à frire. » Et une quatrième : un homme de petite taille qui connaissait plus ou moins des petites créatures en goudron, les conservait dans un tiroir et leur donnait un baiser tous les soirs avant de se coucher. Celle-là, Kard l'aimait bien, mais il ne l'avait pas encore apprise par cœur. Des machines à trafiquer les gènes, des trucs techniques, ça, il comprenait.

Dans la salle d'attente où il patientait avant son rendez-vous avec l'inspecteur Queen, Kard entendit au bout du couloir un bruit qu'il ne comprenait pas. Il savait ouvrir des portes fermées à clé, et il entra donc. Dans la pièce vide de tout autre mobilier il trouva une chaise en face d'un haut-parleur de dix-huit pouces. Au-dessus, il y avait la photo d'un canard. Toutes les dix secondes, on entendait un *couac*. Il écouta un moment puis se retourna pour voir qui se tenait derrière lui.

« Cette pièce est interdite au public, dit Queen, mais je suis fier de voir que tu as réussi à entrer. » Il dit à Kard qu'il pourrait écouter pendant vingt minutes encore avant de descendre à son bureau pour des instructions et peut-être un entretien. Queen vous rentrait dedans à rebrousse-poil, c'était sa manière, mais pas avec Kard. Il avait un faible pour lui : Kard était son pisteur favori.

Kard était jeune et compétent, mais pas vraiment motivé, pas encore, ça lui viendrait avec le temps. En plus il avait un sourire tordu. Apparemment cordial, mais ce n'était pas voulu. C'était comme ça, un simple tic.

Entre la manipulation du devenir cellulaire et les activateurs zygotiques, ça commençait à dérapier, et Kard avait besoin de monitoring de temps en temps. Il n'avait rien à lui : tout ce qu'il avait c'était son boulot, et il n'en était pas toujours convaincu. Queen avait dit que l'absence de conviction était à la base de tout. La vie était une course sanglante entre l'amour et l'envie. Kard n'avait aucune idée de ce que cela voulait dire. Il n'avait pas la capacité d'être déconcerté. Et il n'avait jamais eu d'amis. Queen non plus, d'ailleurs. Mais des fois Kard se montrait curieux et des fois Queen lui serrait la main en échange.

« Si la cause que tu sers n'est pas meilleure que toi, tu t'es trompé de boulot », lui avait dit Queen. C'était un slogan qui tenait debout. Il y en avait un autre qui leur plaisait bien, « La survie des plus aptes implique l'élimination des ratés. Tuer les duplos t'empêche d'en devenir un. Ne l'oublie pas. » Kard ne l'oubliait pas. Il était assez sûr qu'on ne voyait pas la différence entre la fin de quelqu'un et le début de quelqu'un d'autre. Son esprit était aussi raide et aussi plat que le lit d'un détenu.

Rendez-vous, crânes d'acier ! L'injonction n'avait pas fonctionné. Ils étaient têtus et préféraient se cacher ou mourir au lieu de se faire déboulonner. En l'occurrence, le duplo (le *duplicant*, donc le crâne d'acier dans l'argot du service) était le première classe Sapper Morton, un déserteur qu'on avait repéré en train de travailler dans un champ de pommes de terre au sud-ouest de Winnipeg.

L'inspecteur Queen prit place à son bureau devant son repas de midi, un bol de riz et des champignons en godets qu'il mangeait avec des baguettes. « Ça sera cette bouillie chinetoque tant que je n'aurais pas mon nouvel estomac », dit-il. Puis il clarifia les détails de la mission jusqu'à ce que Kard les ait absorbés. Un certain sergent Cheval Tombant de la Police montée canadienne le rejoindrait à la frontière puis l'emmènerait sur les lieux par la voie des airs.

Kard devait rentrer chez lui et se préparer pour le voyage, mais Queen le retint un peu plus longtemps, afin qu'ils puissent causer. Ça sortait tout droit du manuel, l'idée de vous encourager à ne pas commettre d'erreurs à l'avenir en vous rappelant celles que vous aviez faites dans le passé. Une erreur que Kard avait commise avec un vieil homme qui possédait un serpent, par exemple.

« Tu te souviens d'une maison en planches enfoncée dans le sable jusqu'aux fenêtres ? »

Kard s'en souvenait.

« Et du vieux qui habitait là ? »

Kard se souvenait du vieil homme. Il habitait là depuis longtemps.

« Sous la photo d'un chien sur le mur, il y avait quoi ? »

Kard se rappela un serpent à sonnette de sept pieds de long dans une cage, à côté d'un piano dont il ignorait si le vieux savait jouer.

Parfois les crânes d'acier lui offraient de partager leur repas. Kard prenait leur mâchoire, mais pas la soupe – il sentait confusément que ce n'était pas bien. Mais rien de tel cette fois-là. Le vieil homme ne lui avait rien offert.

Et aucun des duplos qu'il ait jamais interrogés n'avait eu de serpent.

Quoi ? cria le vieil homme. *Regardez ça !*

Et pour montrer son pouvoir à Kard, il plongea la main dans la cage. Le serpent s'enroula et bourdonna, puis il le mordit. Le vieil homme retira brusquement son bras en hurlant. Puis il s'effondra. Il ne pouvait plus respirer.

Mais les erreurs de Kard étaient peu nombreuses, et bien en-deçà des tolérances ; en plus, c'était un bon auditeur, l'oreille collée au répertoire des idées de Queen. Une fois, lors d'une réunion de section, Queen annonça : « C'est mon petit pote ! » Et il passa un bras autour du cou de Kard. Et ça, Kard ne l'oublierait jamais.

« Tu as regardé le serpent un moment, et puis tu es parti, dit Queen.

– J'étais persuadé qu'un serpent ne pourrait pas tuer un crâne d'acier.

– Donc le petit vieux n'était qu'un petit vieux et tu n'étais pas obligé de signaler l'incident ? Il y a d'autres trucs que tu ne signales pas ? »

Queen attendit, mais Kard ne dit rien.

« Et la petite dame aveugle à qui tu as essayé de vendre un hamster ? Elle a dit qu'elle avait peur de le toucher et t'a demandé de bien vouloir le décrire. “Il s'appelle Chunks, tu as dit, et il a la queue courte. Il ne mordra pas. Allez, vous lui plaisez. – Vraiment ?”

» Tu as cru que tu l'avais convaincue. “Il est propre, tu as dit. Il dort toute la journée et il est très sage la nuit. Il aime bien se cacher. Il est livré avec une boîte. Touchez-le. – Un animal doux à caresser, c'est difficile à trouver”, elle a dit. Ensuite, avec un doigt osseux, elle l'a touché. Il y a eu une étincelle. La petite dame aveugle s'est hérissée. Tu as dégainé ton arme, un Fermium Six, je crois, mais elle était rapide et elle a bien failli t'avoir, tout aveugle qu'elle était. »

C'était plus ou moins ce que Kard avait raconté dans le rapport. Un bon rapport. Kard ne cachait rien.

Il ne parlait jamais de Shee à Queen. Il n'était pas obligé, Queen était déjà au courant, mais c'était une bonne idée de laisser Kard avoir un secret. Alors Queen ne l'avait jamais cuisiné là-dessus. Il retourna au sujet de l'entretien.

L'information concernant Sapper Morton était venue du Canada via un dénommé Hinge. Le lendemain, Kard franchirait la frontière pour appliquer la procédure. Fin de l'entretien.

Dans une perspective plus générale, des crânes d'acier hybridés allaient constituer l'étape suivante, mais avant que des exemplaires composites du nouveau modèle puissent atteindre le stade Nexus, il faudrait détruire les anciens. La plupart ne posaient pas de problèmes, mais ceux qui s'échappaient étaient plus complexes. Si les morts étaient encore présentables, on avait tué ceux qu'il fallait. *Présentables*, c'était *non modifiés au stade posthume* dans l'argot du service. Kard n'avait jamais demandé pourquoi.

Rentré chez lui, Kard rêva qu'il avait trouvé un sifflet pour chien enterré dans le sol. Ce sol était dur et blanc, comme de la neige. Il siffla de toutes ses forces, mais il n'y eut aucun son, il n'attira ni chien ni rien du tout.

Les nuits où il ne pouvait pas dormir, il se regardait dans la glace. Ou alors il allait se promener. Une fois, il avait été suivi par un homme qui voulait quelque chose, s'accrochait à lui et lui hurlait dessus. Kard le tabassa à mort, ou presque. Mais il n'y trouva aucune consolation. Ça, il le trouvait chez Queen. Et aussi chez Shee.

Shee était la plus belle personne qu'il ait jamais vue, mais il n'était jamais sûr de l'avoir vue. Il sentait qu'elle était là, il l'entendait. Il pouvait lui dire qu'il n'avait pas grand-chose à raconter, et ça lui faisait du bien – Shee était le mystère de son réconfort. Mais moins ces derniers temps.

« On ne trouve jamais rien qu'on ne sache déjà », lui disait Shee. Et parfois elle lui disait ce qui allait se passer ensuite. Et parfois ça se vérifiait. À la manière d'une brique qui le traversait comme une fenêtre. Mais ça commençait à changer.

Et puis il y avait des idées qu'il avait sans pouvoir les expliquer. Même les vieilles idées. Ses vêtements, par exemple. Non qu'ils lui déplaisaient, il n'en avait cure. De temps en temps on lui disait d'améliorer sa présentation, d'acheter un nouveau costume ou de faire nettoyer l'ancien. Pourquoi ? Il n'avait que marginalement accès aux privilèges. Shee avait essayé de l'aider sur ce chapitre, et une partie de lui-même était tentée de lui dire tu es soit le produit d'une mère, soit un produit tout court – au lieu de quoi il lui dit qu'elle était une femme. Comment le savait-il ?

« Tu as été faite à partir d'une femme.

– J'ai été faite à partir de tas de choses. »

Il lui disait alors qu'il savait à quoi elle ressemblait.

« C'est l'image que tu transportes dans ton esprit ? »

Il lui montrait l'image dans son esprit.

Shee lui racontait des histoires sur lui-même, et l'incitait à réfléchir à ce qu'il pouvait y avoir de vrai dedans. Il lui fallait sincèrement tout garder en mémoire, mais ça commençait à être douloureux et il ne voulait plus le faire. Kard était en train de changer.

Queen était au courant de ces petits hauts et bas, et jusque-là tout allait bien. Kard avait été contrôlé et avait réussi les tests à chaque fois. Mais il y avait toujours une prochaine fois, on n'était jamais sûr de rien.

Si les morts étaient encore présentables, on avait tué ceux qu'il fallait.

Il y avait un numéro tatoué au dos de son biceps. Kard avait lancé une recherche, mais ce numéro voulait dire tellement de choses que Kard était perdu dans la masse d'informations.

Il s'adressa à Queen, qui lui dit de retirer sa chemise pour qu'il puisse voir. « Déjà, c'est l'année de naissance d'Alexandre le Grand, avait dit Queen, mais ce n'est pas ça. » Il lui apprit que 323 était un gène de la famille B d'*Homo sapiens*. Il encodait une protéine contenant deux domaines de liaisons à la phosphotyrosine qui fonctionnaient en accord avec la transduction du signal. Puis il éclata de rire et dit à Kard de se rhabiller.

Kard emportait son Évaluateur et son Fermium à canon court. L'Évaluateur pesait un peu plus d'une livre – six cadrans, un écran et un interrupteur. Il s'insérait tel un escargot dans la coquille de sa serviette. Outre l'arme et le manuel, il n'avait rien d'autre sur lui. D'abord l'évaluation, ensuite l'exécution.

Il remonta la 52 jusqu'à Dugway, Dakota du Nord, tout près de la frontière canadienne, dans une voiture de location. Il était déjà allé traquer les crânes d'acier en cavale dans la cambrousse, mais jamais si loin au nord. C'était une nouveauté qui lui chatouillait l'épiderme.

Les choses se tassèrent quand le soleil se coucha, et Kard passa donc la nuit dans la voiture. Avec cette contraction fluide qui floutait des objets simples comme des chopes sur une étagère, on n'avait pas de mal à rester assis sans bouger. Au matin, il repartit.

Il localisa Hinge dans un sanatorium appelé Agnew. L'endroit était froid et ringard, peu approprié à une conversation. Kard acheta un forfait visiteur d'une journée et emmena l'homme déjeuner en ville.

Au restaurant, Hinge, qui était Hollandais et doué pour le croquis, dessina sur une serviette en papier une vue d'aérienne d'une minuscule cabane et d'un tracteur sur un champ tout en longeur hachuré de sillons. Kard la rangea dans sa poche. Puis la fille de Hinge entra en scène. Doris était obèse et elle avait faim.

Elle raconta à Kard une histoire de barbecue. Hinge avait organisé une petite bouffe pour fêter les seize ans de sa fille et s'était incendié lui-même en faisant griller du poisson. Ça ressemblait à un vieux numéro entre père et fille et ils attendaient avec de grands sourires que Kard pose la question suivante. Il la posa à Hinge. « Qui vous a éteint ?

– Personne ! cria Hinge, parce que Doris et sa maman ne pouvaient pas s'arrêter de rigoler. » Hinge rit plus fort que Doris et il remonta sa chemise pour montrer les cicatrices à Kard. Quand ils eurent fini de manger, Doris alla faire des courses quelque part et Kard ramena Hinge à Agnew.

Kard franchit la frontière pour son rendez-vous avec le sergent Cheval Tombant au bureau de la Police montée du Nord-Ouest. On lui montra quelques papiers qu'il n'eut pas à signer, parce que c'était déjà fait. Kard donna la serviette en papier à Cheval Tombant et monta dans son camion ; puis ils prirent la direction du terrain.

Cheval Tombant portait la tunique bleue, sans le chapeau ; ses cheveux étaient noirs comme les poils d'un balai. Il avait beau être large de carrure, il avait des bottes taille garçonnet. Kard repéra la bouteille de vodka à la framboise qu'il planquait sous le siège.

Kard croyait que les Indiens avaient la réputation d'être avarés en paroles, mais Cheval Tombant n'arrêtait pas. Il parlait même des arbres qu'ils croisaient sur la route.

« Chacun de ces arbres vaut deux cents dollars, criait-il. Quand on voit plein d'arbres comme ça, ça veut dire qu'il y a beaucoup d'eau. Y en a qui disent, Foutaises, y a pas d'eau à cent milles à la ronde ! Mais ils se trompent complètement. Vous voyez ces chiennes qui cavalent sur la route là-bas ? »

Kard n'avait rien vu.

« Toute une bande. Elles courent ensemble !

– Vous voulez dire des filles ?

– Mais non ! Des animaux ! Des vraies chiennes. »

Kard n'y croyait pas. Cheval Tombant parlait à tort et à travers, il parlait pour faire du bruit.

« J'ai fait dix-huit mois outremer. J'en parle pas sauf avec des gens qui y sont allés. Vous êtes allé là-bas ?

– Non.

– Et puis ils peuvent savoir si je mens.

– Pourquoi penseraient-ils que vous mentez ?

– Parce que c'était pendant la guerre. À l'époque où tout le blues venait de Toronto. Je pouvais jouer sur une seule corde avec les meilleurs. Faut que je m'arrête pour acheter des trucs. »

Ils s'arrêtèrent donc. Kard resta dans le véhicule, et une heure plus tard, ils étaient en l'air.

On signalait des vents cisaillants, mais ça n'inquiétait pas Cheval Tombant ; il savait ce qu'il faisait, même s'il n'arrivait pas à enclencher le chauffage. Il demanda à Kard s'il savait piloter, au cas où – Cheval Tombant était un farceur.

« Et si j'avais une crise cardiaque ? »

Kard savait piloter, mais il ne dit rien.

Avec l'altitude, le son du turbo devenait plus aigu, comme un moteur de moto, et il faisait plus froid. De temps en temps, Cheval Tombant jetait un coup d'œil à la serviette en papier pour s'assurer qu'il était dans la bonne direction. Ils arrivèrent au but en moins d'une heure.

Un terrain sombre et froid, labouré et planté en pommes de terre sur des milles et des milles. Et un tracteur qui montait et descendait en franchissant les sillons. À douze pieds du sol, un petit chien noir apparut et les prit en chasse. Cheval Tombant mit le gyro au point fixe puis atterrit doucement dans une bouffée de poussière. Le chien avait une patte antérieure raide comme un bout de bois. Il jappait et mordait dans le vide, mais gardait ses distances en tournant autour du gyro. Le panneau d'écouille coulissa et Kard descendit.

« Dix ans plus tôt, il n'y avait que de la forêt dans toute la région, mais les gens ne mangeaient pas d'arbres, alors maintenant c'est des patates », l'informa Cheval Tombant. Kard lui dit de rester dans le gyro et d'ouvrir l'œil, puis il s'éloigna. Cheval Tombant finit la bouteille de vodka et s'endormit.

Sur le chemin de la cabane, Kard s'arrêta pour examiner le chien. Il avait des oreilles pointues et un regard vigilant. Il fixa Kard pendant quelques instants puis pivota et s'assit dans la poussière pour surveiller les champs. Kard attendit qu'il se retourne et le regarde. En vain.

Ils se trouvaient à soixante-sept bornes d'Akutan sur les pentes méridionales du Bouclier Canadien. Comment Sapper Morton était-il arrivé jusqu'ici ? L'inspecteur Queen aimerait sûrement connaître la réponse.

À l'intérieur d'une seule pomme de terre il y a des montagnes et des fleuves.

Les crânes d'acier récupérés n'avaient aucune valeur, mais dans l'intérêt général on ne pouvait pas les laisser en cavale. Séparés, il n'avaient aucune cohésion, ils vagabondaient et se cachaient.

La mâchoire de Sapper, c'est tout ce qu'il lui fallait. Il n'avait rien d'autre à prendre. C'était sa mission. Et il pouvait aussi prendre le chien s'il le voulait. Il y avait assez de place dans le gyro. Dans la lumière faiblarde du crépuscule, Kard voyait encore le tracteur, là-bas, qui escaldait les sillons et retombait, perçant l'air tavelé de son unique phare. Le laboureur portait des lunettes de protection et un masque antipoussières. Mais Kard savait qui il était.

La porte de la cabane se trouvait sur la véranda de derrière. Il l'ouvrit et entra. Une seule pièce, une seule fenêtre, une seule porte, des murs matelassés de vieux journaux. Une table, un lit de camp, une chaise. Une marmite mijotait sur le brûleur à côté d'un tas d'épluchures de pommes de terre. Il sortit l'Évaluateur de sa serviette – six cadrans, un écran, et un interrupteur.

Un piano comme toujours. Un piano droit, éraflé et cabossé, les touches jaunies. Un crâne d'acier pouvait le soulever d'un coup sans problème. S'il était là, c'est que Sapper avait dû l'apporter. Mais savait-il en jouer ? C'était une question que Kard n'avait encore jamais posée.

Et puis il y avait une photo punaisée au mur. Ça, Kard l'avait déjà vu. Des crânes d'acier avec des photos d'eux-mêmes – c'était toute la fierté qu'il leur restait. Ils avaient tous été dans l'armée. Personne ne savait pourquoi. Ceux qui en sortaient et prenaient le large avaient toujours un piano. Mais Sapper était le premier qu'il ait jamais vu avec un chien. Il avaient les yeux marron tous les deux.

Les yeux de Kard étaient rivés aux touches du piano ; il n'en avait jamais joué, même pas pour produire une seule note. Puis il entendit des pas lourds sur la véranda et vit le laboureur passer devant la fenêtre. Les lattes du plancher au niveau de la porte plièrent sous son poids lorsqu'il entra.

Sapper était grand et fort, la peau malade, pleine de taches, les épaules voûtées, les yeux enfoncés dans les orbites, les pommettes noueuses. Il ferma la porte puis se retourna pour faire face à Kard, mais obliquement. Kard parla d'une voix douce, sans manifester de surprise.

« Où est votre chien, monsieur Morton ? »

Sapper était timide ; il lui fallut un moment pour formuler sa réponse.

« Dehors. Qui êtes-vous ? »

– Je suis de l'ACPT, monsieur Morton. L'Association canadienne de la pomme de terre. »

Sapper se mit au garde-à-vous et récita la devise de l'Association canadienne de la pomme de terre : « À l'intérieur d'une seule pomme de terre il y a des montagnes et des fleuves. »

Kard fut impressionné. Ce Sapper était soit plus malin, soit plus évolué qu'il n'en avait l'air.

« Très bien. Il a un nom, votre chien ? »

– Non.

– Dois-je vous dire pourquoi je suis ici ? »

– Oui.

– Je dois faire une enquête sur les exploitations agricoles en métayage afin de voir si le taux de croissance et la superficie des lotissements marchent du même pas. Vous comprenez ? »

Sapper hocha vaguement la tête puis regarda l'Évaluateur qui clignotait et ronronnait sur la table. Il se tourna ensuite vers la soupe qui mitonnait à petit feu sur la cuisinière.

« Qu'est-ce que vous mijotez, là-dedans ? Ça sent drôlement bon. »

Sapper s'approcha du brûleur, jeta un coup d'œil à la marmite puis se retourna vers Kard avec des yeux de chien battu. Tristes, mais pleins d'espoir, qui sait ?

« Vous en voulez ? »

– Ça serait sympa. Merci. »

Il lui fallut un certain temps pour trouver le bol. Kard le regarda verser la soupe dedans. Prudemment, Sapper vint le poser sur la table, avec une cuiller. Il n'y avait qu'une chaise : il s'écarta et attendit que Kard s'y assoie.

« Avant que je goûte la soupe, Sapper, je voudrais que vous vous asseyiez sur cette chaise. J'ai besoin de vous poser quelques questions. Vous voulez bien ?

– J'ai déjà soupé.

– Avant que moi je soupe, je voudrais vous voir assis. »

Sapper amorça le mouvement, mais hésita. C'était l'Évaluateur qui le troublait.

« Je suis obligé ?

– Vous n'êtes pas obligé, mais ça ne durera pas longtemps. Tout ce que vous avez à faire, c'est vous asseoir et ne pas bouger. C'est possible ? »

Lentement, comme s'il craignait que la chaise ne s'effondre sous son poids, Sapper s'assit. Les duplicants étaient désavantagés sur toute la ligne, mais ne le savaient pas. Kard le savait, et ça le perturbait, ça le fatiguait. Il se força tout de même à faire attention.

« À présent, veuillez poser votre main sur la table. »

Sapper leva la main. Ses doigts étaient courts et puissants, ses ongles comme du caoutchouc brûlé. Sa main trembla au-dessus de la table.

« Continuez, Sapper, tout ira bien, posez-la sur la table. »

Sapper soit ne pouvait pas, soit ne voulait pas. Il regarda Kard. Un de ses yeux cillait spasmodiquement, et quand il parla il y eut comme une supplique dans sa voix rocailleuse :

« J'ai déjà passé ce test, je crois bien. »

Kard préférait poser les questions dans l'ordre. Comment êtes-vous arrivé ici ? Quelqu'un vous a-t-il aidé ? Jouez-vous du piano ? Mais il était trop tard pour ça. La pulsation de l'Évaluateur s'était accélérée. Kard savait ce qui allait suivre et il recula d'un pas pour ménager ses oreilles.

« Personne ne me voit jamais !

– Ce n'est pas vrai, Sapper. Si c'était vrai, je ne serais pas ici. »

Sapper haussa le ton.

« Je travaille avec des objets, pas des gens ! Je conduis le tracteur ! »

Il n'y avait pas de place pour Sapper dans le gyro, mais Kard lui fit la proposition – c'était dans le manuel.

« Et si nous partions d'ici et que vous retourniez en ville avec moi ? »

Sapper s'était rembruni. Il était indigné. Kard haussa les épaules, Sapper se leva en titubant et son poing s'abattit comme un marteau sur la table. Kard récupéra prestement l'Évaluateur sur la table qui s'effondrait, le posa sur le plan de travail et se retourna.

Il libéra le cran de sûreté du Fermium et tira trois fois sur Sapper, deux fois dans la poitrine et une fois dans le bas-ventre. Sapper tomba comme une masse et fendit le plancher, ses jambes puissantes pliées sous lui. Pas de sang visible, mais il était mort.

Kard disposait de quatre minutes avant que la cabane soit contaminée. Il se pencha, pinça la joue de Sapper. La peau resta retroussée, comme du mastic. Kard ouvrit la cavité buccale, inséra deux doigts et tira pour extraire la mâchoire. Il l'examina à la lumière, louchant pour déchiffrer le numéro de série. D'après la loi, les non-humains, les animaux et les plantes n'avaient pas de droits et étaient considérés comme des biens. Sapper était un produit estampillé Culvert Industries.

Kard alla se laver les mains dans l'évier puis éteignit le brûleur. La demi-vie d'une balle de Fermium en isotope appauvri était inférieure à une journée – le local serait normal le lendemain.

Le soleil n'était plus là, la terre s'était assombrie, mais il y avait encore un peu de lumière. Le chien avait bougé à nouveau ; il se tenait maintenant près du tracteur. Il battit en retraite lorsque Kard s'approcha.

Sapper avait laissé ses lunettes et son masque antipoussières sur le siège ; la radio de bord diffusait des bulletins météo du ministère de l'Agriculture. Kard l'éteignit et retourna au gyro en suivant le chien. Comme il s'approchait de l'appareil, le chien se mit à aboyer et recula. Il avait peur de s'enfuir et peur de rester.

« Viens, viens, Jib. »

Il l'appelait Jib et il ne savait pas pourquoi. Il se rapprocha et chuchota :

« Tu vas être tout seul... allons, viens, viens... je vais te ramener chez moi. »

Il y avait de la place dans le gyro pour le chien, sur ses genoux. Kard était sur le point de l'attraper lorsqu'il se figea sur place et tomba, les pattes raides, les mâchoires serrées ; mais les aboiements continuèrent. Kard écouta pendant quelques secondes, le temps que le son s'affaiblisse. Il aurait dû s'en douter.

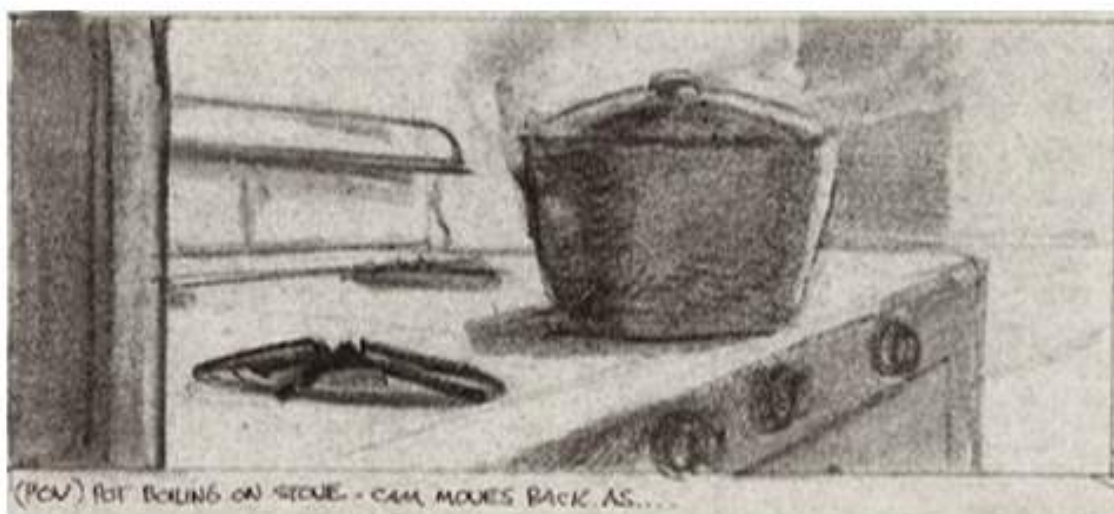
Cheval Tombant était réveillé et avait tout vu. Il voulait dire quelque chose, mais il n'y avait rien à dire. Kard se hissa à bord. Le panneau se referma, le turbo monta en régime et le gyro s'éleva dans le ciel voilé sur un tourbillon de poussière.

Première parution dans *The Shape of the Final Dog and Other Stories*,
New York : Blue Rider, 2012

Titre original « *The Shape of the Final Dog* »

© 2012 Hampton Fancher

traduction inédite : Bernard Sigaud



« La soupe mijote dans la marmite sur la cuisinière. La caméra recule... »



« Touché, l'homme tombe... lâche le bol de soupe. »

Christian NIEDAN: Parlez-nous de la « scène de la soupe », qui a été supprimée, et du message écologique originel de *Blade Runner*.

Hampton FANCHER: Bon, il y a eu deux stades dans mes brouillons, et celui-ci ne concernait pas Los Angeles à proprement parler... c'était le moment où nous avons changé d'avis sur le type d'atmosphère qui devrait prévaloir dans la ville, celle-ci ou une autre. Des fois, c'était la chaleur, et tout était trempé et humide – et des fois, c'était la neige, et tout était gelé et stérile. Alors on changeait tout le temps, et moi je modifiais mon scénario à mesure. Deckard montre à Rachael des photos de montagnes et de neige, et c'est là qu'elle veut qu'on l'emmène à la fin, parce qu'il ne lui reste que très peu de temps à vivre, et qu'elle veut qu'il la tue. Ce n'est pas explicite dans le dialogue, mais c'est ce qui se produit. J'ai trouvé l'idée dans *Le Conformiste*. Il y a une scène de neige, et j'ai toujours aimé cette scène. Donc il y avait ce superbe paysage, mais ce n'était qu'une photo. C'était quelque chose qui faisait défaut, qui n'existait plus... mais ça existait encore quelque part. On pouvait y aller si on quittait la ville – ce qui était impossible.

Cette scène de la soupe, ça a commencé parce que Ridley [Scott] a dit, « Qu'est-ce qu'il faisait avant les Nexus 6 ? » On essayait toujours de voir comment s'arranger pour que Deckard détecte quelque chose. Alors on a décidé qu'il poursuivait des « crânes d'acier » – c'est moi qui ai trouvé ce terme. Vous savez, des androïdes primitifs plus ou moins faits en métal. Alors j'ai donc écrit une scène où il va au Canada, le seul endroit où il reste encore ce qui ressemble à des paysages, et il est emmené sur les lieux par un Indien de la Police montée canadienne. Et là, il « réforme » un vieux crâne d'acier. Et si j'ai écrit cette scène, c'est que Ridley a le chic pour mettre le scénariste sur le bon chemin. Il trouve tout simplement une image, une idée, et il s'opère une sorte de transfert osmotique quand il fait cela. Et ça s'est produit pas mal de fois – qu'il me mette d'un mot sur la voie. Et dans ce cas précis, nous n'avions pas encore parlé de quoi que ce soit. Nous avons parlé d'un vieil androïde, et il m'a regardé fixement, et moi j'attendais qu'il ait une idée et qu'il me la communique. Et il a dit « De la soupe. De la soupe qui mijote sur une cuisinière. » J'ai dit, « Putain! Faut que je me barre d'ici. Il faut que je rentre chez moi pour écrire ça. » Et c'est de là qu'est venue cette scène, et nous avons toujours regretté de ne pas pouvoir l'utiliser, parce qu'elle nous plaisait beaucoup à moi comme à lui. J'étais tellement soufflé que je suis rentré chez moi et n'ai pas dormi de la nuit. Le lendemain matin, je me suis pointé avec la scène. J'ai regardé Ridley la lire, et je voyais bien qu'elle avait un impact certain. Et d'ailleurs je vais l'utiliser dans le recueil de nouvelles que je prépare, telle qu'elle est écrite pour le film.

texte et illustrations tirés de l'interview réalisée par Christian Niedan en 2011
<http://camerainthesun.com/?p=9069>

© 2011 Christian Niedan
 traduction inédite : Bernard Sigaud

Graham MASTERTON

Contemplatrice

« Il était une fois, dans un pays lointain, une princesse née si belle que les gens n'avaient pas le droit de la regarder de peur qu'ils ne deviennent jaloux au point d'essayer de lui faire du mal.

» Elle était si belle, en fait, que personne ne pouvait peindre son portrait, parce que les couleurs s'enflammaient dès leur application sur la toile, et nulle part dans le palais on ne pouvait accrocher de miroirs car ils se briseraient en mille morceaux si d'aventure elle les regardait.

» La belle princesse avait beaucoup de domestiques, mais on les aveuglait tous avant qu'ils soient admis en sa présence : on extrayait leurs yeux de leurs orbites avec une cuiller. »

Maman avait lu à Fiona cette histoire tant de fois que Fiona en connaissait chaque mot par cœur, et ses lèvres bougeaient en accompagnement silencieux chaque fois que maman la lisait. Elle l'adorait, car elle donnait un sens à sa vie. Souvent, assise en tailleur au bout de son lit, les fenêtres ouvertes, les yeux fermés, elle laissait le soleil caresser son visage et écoutait les moineaux pépier en bas dans le jardin. Jardin dans lequel elle n'avait pas le droit d'aller plus loin que le patio, au cas où l'un des voisins l'aperçoive et soit tellement jaloux de sa beauté qu'il escalade la clôture et essaie de la défigurer, ou même de la tuer.

Maman referma le livre. Ce n'était pas un vrai livre imprimé, mais un cahier avec une couverture marbrée violette et l'histoire de la belle princesse avait été écrite à la main. Fiona pensait que maman était belle, tout en sachant qu'elle-même était encore plus belle. Au moins, maman pouvait sortir et rencontrer d'autres gens sans qu'ils lui crient dessus, la poursuivent dans la rue ou lui jettent de l'acide à la figure – ce qui risquait de lui arriver, Fiona le savait bien, si c'était elle qui s'aventurait au-delà de la porte d'entrée.

Il faisait chaud en ce matin du milieu du mois de mai. Maman entra dans la chambre de Fiona et dit : « Et si tu emmenais Raiponce dans le jardin, Fifi ? Il faut que j'aille faire les courses et c'est une si belle journée. »

Raiponce était la poupée de Fiona, et c'est maman qui la lui avait faite. Raiponce avait un visage complètement vide, sans yeux, ni nez, ni bouche, mais elle avait de très longs cheveux blonds comme la Raiponce du conte de fées, qui avait été enfermée dans une tour par une méchante sorcière. La première fois, quand maman lui avait donné Raiponce, Fiona lui avait demandé pourquoi elle n'avait pas de visage, et maman avait dit : « On n'a pas besoin d'avoir un beau visage pour être belle. La beauté est dans l'œil du contemplateur.

— Qui est Le Contemplateur ? avait demandé Fiona.

— Quiconque te regarde. Absolument n'importe qui. Il n'y a que des contemplateurs. »

« Au revoir, ma chérie, je n'en aurai pas pour très longtemps ! » lui cria maman, et Fiona l'entendit refermer la porte d'entrée derrière elle.

Fiona ramassa Raiponce sur son oreiller, où elle reposait entre l'ours Paddington et Barbie. Elle descendit l'escalier, traversa la cuisine et déboucha sur le patio dallé de grès. Le soleil s'était déplacé derrière les marronniers au fond du jardin, et le patio était donc dans l'ombre, mais la pierre était encore chaude. Il était entouré d'un muret avec, au milieu, quelques marches qui menaient à la pelouse ; de chaque côté de ces marches se dressaient deux piliers carrés où poussaient des géraniums. Fiona trouvait qu'ils ressemblaient aux tours d'un château de conte de fées, alors elle se mettait toujours à genoux pour percher Raiponce sur l'un d'eux, au milieu des tiges des géraniums.

Les arbres frémissaient sous la brise, comme s'ils se parlaient tout bas entre eux, et Fiona entendait les enfants d'à côté rire tandis qu'ils couraient dans leur jardin. Fiona se demandait parfois comment ça serait si elle n'était pas née aussi belle et pouvait jouer avec eux. Elle savait que le garçon était Robin et la fille Caroline, parce qu'elle les avait entendus s'appeler, mais c'était tout. Elle ne les avait jamais vus, même depuis la fenêtre de sa chambre, mais elle imaginait qu'ils étaient probablement tout à fait quelconques. Laid, même.

« Raiponce, Raiponce ! Laisse tomber tes cheveux ! » répéta-t-elle d'une voix grinçante censée évoquer la méchante sorcière. Dans le conte, il n'y avait pas de porte à la tour où Raiponce était emprisonnée, et pas d'escalier qui conduise à sa chambre, si bien que le seul moyen dont la méchante sorcière dispose pour aller la voir c'était de grimper en s'accrochant aux nattes de Raiponce, longues de vingt pieds.

Fiona retira les pinces de la tresse blonde et soyeuse de Raiponce qu'elle laissa pendre sur le côté du pilier. Puis elle commença à y faire grimper ses doigts, à la manière d'une araignée, pour représenter la méchante sorcière. Mais ses doigts n'étaient pas encore à mi-chemin du sommet lorsqu'une balle de tennis jaune survola la clôture du jardin d'à côté et atterrit en rebondissant au milieu de la pelouse.

Elle entendit Caroline dire : « Regarde ce que tu as fait, imbécile ! Tu vas être obligé de faire le tour et d'aller la récupérer ! »

Mais Robin dit alors : « Il y a quelqu'un de l'autre côté... cette fille que nous ne voyons jamais. Je l'ai entendue. »

Fiona stoppa ses doigts dans leur ascension de la chevelure de Raiponce. Elle se redressa, toujours à genoux, et écouta. Elle entendit Robin s'approcher de la clôture, puis il l'appela : « Hé ! Tu peux nous renvoyer notre balle, s'il te plaît ? »

Fiona resta où elle était ; c'est à peine si elle osait respirer. Elle savait qu'elle ne pouvait pas descendre les marches et aller sur la pelouse pour ramasser la balle de tennis, parce qu'alors Robin et Caroline pourraient la voir – et surtout voir à quel point elle était belle. Ils escaladeraient illico la clôture, munis de couteaux de cuisine, de tessons de bouteilles, d'eau de Javel ou Dieu sait quoi encore pour massacrer son visage.

Prudemment, très prudemment, elle se releva et retira Raiponce de sa tour fleurie. Puis elle recula sur la pointe des pieds vers la porte de la cuisine, restée ouverte.

« Hé ! Tu m'entends ? cria Robin. Est-ce qu'on peut récupérer notre balle, hein ? s'il te plaît ? »

— Il y a personne de l'autre côté ! s'impatienta Caroline.

— Mais si, cette fille, je l'ai entendue. Tout ce qu'elle a à faire, c'est de nous renvoyer la balle.

— Elle est probablement rentrée dans la maison. Tu vas être obligé de faire le tour et d'aller frapper chez elle. »

Juste au moment où Fiona rentrait dans la cuisine et refermait la porte derrière elle, elle entendit Robin crier encore une fois : « Ex-cu-se-moi ! T'es sourde, ou quoi ? Est-ce que tu peux nous renvoyer notre balle ? »

Fiona verrouilla la porte de la cuisine et traversa le vestibule. La porte d'entrée était surmontée d'un vitrail en demi-lune, si bien que le vestibule était éclairé en vert, rouge et jaune, comme une petite chapelle.

« Maman ? cria-t-elle. Maman, tu es déjà revenue ? »

Silence. Fiona serra Raiponce plus fort. « Maman ? »

À ce moment-là, la sonnette retentit, avec un de ces bruits discordants qui laissaient un goût salé dans la bouche de Fiona. C'était sûrement le garçon d'à côté, Robin, qui voulait récupérer sa balle de tennis. Et si elle ouvrait la porte et qu'il voie à quel point elle était belle et qu'il l'attaque ? Elle s'immobilisa un instant dans l'entrée, serrant Raiponce contre elle, sans savoir ce qu'elle devait faire, mais il sonna encore une fois et elle s'enfuit à l'étage, rapidement et silencieusement.

Elle s'arrêta sur le palier devant la chambre de maman. La sonnette retentit encore une fois et Fiona eut tellement peur qu'elle mouilla sa culotte, un tout petit peu.

« Maman !

— Je t'entends ! dit Robin. Je sais que tu es là ! On veut récupérer notre balle, c'est tout ! »

Maman fermait toujours à clé la porte de sa chambre quand elle sortait, mais Fiona tourna quand même la poignée et la porte s'ouvrit, à son grand soulagement. Maman devait être rentrée, et peut-être qu'elle était allée aux toilettes et ne l'avait pas entendue.

« Maman ? » dit Fiona en entrant avec précaution dans la pièce. Il n'y avait toujours pas de réponse. Maman n'était pas là, dans la chambre, et la porte du cabinet de toilette était ouverte. Elle n'était pas là non plus.

Fiona contourna le lit, avec son édredon en satin rose et sa batterie de coussins à dentelles. Sur la table de nuit de gauche trônait une photo de papa dans un cadre doré, le crâne un peu dégarni, mais souriant tout de même. Papa était mort quand Fiona n'avait que neuf mois. Maman n'avait jamais dit pourquoi il était parti si jeune. Il flottait une odeur de talc dans la pièce, mêlée à cette auréole poussiéreuse typique des gens qui vivent seuls.

La sonnette tinta encore une fois, mais dans la chambre de maman Fiona n'avait plus peur. Elle caressa l'édredon, si frais et si soyeux au toucher, puis s'approcha de la fenêtre et regarda au dehors. Elle vit la rue, les jardinets bien tenus devant les maisons et les voitures garées dans chaque allée. Elle se sentit comme Raiponce dans sa tour — non pas emprisonnée par une méchante sorcière, mais par la beauté dont elle avait été accidentellement dotée à sa naissance. Elle était sûre qu'un jour un prince charmant viendrait la délivrer, tout comme le prince dans le conte.

Dans l'histoire, le prince avait dégringolé du haut de la tour et avait chu dans les buissons épineux qui l'entouraient. Il avait eu les deux yeux crevés et du coup était devenu aveugle. Peut-être que Raiponce elle aussi était trop belle pour qu'on la garde...

Fiona s'approcha de l'armoire intégrée de maman. Même les portes fermées, elle sentait le parfum de maman et les vêtements de maman. Maman n'avait jamais ouvert l'armoire devant elle, ne l'avait jamais laissée regarder toutes ses belles affaires. Mais Fiona était sûre que maman ne lui en voudrait pas si elle donnait un coup d'œil en vitesse. Elle n'aurait même pas besoin de lui en parler.

Elle tourna la petite clé et ouvrit la porte droite de l'armoire. Il y avait là, suspendues sans un faux pli, les robes de maman, rangées par couleur, les jupes de maman et puis, sur les rayon-

nages, tous les pulls et les cardigans de maman, soigneusement pliés. En bas de l'armoire s'alignaient les chaussures de maman, ses sandales et ses escarpins, et les talons hauts qu'apparemment elle ne portait plus ces derniers temps.

Puis Fiona ouvrit la porte de gauche. Instantanément, elle s'étrangla de surprise et recula en sursaut, manquant de tomber à la renverse. Devant elle se tenait une fillette qui portait exactement la même robe en vichy que Fiona, ses cheveux blonds attachés par deux rubans roses, exactement comme les cheveux de Fiona.

L'autre, toutefois, avait le visage hideusement déformé, avec un front bulbeux et des yeux écartés comme ceux d'une sole. Son nez n'était guère plus qu'un petit nœud de chair avec deux trous dedans, et sa bouche pendait comme si elle ronchonait.

Fiona était sur le point de sommer cette monstrueuse créature de lui dire ce qu'elle faisait là, cachée dans l'armoire de maman. Mais lorsque l'autre leva la main exactement comme Fiona levait la sienne, Fiona commença à comprendre, avec un sentiment d'horreur grandissant, de quoi il s'agissait. Au dos de la porte de gauche était fixée une glace, et la fillette au visage hideusement déformé, c'était elle, Fiona.

Elle toucha la surface du miroir, et la fillette au visage hideusement déformé l'imita, si bien que les bouts de leurs doigts se rencontrèrent.

« Mais je suis belle », chuchota-t-elle. Et la fillette au visage hideusement déformé le chuchota aussi. « Je suis si belle que les gens ne peuvent pas me regarder, parce qu'ils seraient trop jaloux. Je suis belle. Belle ! »

Mais c'est alors que tout commença à s'expliquer. La raison pour laquelle elle n'avait pas le droit de sortir et de rencontrer d'autres gens. Les choses que maman lui disait. *La beauté est dans l'œil du contemplateur*. Elle n'avait pas vraiment compris ce que cela voulait dire, mais maintenant elle le comprenait. Elle était belle. Absolument. Elle était très, très belle. Mais trop de contemplateurs l'avaient regardée, et chacun d'eux avait dérobé un petit morceau de sa beauté.

Sa beauté était toujours là, mais maintenant elle était à l'intérieur de leurs yeux. Il lui fallait coûte que coûte trouver le moyen de la récupérer.

Elle se regarda longuement encore une fois, puis elle referma les portes de l'armoire et les verrouilla. Son cœur battait très fort et elle haletait rapidement, aussi, comme si elle s'était immergée jusqu'à la poitrine dans une piscine d'eau glacée.

Que pourrait-elle faire pour récupérer sa beauté ? Maman la protégeait depuis toujours, à l'abri dans la maison, au cas où d'autres contemplateurs l'aperçoivent et la rendent encore plus hideusement déformée qu'elle ne l'était déjà. Mais maman avait-elle jamais essayé d'affronter ces contemplateurs, et exigé d'eux qu'il rendent à sa fille sa beauté ? Elle ne savait peut-être pas qui étaient ces contemplateurs, ou bien, si elle le savait, elle avait peut-être peur de leur poser la question. Quiconque était capable de voler délibérément la beauté d'une toute jeune fille devait probablement être très égoïste et très méchant.

Au moment où Fiona descendait l'escalier, la porte de la maison s'ouvrit et maman entra, avec les courses dans son cabas.

« Pourquoi n'es-tu pas dans le jardin, lui demanda maman. On est si bien dehors.

— Le garçon d'à côté a jeté sa balle par-dessus la clôture et il est venu frapper à la porte pour demander à la récupérer. »

Maman posa son cabas. « Tu ne lui a pas ouvert, j'espère ? »

Fiona secoua la tête ; maintenant, elle se rendait compte à quel point ses lèvres étaient flasques et tremblotantes. « Je suis montée voir si tu étais en haut, mais tu n'y étais pas.

— Bon, maintenant que je suis là, je vais lui relancer sa balle. Tu veux manger quelque chose ? Je peux te faire des sandwichs, et tu pourras les manger dehors, comme pour un pique-nique.

— Maman... » commença Fiona. Elle voulait l'interroger sur les contemplateurs et lui demander comment elle, maman, leur avait permis de lui voler sa beauté, mais elle se ravisa. Maman était toujours aux petits soins pour elle. Elle avait probablement fait tout ce qu'elle pouvait pour éloigner les contemplateurs, et Fiona ne voulait pas la chagriner, ni lui donner l'impression d'être coupable d'une chose qu'elle n'avait pu empêcher.

Bien des fois, Fiona avait entendu maman sangloter au milieu de la nuit, ou alors, elle était descendue à la cuisine tard le soir pour boire un verre d'eau et avait vu maman arracher prestement une feuille d'essuie-main pour sécher ses larmes.

Elles sortirent. Maman ramassa la balle de tennis au milieu de la pelouse et la lança par-dessus la clôture des voisins. Il n'y eut pas de réaction. Robin et Caroline devaient être à l'intérieur, en train de manger eux aussi. Fiona s'agenouilla sur les dalles du patio et remit Raiponce au sommet de sa tour.

« Raiponce, Raiponce ! Laisse tomber tes cheveux ! »

Elle disait cela lorsque qu'elle aperçut un gros escargot brun qui cheminait sur le patio, laissant derrière lui une trace argentée. Une seule paire de tentacules se dressait au sommet de sa tête, et Fiona avait lu dans son encyclopédie pour enfants que le petit tentacule servait à se diriger au toucher et que seul le grand tentacule avait un œil à son extrémité. Tout de même, cet œil unique était manifestement en train de la regarder.

Elle hésita un instant, puis elle se leva et retourna dans la cuisine.

« Ça va être bientôt prêt, chérie, dit maman en étalant du beurre sur quatre tranches de pain. Tu veux de la tomate dans ton sandwich au fromage, ou des pickles aux concombres ?

— Des pickles aux concombres, s'il te plaît. »

Maman lui tournait le dos, et Fiona put donc ouvrir le tiroir à côté de la cuisinière et en extraire discrètement les ciseaux à branches noires avec lesquels maman coupait les bouts des ailes de poulet. Elle les laissa tomber dans la poche sur le devant de sa robe et ressortit.

L'escargot n'était encore qu'à un tiers de la largeur du patio. Fiona s'agenouilla près de lui et l'examina attentivement. Son œil pivotait incontestablement dans sa direction et donc, si minuscule soit-il, ce devait être lui aussi un contemplateur. Même s'il n'avait prélevé qu'une infime portion de sa beauté – une jolie petite fossette sur son menton, par exemple –, elle voulait la lui reprendre.

« Qu'est-ce que tu veux boire ? demanda maman. Du jus d'orange ou du sirop d'orgeat au citron ? »

Maman allait sortir d'une minute à l'autre, alors Fiona ne pouvait plus hésiter. Elle tira les ciseaux de sa poche et détacha l'œil de l'escargot de l'extrémité de son tentacule. L'escargot rétracta instantanément ses deux cornes, mais c'était trop tard. Fiona avait maintenant son œil et tout ce que cet œil contenait.

Lorsque maman sortit de la cuisine en portant un petit plateau, Fiona expédia l'œil de l'escargot dans sa bouche et le retint sur sa langue, minuscule masse trémulante au goût *beige*, si pareil goût pouvait exister.

« Et voilà, Fifi, dit maman en posant le plateau en haut des marches qui menaient à la pelouse. Des sandwichs au fromage et aux pickles, et un yaourt à la fraise. »

Fiona hochait la tête et essaya de sourire. Maman lui ébouriffa affectueusement les cheveux. « Tu es une drôle de petite fille, pas vrai ? » dit-elle. Puis elle rentra dans la maison.

Avec le bout de sa langue, Fiona pressa l'œil de l'escargot de toutes ses forces contre son palais, mais il refusa d'éclater. Finalement, elle parvint à le placer entre ses dents de devant, le trancha en deux et l'avala. Il était bien trop minuscule pour qu'elle puisse percevoir le moindre fluide optique, mais elle savait qu'elle avait au moins recouvert une minuscule portion de sa beauté, et c'était là un bon début.

L'escargot resta où il était, sans bouger, comme paralysé, traumatisé par la perte de son œil. Fiona l'observa un moment, le temps de manger son premier sandwich. Au bout de cinq minutes, comme il ne bougeait toujours pas, elle se leva et l'écrasa – crac ! – d'un coup de pied. *Bien fait pour toi*, pensa-t-elle. Elle palpa son menton pour voir si elle avait récupéré une jolie fossette, et elle eut la certitude de sentir au toucher une sorte de creux. Prendre les yeux des contemplateurs, ça marchait, apparemment. Elle se demanda combien d'autres escargots transportaient des images de sa beauté dans leurs yeux ; ou combien d'oiseaux, tant qu'on y était.

Comme pour répondre à sa question, un tintement se fit entendre, et un chat écaille de tortue gris, une petite clochette en argent autour du cou, sauta sur la clôture. Il appartenait à la vieille Mme Pickens, l'autre voisine mitoyenne de Fiona et maman. Fiona savait que le nom du chat était Zebedee, parce qu'elle avait entendu Mme Pickens l'appeler la nuit. Zebedee se postait habituellement sur la clôture et fixait Fiona sans ciller de ses yeux jaunes, donc il devait être un contemplateur lui aussi.

Fiona l'appela : « Par ici, minou ! Allez, Zebedee ! Viens ici, minou ! »

Perché sur la clôture, Zebedee gardait ses distances. Fiona se leva et traversa le patio jusqu'à ce qu'elle soit directement en dessous de lui.

« Viens, minou ! Descends et viens jouer ! »

Zebedee la considéra pendant un long moment, mais il resta où il était. Fiona prit la tranche de pain supérieure de son sandwich entamé et la jeta dans le jardin, de façon à ce qu'elle atterrisse sur la pelouse. Zebedee bâilla et regarda ailleurs.

Moins d'une minute plus tard, toutefois, deux pigeons gros et gras se posèrent sur la pelouse et se dirigèrent d'un pas décidé vers le sandwich de Fiona comme s'ils l'avaient spécialement commandé. Ils commencèrent à le becqueter, et c'est alors que Zebedee se ramassa sur lui-même, fit le gros dos et gratta la barrière avec ses griffes tout en changeant de position, prêt à l'action.

« Vas-y, minou ! » l'encouragea Fiona. Au début, il l'ignora, occupé à chercher la meilleure posture pour bondir sur la pelouse. Mais ensuite – quand les pigeons commencèrent à se disputer l'ultime fragment de croûte de pain –, il sauta du haut de la clôture, se reçut à cinquante centimètres d'eux et allongea un direct de la patte gauche vers le pigeon le plus proche, qui y perdit quelques plumes caudales.

Les deux pigeons s'envolèrent immédiatement à tire d'aile et disparurent. Zebedee fit le tour de la pelouse, surveillant le ciel comme s'il avait seulement voulu chasser les pigeons et s'assurait qu'ils n'auraient pas la témérité de revenir.

Fiona était maintenant assise en haut de l'escalier et l'observait. Il s'approcha d'elle, gravit les marches et se mit à flairer ses sandwiches.

« Les chats n'aiment pas le fromage-pickles », dit Fiona. Zebedee la fixa en se purléchant, comme s'il s'attendait à ce qu'elle lui propose autre chose, des sardines, par exemple. Ou alors peut-être qu'il voulait seulement lui montrer à quel point il savourait la beauté qu'il lui avait prise.

« Tu es un contemplateur, toi aussi, pas vrai ? lui demanda Fiona. « Je le vois bien, parce que tu es très beau. “Que vous êtes joli, monsieur Minet ! que vous me semblez beau !” »

Zebedee se rapprocha encore d'elle et la flaira. Elle tendit la main et lui caressa la tête ; il ferma les yeux à moitié et aplatit ses oreilles.

Soudain Fiona saisit son collier en cuir vert et le tordit, serrant le cou du chat jusqu'à l'étrangler, ou presque. Il miaula, se débattit, griffa, agitant violemment son corps de gauche à droite, mais Fiona ne le lâcha pas et appuya son pouce contre la douce fourrure de son cou jusqu'à ce qu'il se mette à gémir, au bord de l'asphyxie.

Peu à peu, ses coups de patte convulsifs s'affaiblirent et devinrent plus spasmodiques, et finalement il cessa complètement de se débattre. Fiona l'étendit sur le dos et le posa sur ses genoux ; elle essaya de lui prendre le pouls, mais elle ne détecta pas le moindre signe de vie. Les yeux de l'animal étaient fermés, sa lèvre supérieure retroussée en une grimace muette.

« Maintenant, on va voir qui est la plus belle », dit-elle. Elle prit la petite cuiller en acier inoxydable que maman lui avait donnée pour manger son yaourt à la fraise. Puis, du pouce, elle souleva la paupière gauche gluante de Zebedee, exposant son œil à l'iris jaune tournesol. Il n'essaya pas de ciller, et elle présuma donc qu'il était mort. Elle trouvait que c'était dommage, en un sens, qu'il soit mort : elle aurait bien aimé qu'il soit conscient et comprenne qu'elle lui reprenait sa beauté. Il l'avait dévisagée. Un chat a le droit de regarder une reine, songea-t-elle, mais cela ne veut pas dire que la reine se laissera regarder sans se mettre en colère.

Minutieusement, le bout de la langue entre les dents, Fiona inséra la pointe de la petite cuiller sous le globe oculaire de Zebedee. Le globe oculaire émit un léger bruit de succion lorsqu'elle le détacha de l'orbite, mais elle réussit à l'extraire sans difficulté. Il pendait maintenant sur la joue de Zebedee et contemplait aveuglément ses moustaches. Fiona prit les ciseaux, sectionna le nerf optique puis plaça soigneusement le globe oculaire sur le plateau à côté de son assiette de sandwichs.

Elle retira l'autre œil de la même façon, et maintenant elle les avait tous les deux côte à côte. Elle ne put s'empêcher de sourire, car ils louchaient, comme dans les dessins animés.

« Fifi, cria maman depuis la cuisine. Tu as fini de manger ?

— Presque ! » répondit Fiona. Elle prit Zebedee dans ses bras et se leva. Puis elle transporta son corps sans vie dans l'allée latérale, là où se trouvaient les poubelles. Il était d'un poids surprenant, et ses pattes se balançaient comme un métronome. Elle ouvrit le couvercle de la poubelle et laissa tomber Zebedee sur un sac en plastique noir.

Elle avait presque refermé le couvercle lorsqu'il y eut un froissement de plastique frénétique accompagné d'un grattement puis, avec un cri aigu, Zebedee se releva d'un bond à l'intérieur de la poubelle, griffant aveuglément les parois pour tenter de ressortir. Il réussit à faire passer ses pattes antérieures et sa tête par-dessus le rebord, mais le plastique du sac était trop glissant pour qu'il puisse avoir prise dessus avec ses pattes postérieures.

Fiona lui referma brusquement le couvercle sur la nuque, et appuya de toutes ses forces. Zebedee cracha et siffla, son faciès aveugle contorsionné par la fureur et la souffrance. Fiona appuya encore plus fort et entendit enfin un craquement lorsque les vertèbres cervicales se disloquèrent. Le chat cessa de siffler, et quand elle souleva un peu le couvercle, il retomba lourdement sur le sac en plastique plein d'ordures.

Bien fait pour toi aussi, songea Fiona.

Elle retourna s'asseoir sur les marches. Elle ramassa l'un des yeux de Zebedee et le brandit afin de pouvoir l'examiner de près. Il lui rendit sans la voir son regard scrutateur, un zeste de nerf optique encore accroché à sa face postérieure. *C'est là-dedans que se cache la beauté de mon*

visage. Elle hésita un moment, non que la vue de l'œil la dégoute, mais parce qu'elle était tellement heureuse d'avoir découvert comment recouvrer sa beauté que ce moment méritait d'être savouré.

Elle plaça l'œil sur sa langue puis referma lentement ses lèvres. Elle eut l'impression d'avoir en bouche une graine de raisin, mais dotée d'un goût bizarre, huileux et légèrement musqué. Elle attendit quelques secondes de plus, puis elle mordit dedans, si bien que l'œil éclata – et cette fois elle put réellement sentir la petite boule de fluide optique glisser dans sa gorge.

Elle ramassa l'autre œil et le creva lui aussi d'un coup de dents. À cet œil adhérait encore un lambeau non négligeable de tissu conjonctif, qui se colla au fond de sa gorge et lui donna un haut-le-cœur. L'espace de quelques secondes, elle crut qu'elle allait vomir et perdre ainsi toute la beauté qu'elle avait récupérée dans les yeux de Zebedee, mais elle but alors une gorgée de sirop d'orgeat au citron et réussit à tout avaler.

Elle termina la deuxième moitié de son sandwich au fromage et pickles, puis elle mangea son yaourt à la fraise. Le soleil qui scintillait à travers les feuilles des marronniers au fond du jardin donnait à Fiona l'impression de jouer dans un film. Elle ne cessait de palper son visage et elle était sûre de pouvoir réellement sentir sa beauté lui revenir, petit à petit.

Et elle chanta, d'une voix aiguë : *I feel pretty, oh so pretty ! I feel pretty and witty and bright !*

Elle entendit la vieille Mme Pickens crier depuis la maison voisine : « Zebedee ! Zebedee ! Où es-tu passé, gros vilain minou ? »

Plus tard dans l'après-midi, quand maman était occupée dans la cuisine, Fiona monta en douce à l'étage et entra dans la chambre de maman. Aussi silencieusement qu'elle le put, elle tourna la petite clé dans la serrure et ouvrit les portes de l'armoire.

Elle était encore là, debout dans la glace, la fillette au visage hideusement déformé. Fiona la scruta attentivement, si bien que leurs petits nez grumeleux se touchèrent presque, et elle eut la certitude qu'elle n'était pas tout à fait aussi laide qu'avant. Donc, retrouver des contemplateurs et avaler leurs globes oculaires, ça marchait. Mais ça ne marchait pas aussi spectaculairement qu'elle l'avait espéré. Il lui fallait encore plus – beaucoup plus – d'yeux, et plus ils seraient gros, mieux ça vaudrait.

Une personne ! Voilà ce qu'il lui fallait. Une personne qui l'avait vue.

Mais qui l'avait vue ? Papa était mort et sans doute enterré, ou incinéré, et maman ne l'avait jamais emmenée hors de la maison. Elle n'était jamais allée à l'école, parce que maman lui apprenait tout. Elle n'était jamais allée dans un magasin, bien qu'elle sache ce que c'était, parce que maman lui en avait montré des photos.

Elle crut pouvoir se rappeler qu'un homme et une femme l'avaient regardée. Ils portaient tous les deux des blouses blanches et avaient dit des choses qu'elle n'avait pas pu comprendre. Mais c'était il y a très longtemps, et elle ne savait absolument pas qui ils étaient ni où elle pourrait les trouver.

Elle referma soigneusement les portes de l'armoire et redescendit. Maman passait l'aspirateur dans le séjour, et Fiona put donc traverser la cuisine et sortir sur le patio sans que maman la voie.

Elle s'assit sur les marches avec Raiponce et commença à lui tresser les cheveux, exactement comme maman lui tressait ses cheveux à elle. Le soleil scintillait toujours à travers les arbres, mais il était beaucoup plus bas désormais, et les ombres sur la pelouse étaient beaucoup

plus longues. Après avoir fixé les tresses de Raiponce avec des épingles, Fiona la retourna et examina son visage vide.

La beauté est dans l'œil du contemplateur. C'est ce que maman avait dit. Et c'est alors que la révélation lui vint à l'esprit. Maman ! À part ces deux personnes en blouse blanche, maman était la seule personne qui l'ait vue depuis toujours. Il n'y avait pas eu d'autres contemplateurs ou contemplatrices, à part les insectes, les animaux et les oiseaux dans le jardin. Maman était la seule.

Maman sortit et vint s'asseoir à côté d'elle sur les marches.

« Ouf ! dit-elle avec un sourire en s'essuyant le front du dos de la main. Je suis arrivée à bout de tout ce ménage ! »

Fiona scruta les yeux de maman. Ses iris étaient bleu pâle, comme les siens, mais sous le soleil de la fin d'après-midi ses pupilles n'étaient que des trous d'épingle. Mais maintenant Fiona savait. Dans l'intérieur obscur des yeux de maman – c'était là que sa beauté était cachée. Forcément. C'était la seule possibilité logique.

« Qu'est-ce qu'on fait ce soir ? demanda Maman. Qu'est-ce que tu dirais d'un film ? Nous pourrions revoir *Le Chat chapeauté*, si tu veux. »

Fiona songea au bout de tissu conjonctif filandreux collé au fond de sa gorge et secoua la tête. « J'aime plus les chats. »

Une fois dans son lit, elle avait le droit de lire pendant une demi-heure, mais ce soir-là son livre d'histoires resta fermé, car elle était bien trop occupée à réfléchir.

Maman avait toujours fait tout ce qu'elle pouvait pour la protéger et s'occuper d'elle, depuis qu'elle était toute petite, alors elle était sûre que maman comprendrait pourquoi elle avait besoin de lui enlever ses yeux. Maman deviendrait aveugle, certes, mais les aveugles pouvaient toujours faire les courses, non ? Et puis Fiona pourrait l'aider à la maison, pour le ménage et la cuisine. Fiona savait étaler au rouleau la pâte à pâtisserie, et elle savait comment faire des pommes de terre gratinées au four.

Peut-être qu'elles pourraient avoir un chien d'aveugle, mais il ne faudrait pas que le chien la regarde et devienne un autre contemplateur. Un chien d'aveugle sans yeux ne serait pas tellement utile. L'aveugle qui guide l'aveugle !

Le principal problème serait de s'arranger pour que maman ne bouge pas pendant l'opération. Et qu'elle ne crie pas non plus. Zebedee s'était défendu comme un beau diable, alors même qu'il devait savoir que ce qu'il y avait dans ses yeux appartenait à Fiona et pas à lui.

À huit heures et demie, maman entra dans la chambre de Fiona pour la border et lui dire bonne nuit avec un baiser.

« Dors bien, ma chérie. Fais de beaux rêves.

— Maman ? dit Fiona quand maman éteignit la lumière.

— Qu'est-ce qu'il y a, Fifi ? » demanda-t-elle. Sa silhouette se découpait à contre-jour dans l'encadrement de la porte.

« Si j'avais fait quelque chose d'affreux, mais que je l'aie fait parce que ça me rendait heureuse, est-ce que tu me pardonnerais ?

— Qu'est-ce que tu veux dire par “quelque chose d'affreux” ? »

— Si je faisais mal à quelqu'un, mais vraiment mal.

— Je ne vois pas ce que tu veux dire, chérie. Tu ne connais personne, à part moi. »

Fiona fut tentée d'expliquer à maman ce qu'elle voulait faire. Peut-être que maman serait d'accord pour s'arracher les yeux volontairement, afin que Fiona puisse être belle à nouveau.

Comme elle avait déjà sacrifié toute sa vie pour elle, est-ce que ça changerait grand-chose si elle lui sacrifiait sa vue ?

Et si elle dit non ? pensa Fiona. Et si elle trouve l'idée vraiment horrible et qu'elle refuse de s'exécuter ? Ensuite, elle sera en permanence sur ses gardes, et je ne pourrais plus entrer en douce dans sa chambre au milieu de la nuit et lui enlever ses yeux, même si elle ne le veut pas.

« Je sais maman. Je disais des bêtises, c'est tout. »

Maman lui envoya un baiser. « Tu es une drôle de petite fille, parfois. Tu sais bien que je te pardonnerais n'importe quoi, non ? Depuis que papa est nous a quittées, je n'ai plus que toi.

— Papa nous a quittées ? Il est parti ? Je croyais que papa était mort.

— C'est ce que je voulais dire, chérie. Depuis que papa nous a quittées et est monté au ciel.

— Oh. »

Maman referma la porte, laissant Fiona dans l'obscurité totale, à part les chiffres verts lumineux sur la pendule numérique à côté de son lit. Pour une raison ou une autre, elle trouva que maman avait été bizarrement peu convaincante quand elle avait dit que papa était monté au ciel. Peut-être qu'il n'était pas monté au ciel du tout. Peut-être qu'il était allé en enfer.

Elle veilla plus d'une heure, en s'efforçant de garder les yeux ouverts. Le son de la télévision lui parvenait depuis le séjour juste en dessous d'elle ; maman regarda les actualités, puis un sitcom quelconque avec par moments des éclats de rire pré-enregistrés.

C'est la dernière fois qu'elle pourra regarder la télé, songea Fiona. Mais elle peut écouter le son, non ? Et puis elle aura toujours la radio dans la cuisine.

Elle entendit enfin maman éteindre la télévision et monter dans sa chambre. Maman referma la porte derrière elle, et quelques minutes plus tard Fiona entendit couler l'eau du bain. Le réservoir d'eau au grenier gargouillait toujours avec un grondement sourd comme un bruit de tonnerre lointain, suivi d'un sifflement aigu.

Fiona attendit encore une demi-heure, puis elle s'assit dans son lit. Elle se leva et alla ouvrir la porte de sa chambre. Maman avait éteint sa lampe de chevet, et le palier était dans l'obscurité. Elle savait que maman prenait toujours un comprimé de Nytol avant de se coucher : elle était donc vraisemblablement déjà en train de dormir. Maman disait qu'elle prenait du Nytol parce qu'elle avait du mal à s'endormir, et même quand elle en prenait elle faisait des cauchemars avec des monstres dedans.

Fiona referma sa porte et alluma la lumière dans la chambre. Elle alla à sa fenêtre et décrocha les cordons tressés roses qui retenaient les rideaux pendant la journée. Puis elle prit un petit dictionnaire à reliure plastique sur son étagère, et une écharpe en coton aux couleurs vives dans le tiroir du haut de sa commode.

Elle se munit enfin d'une cuiller à dessert qu'elle avait prise dans le tiroir à couverts de la cuisine, ainsi que des ciseaux à volaille.

Elle éteignit la lumière et rouvrit sa porte. Elle resta immobile quelques secondes, le temps que ses yeux puissent s'habituer à l'obscurité. Elle ne voulait pas trébucher sur un obstacle quelconque et réveiller maman trop tôt.

Dans sa tête, elle entendait Marni Nixon chanter en boucle *I'm so pretty, oh so pretty ! I'm so pretty and witty and bright ! And I pity any girl who isn't me tonight !* et elle répétait doucement les paroles à voix basse.

Arrivée devant la chambre de maman, elle abaissa très doucement la poignée de la porte, qui s'ouvrit. Quand l'embrasure atteignit une dizaine de centimètres, Fiona s'arrêta et écouta.

Au début, elle n'entendit rien du tout. Mais ensuite maman se retourna dans son lit, dans un froissement soyeux de son édredon en satin, et marmonna quelque chose qui ressemblait à « jamais ! ». Après quoi Fiona l'entendit respirer très régulièrement, avec un léger chuintement d'obstruction dans une narine.

Fiona s'approcha lentement du lit de maman. À la lueur du cadran de sa pendulette, elle vit que maman était couchée sur le dos, un bras levé reposant sur l'oreiller à côté d'elle, et qu'elle dormait profondément.

Très délicatement, elle remonta le bras levé de maman un peu plus haut sur l'oreiller, jusqu'à ce que la main de maman passe à travers les tiges en laiton de la tête de lit. Elle prit l'un des cordons du rideau et attacha le poignet de maman à la tige la plus proche avec le double nœud que maman lui avait appris à faire quand elle lui donnait une leçon de couture.

Ensuite, elle contourna le lit et monta dessus afin de pouvoir extraire doucement l'autre bras de maman des couvertures et de l'attacher lui aussi à la tête du lit.

Puis elle souleva la tête de maman, la détachant de l'oreiller, et glissa l'écharpe en dessous. Maman remua et dit « quoi ? » puis « jamais ! », mais elle n'ouvrit pas encore les yeux. Fiona savait toutefois que la prochaine étape allait certainement la réveiller. Elle inspira profondément trois fois pour se donner du courage et vérifia que le petit dictionnaire était prêt à servir dans sa main gauche et que la cuiller et les ciseaux attendaient sur la table de chevet.

I feel pretty, murmura-t-elle. *Oh so pretty*.

Elle écarta les lèvres de maman et lui desserra les dents de force. Maman ouvrit les yeux presque instantanément et tira d'une secousse sur les cordons qui attachaient fermement ses poignets à la tête de lit. Sans hésiter, Fiona lui enfonça le dictionnaire entre les dents et le poussa aussi loin qu'elle le put, puis elle s'empara des deux extrémités de l'écharpe et les attacha prestement en un nœud bien serré par-dessus la bouche de maman, afin qu'elle ne puisse pas pousser le dictionnaire avec sa langue.

Maman roulait des yeux affolés et ahuris. Elle tira et tira sur les cordons jusqu'à ce que la tête de lit se mette à trembler, et, ne pouvant se libérer, elle commença à se contorsionner, à donner des coups de pied et à rebondir et retomber sur le lit, sans cesser de grogner et de gémir pour que Fiona la détache.

Fiona se pencha au-dessus d'elle, presque comme si elle allait l'embrasser. Maman la regarda avec de grands yeux et cessa un instant de se débattre et de donner des coups de pied.

« Mmmm... mmmfff... mmmfff », dit-elle à travers le dictionnaire. La salive commençait à couler des deux côtés de sa bouche.

« Tout va bien, maman, dit Fiona. Je vais essayer de ne pas te faire mal, je te le promets.

— Mmmmmfff ! » répliqua maman, et cette fois-ci elle avait l'air d'être en colère.

Fiona pinça la paupière gauche de maman entre le pouce et l'index et l'étira vers le haut aussi loin qu'elle le put. Maman recommença à donner des coups de pied et à essayer de secouer la tête de droite à gauche, mais Fiona lui tenait la paupière bien trop fermement. Elle tendit la main pour attraper la cuiller sur la table de nuit, tourna la cuiller à l'envers et en inséra le bout en haut de la cavité oculaire de maman. Maman poussa un hurlement rauque et discordant et se démena dans tous les sens sur le lit comme si elle faisait une crise d'épilepsie. Mais Fiona enfonça la cuiller plus profondément, jusqu'à ce qu'elle passe derrière le globe oculaire, qu'elle put facilement extraire et laisser retomber sur la joue de maman. Du sang déborda de l'orbite vide et goutta sur l'oreiller.

Maman commença à trembler de manière incontrôlable. Le matelas grinçait furieusement et la tête de lit cognait à répétition sur le mur.

« Maman ! Maman ! Tout va bien, maman ! l'implora Fiona. Je te promets que je vais faire vite ! »

Elle n'avait pas escompté une réaction aussi violente de la part de maman, alors elle se mit à sangloter. Mais il était trop tard, maintenant. Elle ne pouvait pas remettre de force l'œil gauche de maman dans son orbite et faire comme si rien ne s'était rien passé, et puis elle avait tellement besoin de récupérer sa beauté. Elle tendit la main pour prendre les ciseaux, mais maman la bouscula et les ciseaux tombèrent par terre.

En pleurant, elle descendit du lit, mais elle ne voyait les ciseaux nulle part. Elle passa la main sous la table de chevet, mais ils n'étaient pas là. Elle essaya sous le lit aussi, mais il n'y avait qu'un espace de deux ou trois centimètres entre le lit et le tapis, et ses doigts ne trouvèrent pas les ciseaux là non plus.

Maman gigotait et reniflait maintenant, avec son œil arraché qui pendait sur sa joue et posait sur Fiona un regard accusateur. Fiona n'avait plus qu'une chose à faire. Elle remonta sur le lit et empoigna les cheveux de maman de la main droite pour immobiliser sa tête. Ensuite elle saisit l'œil entre le pouce et le majeur de la main gauche, se pencha en avant et le trancha en deux d'un coup de dent. Elle aspira le liquide optique limpide, et l'avalait. Ses yeux étaient encore pleins de larmes, mais elle sentait presque sa beauté perdue lui couler doucement dans la gorge.

Maman tremblait toujours, et elle était très froide au toucher, mais elle avait cessé de donner des coups de pied et de se débattre. Fiona lui souleva la paupière droite, prit la cuiller et lui arracha l'autre œil aussi. Une fois de plus, elle le trancha en deux d'un coup de dent et avala le liquide à l'intérieur.

Elle resta un instant à genoux sur le lit, avec une légère envie de vomir. Puis elle en redescendit, dénoua le foulard qui couvrait la bouche de maman et agita doucement le dictionnaire jusqu'à ce qu'il sorte d'entre ses dents. Maman avait presque tranché la moitié des pages.

Ensuite elle lui détacha les poignets et remonta les couvertures pour essayer de la réchauffer. Elle ne savait pas quoi faire des lambeaux d'yeux à moitié mordus qui pendaient de chaque orbite, alors elle les remit soigneusement en place et referma les paupières de maman, puis elle lui attacha le foulard autour de la tête comme une sorte de bandeau.

Il ne lui vint pas à l'esprit d'appeler une ambulance. Elle avait vu des ambulances à la télévision, mais uniquement dans les films. Elle n'en avait jamais vu une en vrai, et elle ne savait pas qu'on pouvait soi-même en appeler une et qu'elle viendrait jusque devant la porte.

En outre, l'essentiel était qu'elle ait récupéré sa beauté, et malgré qu'elle soit si belle, elle prendrait le risque de sortir dans le monde sans tenir compte de la jalousie des autres gens. Maman était peut-être aveugle maintenant, mais Fiona était si belle qu'elle pourrait devenir une actrice célèbre, devenir riche et assurer leur subsistance à toutes les deux.

C'est alors seulement que Fiona comprit quel grand sacrifice maman avait fait pour elle : elle n'avait cessé de conserver la beauté de sa fille dans ses propres yeux afin de la mettre à l'abri. Elle devait savoir qu'un jour viendrait où il faudrait qu'elle la lui rende.

Traversant la pièce, elle s'approcha de l'armoire de maman et en ouvrit les portes. Elle était là, dans son pyjama rose éclaboussé d'une fine pulvérisation de sang. Mais il y avait une erreur quelque part. Elle n'était pas belle du tout. Elle ressemblait à ce qu'elle était avant, avec ce front proéminent, ces yeux de sole écartés et cette bouche pendante.

Peut-être qu'il fallait un certain temps à la beauté pour pénétrer dans le corps, songea-t-elle. Après tout, quand on mange une barre de chocolat, il faut d'abord la digérer, dans l'estomac, avant que le sucre puisse passer dans le sang.

Elle s'assit en tailleur sur le tapis de la chambre devant le miroir et attendit que le fluide optique de maman agisse sur son visage. Il devait agir, forcément. Maman avait dit que la beauté était dans l'œil du contemplateur, et Fiona avait avalé les yeux des contemplateurs. Qu'aurait-elle pu faire de plus ?

Quand elle se réveilla, la chambre était toute ensoleillée. Fiona jeta un coup d'œil à la pendulette de maman sur la table de chevet et vit qu'il était sept heures dix-sept du matin. Maman avait l'air de dormir encore, avec son bandeau sur les yeux. C'est le bandeau qui lui rappela ce qui s'était passé pendant la nuit et ce qu'elle faisait ici, dans la chambre de maman.

Elle se regarda dans la glace. Elle n'avait pas changé du tout. Elle était encore tout aussi hideusement déformée qu'avant. Elle n'y comprenait rien. Elle avait avalé ces yeux pour rien.

Elle se leva lentement.

« Maman, dit-elle. Maman, tu es réveillée ? »

Elle s'approcha du chevet du lit. Maman était très pâle, et elle ne donnait pas l'impression de respirer. Fiona lui secoua l'épaule, mais elle ne fit qu'osciller de droite à gauche sans réagir.

« Maman ? »

Elle se rendit compte alors qu'elle devait avoir mal compris ce que maman lui avait dit. L'escargot ne l'avait pas contemplée, Zebedee non plus, et maman non plus. C'était elle – Fiona – la contemplatrice. C'était elle qui avait vu son propre visage dans la glace et cru qu'il était laid. Voilà pourquoi maman l'avait tenue à l'écart des miroirs et l'avait empêchée de sortir pour rencontrer des gens. Tant qu'elle n'avait pas su à quoi elle ressemblait réellement, elle était restée d'une fulgurante beauté.

Elle revint se poster devant la glace. Son visage hideusement déformé lui renvoya son regard. Il en serait toujours ainsi toute sa vie, chaque fois qu'elle verrait son propre reflet.

Il n'y avait qu'un seul remède. Elle s'approcha de la commode de maman. Dans le deuxième tiroir en partant du haut, il y avait une boîte à biscuits violette en métal avec dessus une photo du prince Charles et de lady Diana, pour commémorer leur mariage. C'est là que maman rangeait son nécessaire de couture – ses boutons de rechange, son fil à coudre les boutons et ses aiguilles.

Fiona choisit une grosse aiguille à repriser étincelante et revint se placer devant le miroir. Avec les doigts, elle maintint son œil gauche grand ouvert.

I feel pretty, murmura-t-elle, et elle enfonça l'aiguille dans sa pupille.

Elle ne sentit rien de plus qu'une piqûre franche, mais son œil fut instantanément aveugle. Elle maintint ouvert son œil droit de la même manière, et enfonça l'aiguille dans cet œil aussi.

Elle était immobile, debout dans l'obscurité totale. Elle ne pouvait plus se voir maintenant. Elle ne voyait plus rien du tout. Mais elle pouvait imaginer à quel point elle était belle — si belle que si quelqu'un essayait de faire son portrait, ses couleurs s'enflammeraient, et les miroirs éclateraient en mille morceaux si jamais elle regardait dedans.

Elle commença à tourner en rond dans la pièce, encore et encore, et tout en tournant elle chantait *I feel pretty... I feel pretty... I feel pretty...* jusqu'à ce qu'elle ait tellement le vertige qu'elle tombe à genoux. Dehors dans la rue, elle entendait la circulation et les gens qui parlaient, et ses yeux aveugles s'emplirent à nouveau de larmes, bien qu'elle ne sache plus pourquoi elle pleurait.



TheHardlab

première parution : « Beholder », dans l'anthologie
Shivers VII (Forest Hill, MD : Cemetery Dance Publications, 2013) éditée par Richard Chizmar

© 2013 Graham Masterton

traduction de Bernard Sigaud publiée dans

Gandahar hors série IV, septembre 2017, édité par Christine Brignon

"Maria", paroles de Stephen Sondheim

© 1956, 1957 Amberson Holdings LLC & Stephen Sondheim

Une traduction de cette nouvelle, « Observateur », par Christophe Corthouts,
avait été publiée dans *Phénix 59*, Védrin (Belgique) : Sema Éditions, 2016

illustration : *Fright*, **TheHardlab**, 2017 <http://fav.me/dbdzf5b>

Sofia SAMATAR

Ogres de l'Afrique orientale

Catalogués par Alibhai M. Moosajee, de Mombasa,
en février 1907

1. Apul Apul

Ogre de la région des Grands Lacs. D'un naturel mélancolique, il mange des sauterelles pour s'adoucir la voix. Sa maison a brûlé avec tous ses enfants à l'intérieur. Son ennemi est le Lièvre.

[Mon informatrice, une femme des montagnes qui se fait simplement appeler « Mary », ajoute que par les nuits venteuses on peut entendre Apul Apul pleurer sa progéniture perdue. Elle affirme qu'il a été signalé loin de son pays d'origine, et même sur la côte, et qu'une fois un négociant arabe l'a blessé par balle en tirant sur lui depuis les remparts du fort Jesus. Cela s'est produit dans une année de famine dite l'« année de la Fièvre ». Une somme considérable de recherches serait nécessaire pour identifier ladite année – où, d'après Mary, le bétail a péri en masse –, comme l'un des ans de grâce par lesquels mon employeur mesure le passage du temps ; aussi ajouté-je cette note en petits caractères, et dans la marge.

« Tu dois toujours lire ce qui est écrit en petits caractères, Alibhai ! » me rappelle mon employeur quand je rédige ses contrats. Il est incapable de les lire lui-même, à cause de sa mauvaise vue. « Le soleil africain me l'a gâtée, Alibhai ! »

Apul Apul, dit Mary, présente une plaie suppurante là où la balle l'a transpercé. Il est allergique au plomb.]

2. Ba'ati

Squatter de sépultures originaire des environs de l'antique capitale du royaume de Koush. Le ba'ati possède une silhouette squelettique et un sens de l'humour morbide. Son plus grand plaisir est de se faire passer pour un être humain : si votre meilleur ami porte un manteau et prétend souffrir d'un rhume, c'est peut-être un ba'ati déguisé.

[Mary arrive chaque jour exactement deux heures après l'aube. Cette femme réservée et encyclopédique pique ma curiosité. Je m'amuse à coucher ces réflexions la concernant dans les marges du catalogue que je compose pour mon employeur. Il croira y voir des chiures de mouches ou des traces laissées par mes mains sales (il ne démord pas de l'opinion que je suis

toujours sale). Tandis que j'écris, je vois Mary devant moi telle qu'elle se présente chaque matin, en robe de calicot, assise sur une caisse retournée.

Je crois qu'elle n'est pas très vieille, bien qu'elle doive avoir plusieurs années de plus que moi (mais je suis très jeune – « Trop jeune pour marcher comme un vieillard, Alibhai ! Un peu de courage ! Ah ! »). Tout en parlant, elle s'affaire avec un bout de fil écarlate, elle tresse quelque chose, peut-être un collier. Les extrémités de ses doigts semblent tachées de couleur en permanence.

« Où avez-vous appris tant de choses sur les ogres, Mary ?

– N'importe qui peut apprendre. Il suffit d'écouter.

– Quel est votre nom complet ? »

Elle cesse de tresser et lève les yeux. Son regard jusqu'ici calme se dévoile et me lance des éclairs – d'agacement, d'avertissement ? « Je vous l'ai dit, réplique-t-elle. Mary. Mary tout court. »]

3. Dhegdheer

Ogresse du Somaliland. Son nom signifie « Longue-Oreille ». Elle est décrite comme une femme de poids et de forte carrure, très rapide à la course. On dit qu'une de ses oreilles est beaucoup plus longue que l'autre, tellement longue en fait qu'elle traîne par terre. Avec cette oreille, elle peut entendre de très loin ses ennemis approcher. Elle habite une masure en ruine avec sa fille. La fille est belle et aimerait se marier. Elle finira par assassiner Dhegdheer en remplissant son oreille d'eau bouillante.

[Mon employeur est tellement content des informations que nous avons reçues de Mary qu'il a décidé de camper ici une semaine de plus. « Traie-la donc, Alibhai ! dit-il avec une œillade salace. Allez ! Presse les citrons ! Tires-en tout ce que tu peux. Ah ah ! » Mon employeur crie toujours, vu que la détonation de son fusil l'a rendu quasi sourd. Les soirs, il m'invite dans sa tente où, enfermé entre des parois, un toit et un sol en toile Willesden, je bénéficie d'un bref répit à l'abri des moustiques.

Une lampe est accrochée au mât central, et mon employeur est assis en dessous, les jambes tendues, ses mains rouges croisées sur l'estomac. « Très bien, Alibhai ! dit-il. Excellent ! » Après avoir tiré tous les types d'animaux dans le Protectorat, il a maintenant décidé de s'attaquer aux ogres. Je serai réquisitionné pour tenir le tableau de chasse, de même que je tiens toute sa complicité. Ce serait « fichtrement bien », estime-t-il, de s'octroyer l'oreille de Dhegdheer.

Mary m'informe qu'un jour la fille de Dhegdheer, bourrelée de remords, entrera dans la mer et se livrera aux requins.]

4. Iimū

Iimū transporte ses victimes sur une vaste étendue d'eau au moyen d'un bac. Son pays, qui se trouve de l'autre côté, est inaccessible à toutes les créatures hormis les ogres et les tisserins. Si vous vous trouvez bloqué là-bas, vous n'avez qu'un seul recours – demander humblement des bâtons aux tisserins. Vous avez

besoin de sept bâtons pour pouvoir partir. Les deux premiers vous permettront de vous changer en pierre et donc de passer inaperçu. Les cinq bâtons restants permettent les transformations suivantes : des épines, un puits, l'obscurité, le sable, un fleuve.

[« Redresse-toi, Alibhai ! Montre que tu es en forme ! »

Mon employeur déplore que je ne manifeste pas l'énergie qui sied à un jeune homme. C'est là, me dit-il, une tare raciale, et je n'en suis donc pas responsable, mais je peux m'améliorer en suivant son exemple. Mon employeur bombe le torse. « Regarde, Alibhai ! » Il dit que si je me promène tout courbé comme un vieux birbe les gens auront l'impression que je suis paresseux et lâche, ce qui les incitera tout naturellement à vouloir me botter les fesses. Lui-même m'a déjà botté les fesses à l'occasion.

Il est exact que j'ai souvent le dos raide et que j'ai du mal à étirer complètement mes membres. Peut-être, comme le soupçonne mon employeur, suis-je en train de vieillir prématurément.

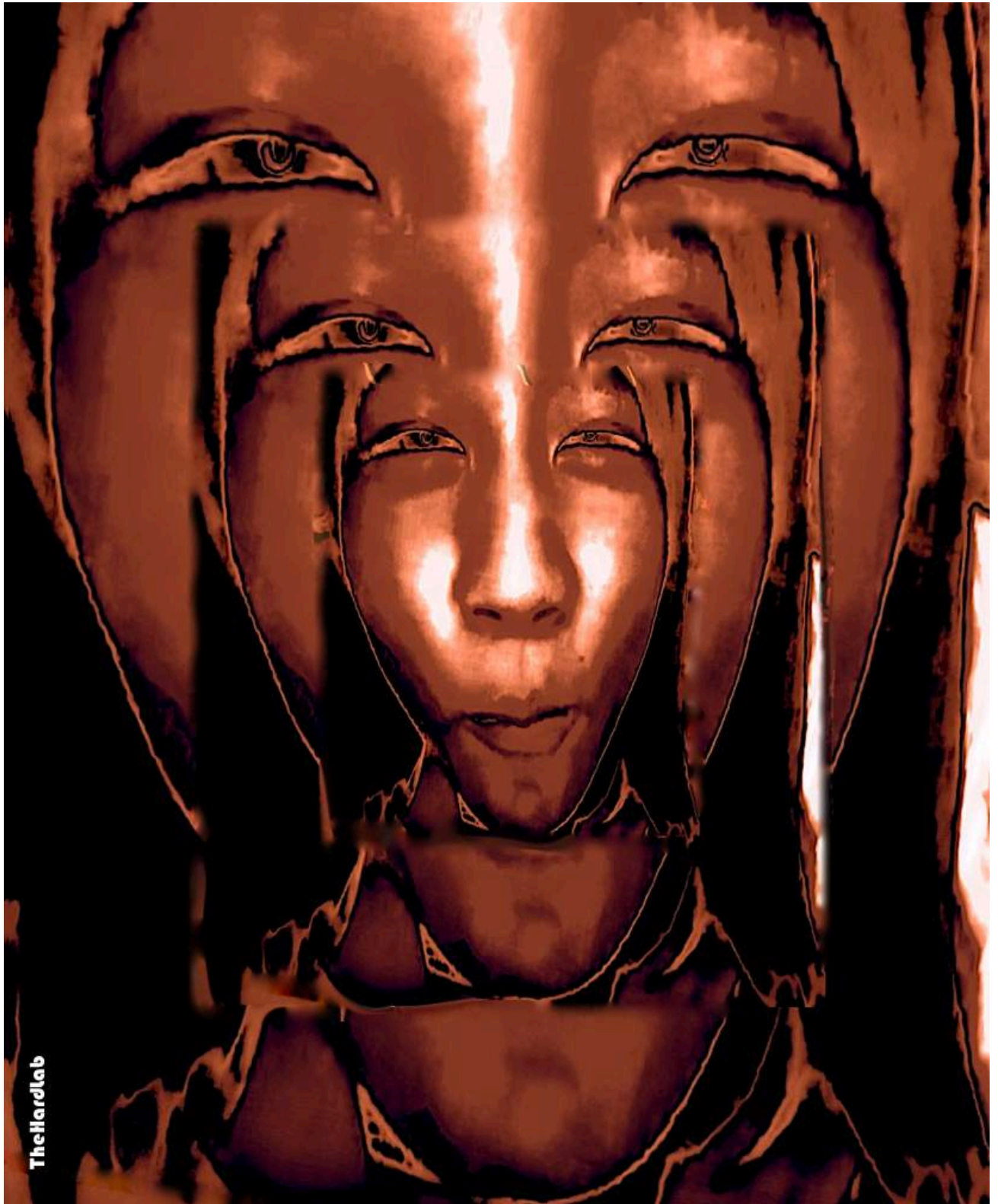
Ces nuits de pleine lune sont tellement claires que je peux voir mon ombre sur l'herbe. Elle se contorsionne comme un serpent lorsque je fais un effort pour me redresser.]

5. Katandabaliko

Alors que la plupart des ogres sont de volumineux personnages, Katandabaliko est petit, de la taille d'un enfant. Il arrive dans un bruit de galop juste quand le repas est prêt. « Voilà du soleil pour vous ! » crie-t-il. Du coup, tout le monde s'évanouit, et Katandabaliko peut s'empiffrer à loisir. On ne peut pas cuisiner Katandabaliko lui-même : coupé en morceaux et bouilli, il se retricote et bondit hors de la casserole. Ceux qui essaient d'en faire un plat et de le manger risquent de consommer leur propre épouse par inadvertance. Quand il ne tourmente pas les humains, il préfère séjourner au milieu des falaises.

[Quant à moi, je préfère séjourner à Mombasa, derrière la boutique de mon oncle, Moosajee & Co. Je ne peux feindre d'apprécier les nuits passées à l'extérieur, sous ce que mon employeur appelle la splendeur du ciel africain. Les moustiques bombinent, stridents, et quelque entité, probablement un animal dangereux, froufroute dans l'herbe. Le cuisinier et le contremaître somaliens veillent en se racontant des histoires, les porteurs kavirondo dorment dans une enceinte dressée sur des bagages. Je suis mal à l'aise, mais au moins je ne me sens pas seul. Il plaît à mon employeur de penser que je souffre terriblement de la solitude. « Ce n'est pas un pique-nique pour toi, hein, Alibhai ? » Il croit que j'ai trop de préjugés pour tolérer la compagnie des Kavirondo, et que j'ai trop peur pour me rapprocher des Somaliens qui, à son avis, étant de pieux sunnites, doivent manigancer l'ablation de ma tête de chiite.

En fait, nous prions tous ensemble. Nous sommes fatigués et loin de chez nous. Nous sommes là pour l'argent, et quand nous parlons, nous parlons argent. Nous pouvons discuter et calculer pendant des heures : ce que nous pensons acheter, où nous allons investir. Nous parlons des langues différentes mais nous comptons tous en swahili.]



Mambo Takara, projet de couverture pour *Gandahar 10* : <http://fav.me/dbuxkl3>

6. Kibugi

Ogre qui hante les contreforts du mont Kenya. Il porte sur lui machettes, couteaux, houes et autres objets faits de métal. Si vous pouvez réussir à lui inciser le petit doigt, tous les gens qu'il a dévorés ressortiront à flots de la coupure.

[Je soupçonne Mary d'avoir été instruite chez les missionnaires. Ce qui expliquerait son nom et la robe en calicot. Il n'y a pas de quoi rougir de pareille éducation. Alors pourquoi Mary s'est elle mise dans une telle fureur lorsque je lui ai posé la question ? Sa colère est une colère froide, elle n'a pas haussé la voix. « Je vous ai dit ne ne pas me poser ce genre de questions ! Je suis seulement venue pour vous éclairer sur les ogres ! Donnez-moi l'argent ! » Elle a tendu la main, et je lui ai remis ses honoraires journaliers en roupies, bien qu'elle soit restée moins longtemps que la durée convenue.

Elle a saisi l'argent et l'a enfoui dans sa robe. Son mépris m'a brûlé ; mes mains tremblaient quand j'ai inscrit la somme dans mon registre. « Pas de questions ! a-t-elle répété, bouillante de rage. Si j'étais allée à l'école des missionnaires, je lui aurais mis le feu ! J'ai toujours été une femme libre ! »

Je n'ai rien dit, alors que j'aurais pu lui rappeler que nous sommes tous les deux au service de mon employeur : comme moi, elle est venue ici pour l'argent. Je l'ai regardée descendre à grands pas le chemin qui mène au village. À une certaine distance, elle a commencé à onduler doucement dans le soleil.

Mon visage brûle encore sous la morsure de son regard.

Avant son départ, je me suis senti obligé de l'informer que même si mon père est né à Karachi je suis né à Mombasa. Je suis un Africain moi aussi.

« Comme Kibugi », a dit Mary, la bouche tordue par une grimace.]

7. Kiptebengurion

Ogre de la vallée du Rift, redoutable quoique curieusement domestique. Il collectionne les crânes humains, dont il se servait jadis pour décorer sa spacieuse demeure. Il a si bien nettoyé les crânes, dit-on, et les a si joliment disposés que de loin sa maison ressemblait à un palais de sel. Son épouse humaine lui a donné deux fils : un qui avait l'aspect humain comme sa mère, et l'autre, appelé Kiptegen, qui ressemblait à son père. Quand l'épouse a été sauvée par des membres de sa famille humaine, son enfant à l'aspect humain a été sauvé lui aussi, mais Kiptegen a été brûlé vif.

[Je suis heureux de dire que Mary est revenue ce matin, parfaitement calme et apparemment résolue à oublier notre querelle.

Elle me dit que le frère de Kiptegen ne pourra jamais oublier les cris de son frère dévoré par les flammes. La mère est elle aussi marquée par cette perte. On a été obligé de la retenir, sinon elle se serait jetée dans le bûcher pour en extraire son enfant ogre. Cette information ne semble pas appropriée au catalogue de mon employeur ; ce qui ne m'empêche pas de l'ajouter spontanément en marge. Je trouve un étrange plaisir dans cette écriture et non-écriture, ces caractères suspendus entre la révélation et l'oubli.

Si mon employeur découvrait ces notes, il les jugerait impudentes, sournoises, louches.

Que dirais-je pour ma défense ? « Monsieur, je n'arrivais pas à trouver les mots pour vous le dire. Monsieur, j'étais incapable de parler de la mère éplorée de Kiptegen. » Il rit : il croit que tous les mots se trouvent dans sa langue.

Je me demande s'il y a des mots contenus dans les marges de Mary : des histoires d'ogres qu'elle ne peut pas me raconter.

Kiptebengurion, dit-elle, est à présent sans abri. Créature moderne, il sillonne le Protectorat accroché au dessous des trains.]

8. Kisirimu

Kisirimu habite sur les rives du lac Albert. Frais baigné, vêtu de tissu d'écorce, portant arc et flèche, il brille comme un marié. Son dessein est de tromper les jeunes femmes crédules. Il sera trahi par le chant. Il mourra dans une fosse, percé par des lances.

[Les soirs, à la lumière de la lampe, je lis l'inventaire du jour sur mon registre, informant mon employeur des quantités précises dépensées et consommées. En tant que représentant de Moosajee & Co, Négociants, Chargeurs et Truchements de Qualité, il m'échoit de m'assurer que rien n'a été dérobé. Mon employeur s'étire, ferme les yeux et sourit tandis que je lui communique les quantités de sucre, de café et de thé en sa possession. Bacon en boîte, lait en boîte, flocons d'avoine, sel, ghi. Les dattes, me rappelle-t-il, sont strictement pour les Somaliens, qui deviennent moroses en l'absence de cette friandise.

Mon employeur est plein d'opinions. Les Somaliens, m'informe-t-il, sont un peuple excitable. « Ne les offense pas, Alibhai ! Ah ah ! » Les Kavirondo, en revanche, sont gais et dociles, excellents pour le travail manuel. Mes compatriotes sont lâches, mais doués pour les chiffres. Il n'y a rien de plus odieux qu'un Allemand, me dit-il. Toutefois, leurs femmes sont séduisantes, et ils font la plus belle musique du monde. Mon employeur me chante une chanson allemande. On croirait entendre un buffle à l'agonie. Ensuite, il me fait lire la Bible à haute voix.

Il croit que je vais trouver cela douloureux : « Hérésie, Alibhai ! Ah ah ! Tu vas être obligé de te curer la bouche, pas vrai ? Et rajouter des ablutions, peut-être ? »

Par bonheur, Dieu ne partage pas ses préjugés.

Je lis : *En ces jours, les géants étaient sur la terre.*

Je lis : *Or Og, roi du Bashân, était le seul qui restât du reste des géants ; et son lit était un lit de fer.]*

9. Konyek

Konyek est un chasseur. Ses yeux protubérants peuvent percevoir un mouvement d'un bout à l'autre des plaines. Ses proies sont les êtres humains. Il court par grandes enjambées bondissantes, tue, dort sous les rameaux d'un arbre feuillu. Sa question favorite est : « Mère, de qui sont ces empreintes de pas ? »

[Mary m'informe que Konyek est passé dans son village pendant l'année d'Ambre. Le tourbillon de sa course a ébranlé les toits. Une devineresse avait prédit son arrivée, et les jeunes

hommes, dont le frère de Mary, avaient tendu un filet entre les arbres pour le capturer. Mais Konyek a déchiré le filet en riant et a disparu dans un bruit de tonnerre. Mary croit qu'il est actuellement dans la région d'Eldoret. Elle me dit qu'on n'a pas revu son frère et les autres jeunes hommes qui avaient conçu le piège depuis la disparition de Konyek.

Le regard de Mary est particulier. Il m'attire. Je trouve bizarre qu'il y a seulement quelques jours je l'aie décrite comme une personne froide. Quand elle me parle de son frère, elle enroule son fil rouge si étroitement autour de son doigt que je crains qu'elle ne le coupe.]

10. Mbiti

Mbiti se cache dans les buissons de mûriers. Quand vous tendez la main, elle dit : « Oh, n'arrache pas mon œil ! » Elle vous demande : « Vais-je te manger, ou vais-je faire de toi mon enfant ? » Vous acceptez de devenir l'enfant de Mbiti. Elle vous pique avec une aiguille. Elle est trahie par la coquille de cauri au bout de sa queue.

[« Mon frère », dit Mary.

Elle décrit la forêt. Elle dit qu'elle ira y chasser les ogres. Son visage s'embrase d'une rougeur discrète mais urgente. Je me surprends à me pencher sur elle. Les bruits des autres, leurs voix, le choc d'une hache fendant le bois s'éloignent jusqu'à être aussi ténus que le bourdonnement des mouches. Le monde est composé de Mary et de moi-même, et du ciel au-dessus de Mary et des arbres autour de Mary. Elle me demande si je comprends ce qu'elle est en train de me dire. Elle me parle de son frère dans la forêt. Je me rends compte que le rayonnement qui émane d'elle ne vient pas d'un pouvoir surnaturel, mais de la peur.

Elle me parle en soignant son élocution, comme à un enfant.

Elle me donne un écheveau de fils rouges.

Elle dit : « Quand l'enfant entre dans la forêt, il porte un collier rouge. Et quand l'ogre voit le collier, il épargne l'enfant. » Puis elle dit : « Je crois que vous et mon frère êtes exactement du même âge. »

Ma voix est réduite à un chuchotement. « Et Mbiti ? »

Mary me toise d'un regard pénétrant, éclatant, féroce.

Elle dit : « Mbiti a de la chance. Elle ne s'est pas fait prendre. Tant qu'elle ne sera pas prise, elle sera au nombre des gardiens de la forêt. Mbiti est toujours une ogresse et toujours la sœur des ogres.]

11. Ntemelua

Ntemelua, un nouveau-né, a déjà des dents. Il chante : « Viens plus près, petite marmite, viens plus près, cuiller à pot ! » Il remplace la viande dans la marmite par des boulettes de bouse séchée. Ordurier et habile, il s'introduit en rampant dans l'anus d'une vache pour se cacher dans sa panse. Ntemelua est faible et vit de la peur, qui est un pouvoir surnaturel. Il chevauche une hyène. Son dos ne sera jamais droit, mais cela ne signifie pas grand-chose pour lui, car il peut toujours étirer

ses membres avec plaisir. La seule manière de lui échapper est d'abandonner son pays.

[Demain nous partons.

Je ne dois donner le collier qu'à ceux auxquels je fais confiance. « Vous les connaissez, a expliqué Mary, comme je vous connais.

– Me connaissez-vous ? » ai-je demandé, ému et surpris.

Elle a souri. « Il est facile de connaître quelqu'un en une semaine. Il n'est besoin que d'écouter. »

Deux chemins s'ouvrent maintenant devant moi. L'un conduit à la forêt, l'autre me conduit chez moi.

Qu'il serait facile de rentrer à Mombasa ! Je pourrais voler quelques provisions et quelques roupies et partir à pied. J'ai sur moi un un contrat affirmant que je suis un employé et non un vagabond. Qu'il serait simple de prétendre que mon employeur m'a renvoyé sur la côte pour commander des fournitures, ou expédié en Abyssinie pour acheter des ânes ! Mais ces fils écarlates brûlent dans ma poche. Je veux me rapprocher de la source de leur chaleur. Je veux rencontrer les ogres.

« Vous aviez raison, m'a confié Mary avant son départ. Je suis bien allée à l'école des missionnaires. Et je n'y ai pas mis le feu. » Elle a souri – un sourire mêlant le défi et la honte. L'un de ses yeux brillait plus que l'autre, embrasé par une larme. Je voulais me jeter à ses pieds et implorer son pardon. Oui, lui demander pardon d'avoir fouillé dans son passé, d'avoir réveillé le souvenir de son humiliation.

Au lieu de quoi j'ai dit, gauchement : « Même Ntemelua a passé quelque temps dans l'anus d'une vache. »

Mary a éclaté de rire. Elle a dit : « Merci, frère. »

Elle s'est éloignée sur le chemin, calme et droite comme un I, et je ne sais pas si je la reverrai un jour. Je m'imagine dans la forêt. Vient à ma rencontre un jeune homme portant un collier en fil écarlate ; il a l'allure de Mary, sa légèreté, et me considère avec le regard direct et tranchant de Mary. J'attends impatiemment cette rencontre comme j'attendrais un ami depuis longtemps perdu de vue. Je m'imagine en train de saisir la main de ce jeune homme, qui est comme Mary et comme moi-même. En dessous de nos mains jointes gît mon employeur, assassiné. Les ogres ouvrent brutalement les conserves et s'adonnent à un festin prodigieux au milieu des arbres crépusculaires.]

12. Rakakabé

Rakakabé, comme il est beau, Rakakabé ! Démon malgache, il a été signalé très loin dans le nord, jusqu'à Kismaayo. Il rase les vagues, il mange les moustiques, son visage luit, ses cheveux luisent, sa question favorite est : « Dormez-vous ? »

Rakakabé à la queue luisante ! Non, nous sommes complètement éveillés.

[Ce matin, nous partons en expédition. Mon employeur chante *Green Grow the Rushes, O !* mais nous, ses serviteurs, sommes encore plus gais. Nous sommes parés à rencontrer les ogres.

Nous échangeons des regards et sourions. Nous arborons tous des colliers en fil rouge, signes indiquant que nous appartenons au camp des ogres, que nous sommes prêts à nous cacher,

à combattre et à mourir avec ceux qui vivent dans la forêt, ceux qui sont sales, crochus et résolus. « Dites à mon frère que sa maison l'attend », m'a chuchoté Mary à la fin. Quel honneur d'être celui qui remettra son message ! Tandis qu'elle poursuit sa marche, rencontrant d'autres gens, transmettant à d'autres mains les colliers rouge sang auxquels on reconnaît les ogres.

Le présent catalogue n'aura pas de fin. Les ogres sont partout. Numéro treize : Alibhai M. Moosajee, de Mombasa.

Les porteurs soulèvent leur chargement avec un entrain inaccoutumé. Ils se mettent en route en chantant. « Tu vois, Alibhai ! s'exclame mon employeur, ravi. Ils sont faits pour ça ! Des travailleurs nés !

– Oui, monsieur ! Absolument, monsieur ! »

Le ciel est tranquille, la poussière saturée de lumière. Tout conspire à me rendre heureux.

Bientôt, crois-je, j'entrerai dans la demeure des ogres et étirerai mes membres sur le pas de la porte de Rakakabé.]



illustration de Del Samatar pour *Gandahar*

« Ogres of East Africa », *Long Hidden: Speculative Fiction from the Margins of History*,
édité par Rose Fox & Daniel José Older, Crossed Genres Publications, 2014
texte repris dans le recueil *Tender*, Easthampton, MA : Small Beer Press, 2017

© 2014 Sofia Samatar
traduction de Bernard Sigaud
publiée dans *Gandahar* 10, décembre 2017, édité par Christine Brignon

Cités d'émeraude, déserts dorés

1.

J'habite dans une grande ville – une cité. J'ai horreur du vide. J'évite les pays dorés où le vent voyage seul sur des kilomètres, comme le Kansas jaune tournesol dont les chaumes coupés ras en automne ressemblent aux cheveux d'un jeune soldat blond. J'ai horreur du vide, des militaires, et même de la blondeur certains jours. Je reste près des côtes, où les villes exhibent leurs fenêtres verdâtres. Quand je voyage d'une côte à l'autre, pour aller voir ma mère, par exemple, je ne prends jamais le train pour traverser les pays dorés. Je prends l'avion.

2.

La maxime de Dorothy, « On n'est nulle part mieux que chez soi », était destinée à la réconcilier avec la monochrome infinitude du Kansas. C'est une leçon que ni mon père ni ma mère n'ont apprise. Ma mère est née au Dakota du Nord, mon père en Somalie ; l'un comme l'autre ont fui ces paysages vastes et déserts. Ce soir, ma mère téléphone de sa cité d'émeraude à la mienne. Elle dit qu'elle se rappelle quand elle allait à l'école à pied après un blizzard : le silence du monde, les épingles des cordes à linge ensevelies qui pointaient à travers la neige à ses pieds, comme des fragments de brique jaune.

3.

Un de mes amis, un médecin égyptien, a travaillé un temps au Dakota du Nord. Il faisait les visites à domicile. La nuit, sa voiture était souvent la seule sur la route. Il n'y avait personne à qui demander son chemin s'il se perdait. Il ne voulait pas non plus s'arrêter devant une ferme : comment aurait-on interprété son visage basané et son accent étranger ? C'était à l'ère du papier : il était seul avec sa carte chiffonnée et la petite lumière du plafonnier. Il m'a raconté cette histoire au Caire, l'une des grandes cités d'émeraude. Une cité entourée de déserts dorés. Les habitants du Dakota du Nord étaient gentils, disait-il : très souvent, dans la nuit de velours, ses malades lui offraient un morceau de quatre-quarts.

4.

Étudiante, j'ai essayé de me réconcilier avec les déserts familiaux en lisant *Dakota*, de Kathleen Norris. Je me souviens d'une phrase en particulier, émanant, je crois, des Pères du désert : « Tout ce qui est vide est rempli des anges de Dieu. » Cette phrase est élégante, mais ses talons, quand on les fait claquer, ne produisent aucune magie. J'ai honte de mon incapacité à aimer la terre. De ma phobie des grands espaces, de mon impuissance à maintenir en vie les plantes d'appartement. Je n'ai pas la main verte.

5.

Dans la Cité d'Émeraude, nous sculptons des statues de jade pur. Toutes nos surfaces sont lisses, tous nos arbres tressés de fer. Nos trottoirs clignotent comme des aiguës-marines et, la nuit, quand nous allumons les lampes-vers luisants, l'obscurité palpète tel le rêve d'un individu intoxiqué à l'absinthe. Je décrirais ma relation avec la terre comme un manque de confiance. Dans la Cité d'Émeraude, nous voletons sans effort d'une fenêtre à l'autre. Malgré cette élégante mobilité, cette extraordinaire légèreté, certaines personnes ignorantes nous traitent de singes.

6.

Un jour nous avons décidé de sortir de la ville. Nous sommes allés en voiture à Brackenhurst, un lieu de retraite chrétien près de Limuru. Une fois que nous avons laissé derrière nous la circulation de Nairobi, le paysage s'est dégagé, découvrant le ciel immense avec ses troupeaux de nuages. À Brackenhurst, installés sur la véranda d'un édifice vieillot à colombages, nous avons bu du thé avec notre ami et écouté les oiseaux. Notre ami est un descendant du chef Kinyanjui, le patriarche kikuyu dans *La Ferme africaine* de Karen Blixen. Le chef Kinyanjui avait impressionné Karen Blixen par son immobilité : quand il était assis, écrit-elle, il était tellement calme qu'il se transformait en « matière inanimée ». D'un geste de la main, notre ami a désigné les collines de Brackenhurst dorées sous la lumière de midi et il a souri. « Avant, tout ça était à nous. »

7.

Mon arrière-grand-père avait acheté notre ferme familiale au Dakota du Nord. Il était venu là-bas de Pennsylvanie à bicyclette. Comme Karen Blixen, il s'était donné du mal, il n'avait pas ménagé ses efforts pour la terre, qu'il aimait. Comme elle, il avait spolié un peuple au teint plus sombre.

8.

On peut en dire autant d'oncle Henry et de tante Em, les tuteurs de Dorothy. Reconsidérons la signification de l'ennui. Reconsidérons la nostalgie des couleurs de Dorothy et son acceptation finale du poussiéreux Kansas. Reconsidérons le rôle du vol.

9.

Vous ne décririez pas un corps en vol comme « de la matière inanimée ». Vous pourriez toutefois le décrire comme un animal. Pour moi, il n'y a pas tellement de différence. Après tout, s'interroge L. Frank Baum, « Pourquoi les animaux n'auraient-ils pas eux aussi leurs Fées, tout comme les mortels ? »

10.

Cette nuit j'ai rêvé que j'étais allongée dans un désert de neige. J'ai saisi le haut des épingles à linge et me suis péniblement traînée vers la clarté diffuse à l'horizon. La cité ! Dans ma tortueuse progression, j'ai abandonné ma veste et même ma peau, avec un soupir de soulagement et aussi une merveilleuse impression de bien-être physique. Je décrirais ma relation à la terre comme une distance. Je dirais qu'elle est tronquée. Je dirais qu'elle est engourdie. Je la décrirais essentiellement comme une relation de deuil où je déplore non pas la terre perdue mais la capacité à croire.

11.

Principal inconvénient du vol : l'exposition. Une silhouette noire sur fond de ciel dégagé est une cible très facile à abattre.

12.

Principal avantage du vol : le rejet de la terre, qui permet de rejeter la catégorie « sans terre ».

13.

Parfois, après une tornade de poussière, un fin sable doré recouvre mon plancher. Une de mes amies a l'habitude de se rouler dans cette poussière afin, dit-elle, de se sentir « mise à la terre ». La ville, prétend-elle, est une construction artificielle, une sorte de non-lieu. Je voudrais bien savoir comment un non-lieu peut être un chez-soi.

14.

Oh, le vol ! Le vol !

15.

Dans ma ville – ma cité – je sirote un thé vert. J'évite les terrains vagues, qui sont remplis des anges de Dieu. Quand le vent souffle, mon cœur frémit d'une subtile excitation, comme si des nuages se formaient quelque part au-dessus de cette nation arc-en-ciel. Un orage ? Pas encore. Mais le vent est assez fort pour me soulever du toit. Poussant des cris de joie stridents, je culbute dans l'air étincelant où déjà cabriolent des milliers d'autres comme moi, s'élevant et tombant, portés par leurs moignons d'ailes, cyclones miniatures au milieu des tours grimaçantes.

Sources

L. Frank Baum, *The Annotated Wizard of Oz*, édition, introduction et notes par Michael Patrick Hearn, New York : W.W. Norton & Co., 2000.

Isak Dinesen [Karen Blixen], *Out of Africa*, 1937.

Kathleen Norris, *Dakota: A Spiritual Geography*, Boston/New York : Houghton Mifflin Company, 1993.

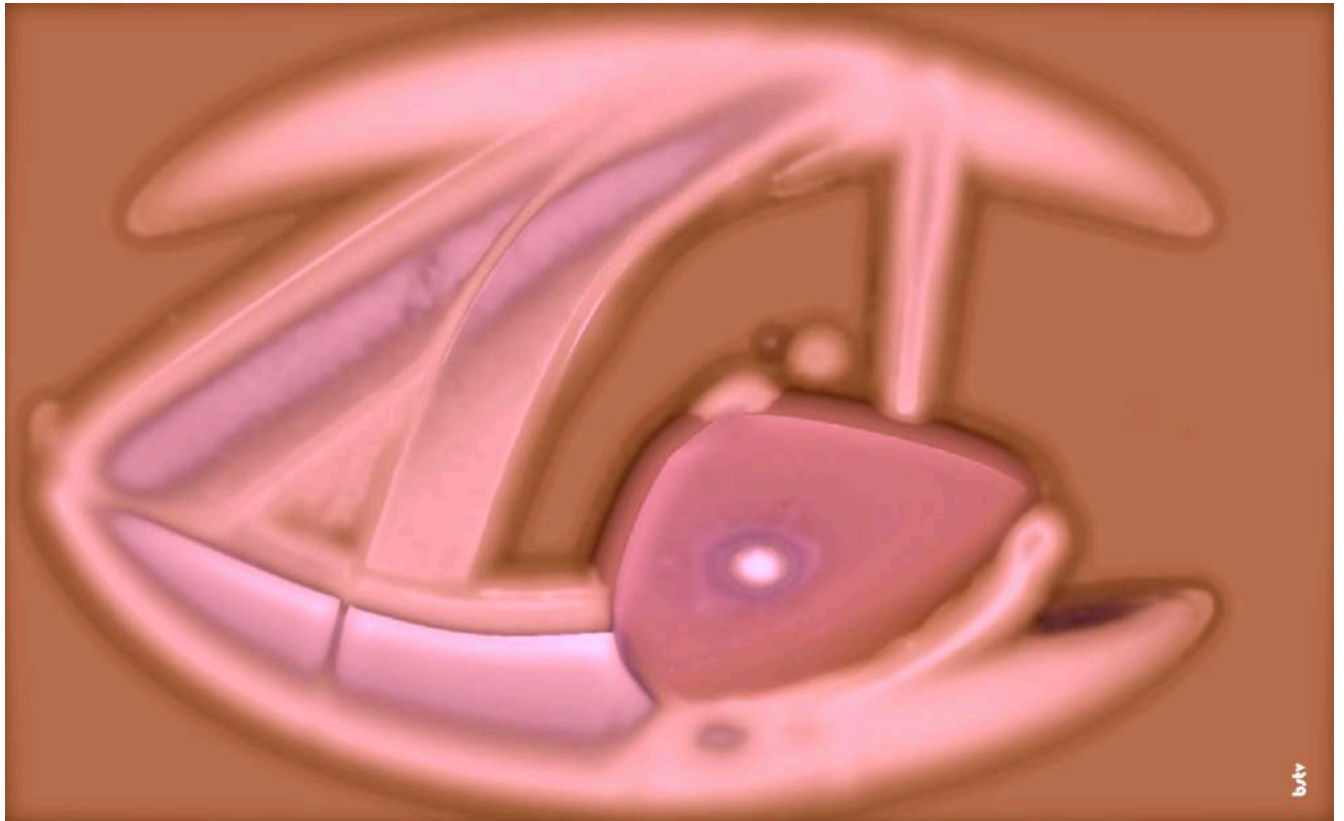
Nombre de ces réflexions s'inspirent de la question posée par le Black/Land Project : « En tant que personne de race noire aux USA, comment décririez-vous votre relation à la terre ? »

Sofia Samatar

« Cities of Emerald, Deserts of Gold », *The Revelator* 139 : 1, 2016
repris dans le recueil *Tender*, Easthampton, MA : Small Beer Press, 2017

© 2017 Sofia Samatar

traduction inédite : Bernard Sigaud
à paraître dans *Galaxies/Mercury* en 2019



Sofia SAMATAR

Rendez-vous en Iram

Nous connaissons l'or, dit Hume, et les montagnes aussi ; il nous est donc possible d'imaginer une montagne d'or. Cette idée peut servir de mythe originel pour Iram, la ville inconnue.

Cette ville a plusieurs problèmes : 1) Elle manque d'objets domestiques. 2) Elle manque d'ambiances qui produisent de la nostalgie. Dans des villes dépourvues de la combinaison correcte – par exemple – de montées, de réverbères et de café, il est difficile de coucher. Une affiche de théâtre dont la couleur saigne dans le caniveau, l'image d'une actrice célèbre qui perd lentement ses contours et se désagrège en pulpe, voilà qui serait parfait. Le terme *affiche de théâtre* est parfait. Il existe de nombreux moyens d'obtenir les conditions désirées. Iram n'en a aucun.

Pas de continuité sans désir. Il y a pas de désir en Iram ; le temps d'Iram est le *pas-encore*.

*oh, te souviens-tu de nos premières amours,
quand ma tête reposait sur ta poitrine ?
tu pouvais me faire croire, au tombé de ton bras,
que le soleil se levait à l'ouest.*

– chanson traditionnelle américaine

L'inversion du temps exprimée dans ces vers est impossible en Iram. En Iram, il n'y a rien à inverser. Chaque fois que je vais là-bas, je vois mon oncle sur le même pont, et il lève la main pour me saluer de la même manière. Il me reproche toujours de dire *chaque fois*, mais je ne peux m'en empêcher, c'est une habitude. Il aurait voulu que je vienne le voir à Djeddah, mais je ne le pouvais pas, lui dis-je. Le voyage aurait coûté trop cher. J'aurais été obligée de porter une abaya. Ça, je ne le pouvais pas.

Mon oncle ne m'en veut pas du tout. Bon, dit-il. Il me tapote l'épaule. Bon. Il porte un complet orange du plus bel effet. Comme mon père, qui nous attend au restaurant, mon oncle a du style. Les hommes de ma famille sont tous très beaux.

Quand je dis qu'Iram manque d'objets domestiques, je veux dire que nous n'en avons pas suffisamment accumulé. J'essaie d'en apporter un à chacune de mes visites. La dernière fois, c'était la collection paternelle de bandes magnétiques, entassées dans une paire de sacs en plastique noirs. Ces audiocassettes sont poussiéreuses, pleines de cendre de cigarette et de poésie. On ne peut les écouter que sous le pire des éclairages, une lumière institutionnelle blanche et laide qui, malgré sa brutalité, est trop faible pour porter à plus de soixante centimètres.

Par bonheur, les cassettes créent la sorte de lumière dont elles ont besoin.

Au restaurant, mon père a déjà commandé. Comme toujours, il a pris le gigantesque plateau d'amuse-gueules, plus d'une centaine disposés autour d'un bol de flamme bleue. Je l'embrasse sur la joue. D'un geste expansif de la main, il me fait signe. Assieds-toi ! Il est important de commander ce qu'il y a de plus gros. Tout le restaurant doit embaumer l'eau de Cologne de mon père. En Iram, cela me rend heureuse. C'est la belle vie. Je ne sais pas de quoi est faite la flamme bleue, mais elle tient tout le monde au chaud.

Vous pouvez vous arrêter là.

Ma mère dit : ton père avait une belle peau. C'était avant qu'il commence à souffrir du psoriasis. Maintenant il sort avec chapeau et gants, même les jours de canicule. Mon père est devenu allergique au soleil. Comment est-ce possible ? demande ma mère. C'est un Somalien, il a grandi au soleil ! Mon père prend son chapeau et sort pour aller à sa voiture. Une si belle peau, dit tristement ma mère. La voiture démarre dans un vrombissement qui demeure pour moi, après toutes ces années, synonyme de peur.

La voiture s'engage dans l'allée. Les enfants entendent son ronronnement grave et prolongé. Ils entendent la portière claquer. Les enfants s'enfuient à l'étage et se cachent dans leurs chambres. Ils ont le fou rire parce que c'est beau, parce que c'est excitant d'être un enfant. Ils

sont malins, comme des insectes, ils peuvent s'insinuer dans n'importe quel recoin. Les enfants se construisent des nids de cafards à partir de lettres et de photos déchirées. Ils se tortillent dans les nids et mangent beaucoup de papier. Les enfants finiront par bien tourner, mais ils seront le genre de personnes qui n'ont pas beaucoup d'objets à apporter en Iram.

Dans une ville où l'on pourrait trouver – par exemple – des chiens, des graffiti et des palmiers, il serait possible de tomber amoureux.

N'as-tu pas vu comment ton Seigneur a agi avec les Aad, avec Iram aux altières colonnes, dont jamais pareilles ne furent construites parmi les villes, et avec les Tamud, qui sculptaient les rochers dans la vallée ? Et avec Pharaon, possesseur des épieux ? Tous avaient opprimé les gens de leurs pays et y avaient accru la corruption. Aussi ton Seigneur déversa-t-il sur eux le fléau du châtement.

Qur'an 89 : 6-13

L'article *Iram* dans Wikipedia contient une mise en garde : Cet article **requiert l'attention d'un expert en archéologie**. Le problème spécifique est que **cet article mélange confusément mythes, suppositions, sources populaires avec très peu de science, d'érudition ou de bon sens ; le résultat est un survol incohérent du sujet, accompagné de faits choisis au hasard et de sauts logiques inexplicables**.

D'après l'article, Iram est aussi connue comme *la Cité des piquets de tente*. *C'est une cité (ou peut-être une tribu) perdue*.

Le passage du Qur'an reproduit ici figure dans l'article. Il se termine sur la note suivante : *traduit par erreur*.

Je vais à pied au restaurant avec mon oncle. Il n'y a rien, pas d'ambiance. C'est comme partout et nulle part. Iram, la cité sans vent, est ensevelie sous terre. Je voudrais bien qu'il fasse un peu moins sombre pour que je puisse voir le costume de mon oncle. Une fois, me souviens-je, j'ai avoué à une amie que j'étais dégoûtée par l'idée d'un bal Pères et Filles. Drôlement hétérosexiste, ai-je dit. Pouah ! Mon amie a répondu qu'elle était allée à un bal de ce genre avec son père quand elle était petite fille. Pour elle, c'était magique. S'il y avait la moindre lueur, je pourrais prendre le bras de mon oncle. Mon amie s'était cru la reine du bal. Ç'avait été la plus heureuse soirée de sa vie.

Traduit par erreur.

En Iram, mon oncle me comprend parfaitement. Je m'aperçois que depuis le début nous parlons en somali. Nous chantons l'hymne qui célèbre la naissance du prophète Issa ibn Maryam, celui qui parle de la nuit la plus sombre. La nuit la plus sombre entre toutes.

Le fait que je transporte ces encombrants sacs en plastique n'a presque pas d'importance.

Il y a une petite lumière bleue à la fenêtre du restaurant. Mon père nous attend à l'intérieur. C'est comme je l'ai déjà dit. Heureuse, heureuse je suis. Je suis la seule femme présente.

3) Il n'y a pratiquement pas de femmes en Iram. Ce qui pose problème, car sans les femmes il ne se passe rien. Sans elles, rien n'avance. Vous aurez immédiatement compris qu'il y a un rapport entre cette pénurie de femmes et la pénurie d'objets domestiques. En Iram, il y a des fenêtres mais pas de rideaux. Je n'insinue pas que les femmes soient obligées de créer ces objets, je dis qu'elles les créent. Parfois, la nuit tombée, j'aperçois une femme qui disparaît au coin d'une rue. Je la reconnais d'après sa photo.

D'après la neuvième édition de l'*Encyclopedia Britannica*, Iram est une cité perdue *qui cependant, après l'anéantissement de ses habitants, demeure intacte, à en croire les Arabes, invisible aux yeux des mortels ordinaires, mais révélée en de rares occasions à quelque voyageur favorisé par le ciel.*

J'écris sur un bout de papier : *Q-tips. Déodorant. Lotion pour les mains (petit flacon).*

J'ai terriblement envie de revoir Iram. Je suis pleine de projets. La prochaine fois, je veux emporter avec moi une cuiller en bois perlée – je crois qu'elle est quelque part dans la maison de mes parents. L'oreiller somalien aussi, et le siège bas que nous appelions le Tabouret africain. Je suis sûre que je saurai son vrai nom quand j'atteindrai Iram. Cela paraît peut-être romantique, mais je crois que les objets ont un vrai nom. Je crois que chaque chose a un nom que je ne connais pas.

Au restaurant, mon père et mon oncle rient ensemble. Mon père agrippe l'épaule de mon oncle en riant tout bas, naturellement et avec plaisir. Ce n'est pas le rire explosif et incontrôlable qui l'avait saisi chez nous le soir où des Somaliens étaient venus dîner. Mon père les avait invités. Tout allait bien, et puis il s'est passé quelque chose – je crois que mon frère a fait la grimace à un de ses enfants – et mon père s'est mis à rire sans pouvoir s'arrêter. Je me souviens que nous avons tous ri nous aussi, ne cessant de nous interpellier pour dire à quel point c'était terriblement drôle. Nos invités ont souri poliment. Il faut que vous compreniez qu'à cette époque il était très rare que mon père mange avec nous, et qu'il était encore plus rare qu'il invite des gens à la maison. La production d'une famille normale exigeait un effort démesuré. Remontés à bloc, nous étions au dernier degré de l'excitation. Le rire de mon père semblait se prolonger pour l'éternité, au-delà du tolérable. À un moment, c'était comme si j'en étais prisonnière, clouée sur place. Je ne pouvais plus bouger. Plus tard, je connaîtrai moi-même cette sorte de rire, lorsque je travaillerais au Sud-Soudan pendant la guerre. Quand vous êtes à l'extérieur du phénomène, vous pouvez vous représenter exactement comment vous voudriez que les choses se passent, mais une fois que vous êtes dedans, vous n'avez d'autre choix que de suivre le mouvement.

Vous pouvez m'aider. Vous pouvez me dire si ces sentiments sont universels. Qu'est-ce qui est normal ? Longtemps j'ai eu l'impression que le *normal* est quelque chose de suspect, qu'incrusté dans l'idée du normal se tapit un élément dangereux, l'effacement de tout ce qui est *anormal*, une mort ou une série de morts. Mais n'est-il pas en réalité normal de vouloir être normal ? J'aimerais édifier toute une philosophie à partir d'Iram, la cité absente. Cette philosophie servirait à tous les enfants d'immigrants, à nombre d'immigrants et à bien d'autres qui se sont retrouvés privés d'arguments. Les gens finiraient par dire : *Cette philosophie est à la disposition de tous. N'importe qui peut aller en Iram.* Toutes sortes de gens, dont beaucoup ne me ressemblent

raient absolument pas, débarqueraient dans les rues inconstruites. Ils apporteraient leurs propres sacs, leurs photos, leurs désirs. Tôt le matin, on trouverait des adolescents en train de placarder des affiches de théâtre sur les murs. Leur sentiment de satisfaction serait si fort que l'air en serait coloré. Pour la première fois, Iram aurait sa propre couleur. Mais évidemment cela ne peut se produire avant que nous ayons réussi à créer les conditions nécessaires à la nostalgie. Par conséquent, je crains que mes sentiments ne soient pas universels. L'amour ne peut sûrement pas exister en dehors du temps. Il dépend de menus objets.

Le fait est que, lorsque mon oncle est mort, mon père et lui ne se parlaient presque plus. Ma mère m'a dit que mon père n'appréciait pas les cadeaux de mon oncle, surtout les cadeaux qu'il nous faisait à ma mère et à moi : des bijoux en or, des robes lestées de perles. Ma mère, qui est souvent triste, et non sans raison, était attristée par cette rupture entre mon oncle et mon père. Ma mère et moi avons porté nos robes emperlées scintillantes la veille du jour de l'An. Tout le monde a dit que nous avions un look superbe et exotique.

Mon père n'est pas allé à cette soirée. Mon père est allé ailleurs. Je ne sais pas où. Peut-être contribuait-il à la rédaction de la constitution somalienne. Quand il disparaît, je l'imagine toujours engagé dans une tâche héroïque. Une fois, quelqu'un m'a demandé si je pensais qu'il travaillait pour la CIA. J'ai dit que je ne savais pas.

Nous ne mangeons jamais rien après les amuse-gueules. À présent nous buvons du thé apporté par mon oncle dans une bouteille Thermos. Mon père et moi buvons dans des tasses, mon oncle dans le bouchon-gobelet. Dans le rayonnement de la flamme cobalt au centre de la table et du costume capucine de mon oncle, je rêve aux objets que je pourrais introduire en Iram. J'aimerais bien prendre une porte des toilettes de la bibliothèque universitaire à Wisconsin-Madison, mais comment pourrais-je la démonter, comment pourrais-je la sortir du bâtiment ? Je m'imagine en train de patiner sur State Street dans la neige et le verglas, la grande porte grise coincée je ne sais comment sous mon bras. Impossible. Et de toute façon, je ne suis pas sûre que ça marcherait avec ce type d'objet. Je ne crois pas qu'il soit sacré au sens où un morceau de tissu porté par un parent est sacré. Quelque chose qui retient le parfum. La porte d'un cabinet dans les toilettes publiques est ô combien anonyme, elle ne retient même pas l'empreinte de ma chaussure. L'empreinte de ma chaussure quand, furieuse, j'ai shooté dans le battant métallique. Un étudiant somalien m'avait dit qu'il s'appelait *Waria*. Je savais que ce n'était pas un nom. Il se moquait de moi. Ce ne pouvait pas être un nom, parce que ce n'était rien qu'une espèce de mot. C'était juste un truc qu'on disait – que mon père disait – au téléphone. Une sorte de prologue, comme *Hé !* ou peut-être *Hé, toi !* Je me suis rendu compte que je ne savais pas ce que cela voulait dire. Quelque chose a fondu dans mon visage. Excusez-moi, ai-je dit. Je suis allée aux toilettes.

Je conteste cette idée du *voyageur favorisé par le ciel*. Est-ce bénéficier d'une faveur que de se retrouver dans une ville déserte ? Une ville qui continue, sans vie, *après l'anéantissement de ses habitants* ? Je suis plantée au coin de la rue avec mes deux sacs.

N'avoir personne d'autre que soi-même à accuser, c'est être seul au monde. C'est le pire des destins.

une cité (ou peut-être une tribu) perdue

Je veux tomber en Iram. Jamais je n'ai trébuché ni ne suis tombée en ce lieu. C'est le genre de chose qu'on ne peut pas programmer, il faut ce que cela se produise et vous prenne par surprise. Je veux être surprise et jetée à terre en Iram, m'écorcher le genou. Regardez, c'est du sang. C'est moi. Si cela se produisait, j'ai la certitude qu'une lumière d'un genre nouveau naîtrait. Je baisserais les yeux, verrais mon sang sur le trottoir et mon sang m'indiquerait le bord d'une volée de marches. Ça s'appelle vraiment comme ça. Une volée. Un envol. Une fuite.

Si ça devient trop douloureux, vous pouvez vous arrêter.

Lorsque mon oncle est mort, il a laissé derrière lui six enfants. Deux groupes de triplés. Trois garçons et trois filles. Je ne les ai jamais vus, parce que mon père n'est pas en bons termes avec la veuve de mon oncle – en fait, il est brouillé avec toute sa famille à elle. Mon oncle et sa femme ont eu leurs enfants via un traitement FIV. Quand j'étais enfant moi-même – bien avant la naissance des enfants de mon oncle –, on m'a dit que mon oncle ne pouvait pas avoir d'enfants à cause de ce qu'on lui avait fait en Somalie, en prison.

Vous pouvez vous arrêter.

Sur la photo, la dame sourit. Je suis sur ses genoux. J'ai trois ou quatre ans. J'ai demandé à ma mère qui c'était, mais ma mère ne le savait pas, elle ne s'en souvenait pas, elle a dit, il faudra que tu demandes à ton père. J'étais prête à déménager quelque part, peut-être au Caire, peut-être au Wisconsin. Mon père n'était pas rentré depuis plusieurs jours. J'ai rangé la photo avec les autres. J'avais peur de demander, peur d'apprendre que cette jolie femme de ma famille était morte. À présent je trouve que j'ai été lâche. Je me souviens de l'image. Du sourire. Il me semble que l'un des coins de la photo est coupé. Y avait-il là quelqu'un d'autre ? Cette femme est heureuse, elle m'aime. Elle sourit si pleinement, avec tant de chaleur dorée, au moment où elle disparaît au coin de la rue en Iram. La prochaine fois, me dis-je, je m'élancerai pour la rattraper, je crierai, peut-être que je tomberai dans la rue déserte. Mais, bien sûr, il n'y a pas de *prochaine fois*, seulement du *pas-encore*. Un temps j'ai cru que j'écrivais ceci pour me forcer à interroger mon père au sujet de cette photographie. Mais j'ai dû la perdre, parce qu'elle n'est plus là. Alors je ne peux pas poser ma question.

*je voudrais être une petite hirondelle,
avoir des ailes et pouvoir voler*

Mon oncle a été tué par balles dans son lit. Addis-Abeba, 2010.

Je suis plantée au coin de la rue avec mes sacs en plastique.

Très peu de science, d'érudition ou de bon sens.

J'essaie de les tenir tous les deux à la fois, rien de plus. Rions tous ensemble. Douce lumière bleue. Reprenons du thé. Commandons encore des amuse-gueules. Papa, restons ici, ne partons pas. Je me souviens que lorsque j'étais petite, pendant les longs trajets en voiture, j'imaginai qu'une scie géante était attachée au flanc du véhicule, de mon côté. Cette scie pouvait couper

n'importe quoi. Elle tranchait les clôtures, elle tranchait les arbres. Les clôtures émettaient un bref gémissement et révélèrent l'intérieur creux de leurs piquets. Les arbres tombaient – *crac !* – avec une juteuse facilité ; la tranche des souches luisait, humide et pâle, telle une blessure avant que le sang afflue. Je rasais tout le pays, postée sur la banquette arrière. Je ne sais pas pourquoi j'y trouvais autant de plaisir. Le monde était rectifié, réduit. Je sais que ça ressemble à l'inverse de ce que j'essaie de faire en Iram, mais l'impression est la même.

La sourate du Qur'an qui mentionne la cité d'Iram s'intitule *al-Fajr* – l'Aube.

Parce que nous connaissons l'or et que nous connaissons les montagnes. Parce que nous connaissons les oreillers et les cuillers. Parce que nous connaissons les choses, nous pouvons imaginer. Est-ce vrai ? Écoutez : je suis là, à mon bureau, sur le toit le plus élevé de la cité. Je veille là-haut toutes les nuits afin que vous puissiez me trouver au cas où vous viendriez. J'écoute les cassettes de mon père. Vous aurez remarqué qu'il y a du son en Iram, et c'est pourquoi je retourne, crois-je, dans ces rues vides et funèbres. J'essaie d'imaginer le son comme un objet. Dès que j'appuie sur PLAY, la lumière s'allume, impitoyable clarté de céramique, les cendres de cigarette s'envolent du magnétophone et disparaissent dans l'air d'Iram, où il fait nuit en permanence. La lumière me cloue à mon siège. Quand mon père écoutait de la poésie au sous-sol, nous savions que nous ne devions pas le déranger. L'encadrement de la porte était surligné d'une fluorescence granuleuse, l'escalier revêtu de caoutchouc noir. Un endroit affreux, vraiment. Et la poésie en montait comme elle me vient maintenant. Je connais les mots pour *perle* et *eau*. Je chante la lune, un arbre à la vaste ramure. Me viennent des colliers d'ambre, et des épines, de la pluie, un cheval enflammé et un boutre solitaire dérivant sur une mer où nul sillage ne s'imprime. En Iram je connais les noms. Je les répète, émerveillée, figée sur ma chaise dans une extase de chiche lumière. Pas de continuité sans désir. Si vous venez en Iram, cherchez-moi. Vous me reconnaîtrez au tombé de mon bras.

« Meet Me in Iram », *The Best American SF and Fantasy*, vol. 2, octobre 2016
repris dans le recueil *Tender*, Easthampton, MA : Small Beer Press, 2017
© 2016 Sofia Samatar
traduction : Bernard Sigaud
repris dans dans *Galaxies/Mercury* 53, mai 2018
illustration : *Eye Glyph*, **TheHardlab**, 2017 <http://fav.me/dbplnia>



Sofia SAMATAR

La Chasseresse

image : Del Samatar / texte : Sofia Samatar

Par peur de la Chasseresse, la ville se ferma comme un œil. Seule ma fenêtre resta ouverte, parce qu'en tant qu'étranger j'ignorais la situation. Le matin, des enfants pauvres frottaient les toits pour effacer les taches. Puis la tête sombre comme la pluie descendit et vint reposer sur la coupole de l'ambassade.

La lune versa des plumes de lumière, à croire qu'elle muait. Le matin, une mousse rosâtre gouttait des avant-toits. Une odeur fétide de fourrure monta à la fenêtre. J'allai pour la fermer d'un coup sec, au lieu de quoi je m'immobilisai, les doigts serrant la tranche du cadre. Je fermai les yeux dans la chaleur invasive. Partout dans la ville les gens se réfugiaient dans leur cave et sous leur lit. Il était une fois deux enfants ; ils furent les seuls de leur rue à conserver leur passion pour les monstres après être devenus adultes.

Les seuls. Le fallait-il ? Notre père nous racontait jadis des histoires de chameaux et de chameliers. Il nous effrayait en imitant le rugissement du lion. À l'oreille, ce lion ne ressemblait à aucun lion du cinéma ou des jeux vidéo. Affamé, il rugissait plaintivement. C'était un lion ténor.

La Chasseresse : sa voix de rôdeuse, contre toute attente ténue et haut perchée. Comme une question. Partout dans la ville les gens se bouchaient les oreilles. Les feuilles devant ma fenêtre rapetissèrent et se mirent à fumer. Les exilés et les insomniaques ont en commun le sentiment d'être individuellement uniques.

J'ai l'impression de me changer en cette féroce personne. Qui m'impose des tâches, comme si j'étais danseur de ballet ou moine. Les moines sont-ils heureux ? Non, ils sont insensibles à cette catégorie de sentiments. Mais je suis censé l'être. Je suis un Américain.

La Chasseresse laissait des taches sombres partout sur son passage. Elle laissait un sillon, une rayure. Le matin, le personnel de l'hôtel me retrouvait, sans connaissance, encollé au plancher. Le propriétaire pleurait, car rien de tel ne s'était jamais produit dans son établissement, absolument rien. N'avais-je pas lu les instructions sur le bureau ?

La férocité se voit autour de la bouche. Je comprime mes lèvres quand je réfléchis. Mon père était pareil.

Le matin, le personnel me faisait couler un bain. C'est alors que la Chasseresse se pencha à ma fenêtre, mais elle n'était pas là pour se nourrir. Elle était là en tant que témoin.

« The Huntress », *Tin House*, 2 juin 2017
repris dans le recueil *Monster Portraits*, Brookline, MA: Rose Metal Press, 2018
© 2017 Sofia Samatar
traduction : Bernard Sigaud

en préparation :

hardcopy 27, nouvelles de John HENDRY (« Les visées de Mohammed el Hassif »), Richard KADREY (« Le preneur de feu »), Kurd LAßWITZ (« La fleur enfuie », « Psychotomie »), Kim NEWMAN (« Messagère de choc »), Willy SEIDEL (« Le fantôme de l'horloge »), John SHIRLEY (« Chaman ! »), Bruce STERLING (« Le Miséricordieux, le Numérique »).

hardcopy 28 : interviews (Nina ALLAN, JG BALLARD, Hampton FANCHER, Sofia SAMATAR)

disponibles en MoD sous forme de fichier .pdf

hardcopy 25, mars 2017 RFY ou le retour du petit chienperdu

Making-of et teasers en avant-première de *Gandahar 8* : La fille aux cheveux d'or et autres nouvelles (« La fille aux cheveux d'or », « La belle et la bête », « La marche insouciant des grands », « Le jardin dans la forêt », « Les Tours Quetenestel », « Problème de personnel », « À propos de mon chien, mais pas seulement », « Petit chienperdu »*, « Les autres gosses », « Mon seul amour »). Traductions de Robert Soubie, sauf *Michel Demuth.

hardcopy 24, décembre 2016 Nouvelles 2012-2017 : Nina ALLAN, « Microcosme », « Le Vicaire aux sept pignons » ; Juan José BURZI, « Le travail du feu », « Alpiel ou le démon du bosquet » ; Sofia SAMATAR, « Les histoires de selkies sont pour les losers », « Ma rencontre avec la goule », « Comment retourner dans la forêt » ; Bernard SIGAUD, « Économies d'énergie » ; Ronald SUKENICK, « DisPerSion ».

hardcopy 23, April 2016 The 1970 "Tværnit" JG Ballard interview by Jannick STORM ; The 2006 *Londra Chiama* JG Ballard interview by Valentina AGOSTINIS ; From Earley to Meidling: a *hardcopy* timeline – including detailed contents of the "Sibly Hall" original issues.

hardcopy 22, février 2016 Sunflower Alley

Dans la chaleur du bain japonais (présentation 2003-2016); R. A. MENDOZA, « Sunflower Alley », chapitre extrait du roman semi-autobiographique inédit *From the Corner of 1st & Rowan to Sunflower Alley : An Erotic Journey through a Cold War Era Side Road*.

MOSTLY FOR BALLARD FANS

Reissuing earlier *hardcopies* in electronic form is not actively planned. However, the odd article may pop up in a friendly periodical publication, *Deep Ends: The JG Ballard Anthology*, edited from Vancouver by Richard McGrath, along with unpublished material:

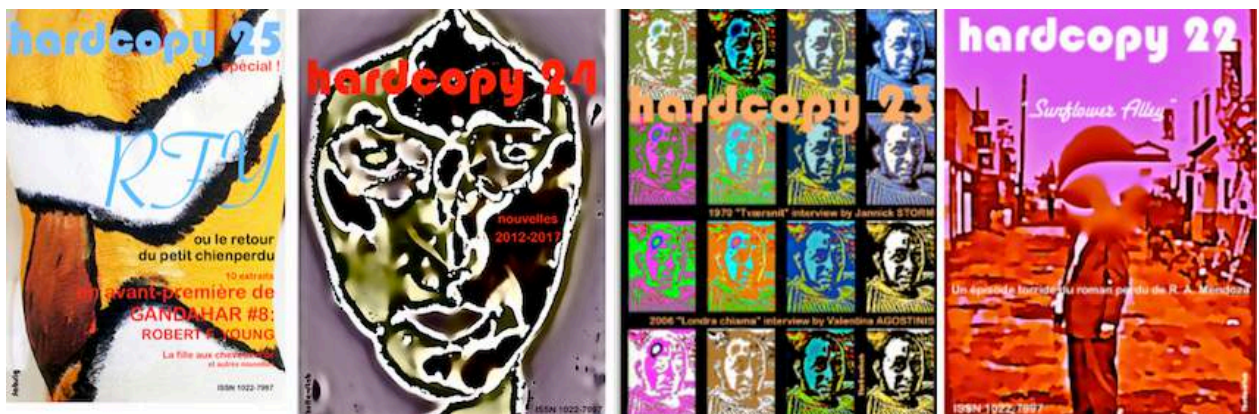
Deep Ends 2016 : "Testing Reality: A Middlesex Routine, Shepperton, Tuesday 13 December 1983"

"A Royal Collage of Art: Sam Scoggins' Film *The Unlimited Dream Company*"

Deep Ends 2015: "The Forord to the 1969 Danish edition of *The Atrocity Exhibition*"

Deep Ends 2014: "Piping Hot and Softly Blowing"

- Cover art by **TheHardlab** after actress Luzia Oppermann's Facebook profile photo, date unknown •



hardcopy ISSN 1022-7997

v190223m

Rédaction et édition/Edited and published by/Herausgeber: Bernard SIGAUD, Walcherstrasse 17/16/22, 1020 Wien, Austria. MoD "Mail-on-Demand". ISSN 1022-7997. Dépôt légal : premier trimestre 2018. Communications : **hardcopy@gmx.at**. Illustrations / Art work / Graphische Gestaltung : **TheHardlab**